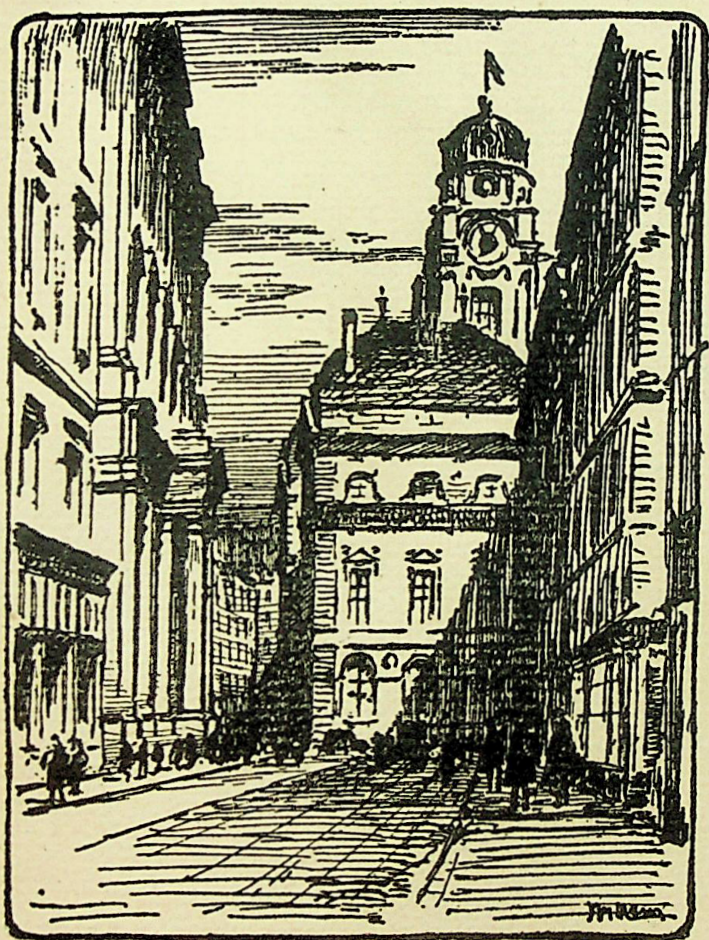


ALMANACH LYONNAIS 1935



J. DREVET, del.

ÉDITIONS DU PIGEONNIER



MARCEL GIMOND, del.

ALMANACH LYONNAIS 1935



—
AU PIGEONNIER
SAINT-FÉLICIEN-EN-VIVARAIS

—
1934

100

100

100

100

100

100

100

100

100



ARMES DE LYON, XVI^e S.

J. CHIÈZE, sculp.

Le présent petit volume est né de notre Almanach Vivarois, où, depuis neuf ans, nous tâchons de glorifier le Vivarais. Nous y avons mêlé arts, histoire et folklore, sans partis pris, sinon celui de servir et d'intéresser. Sans doute y sommes nous parvenus puisque des amis nous ont sollicités de faire, dans le même esprit, un semblable ouvrage pour Lyon : notre capitale — ne compte-t-elle pas 80.000 Ardèchois ! — et à laquelle nous rattachent les liens les plus chers !

Grâce à l'obligeance d'une élite que nous ne saurions trop remercier et à la courtoisie de

laquelle nous devons rendre hommage, nous avons pu réaliser le rêve de nos amis. Dire que l'ouvrage s'est fait tout seul serait inexact. Un Almanach comme nous l'entendons n'est pas chose aisée. D'abord le temps fut court et nous savons gré aux écrivains et artistes d'avoir si bien fait en si peu de jours. Il y eut quelques hésitations, (certaines persistent encore qui, nous l'espérons bien, seront vaincues par le présent sommaire), il y eut des doutes mais il y eut aussi des sympathies, des encouragements, des concours qui nous ont profondément touchés. Il ne s'agissait pas de refaire l'Almanach de Guignol, auquel président plusieurs de nos collaborateurs. Il est fait, admirablement fait, et nous ne saurions trop le recommander à nos lecteurs : ils y trouveront une des expressions les plus drues de l'âme lyonnaise. On a compris que notre but était de former un recueil annuel, moitié revue, moitié Almanach, de ce qui devait intéresser un bon Lyonnais. Nous nous sommes placés sur un terrain où peuvent se rencontrer tous les hommes qui ont au cœur l'amour de leur Ville, même ceux qui — ô vaine apparence — semblent peu faits pour se rencontrer, mais que lient les souvenirs, les habitudes, les qualités et les défauts — pourquoi pas ? — d'une même terre. Nous y avons donné rendez-vous aux neuf Muses et même à quelques autres comme celle de la cuisine. Toutes choses ont leur beauté et leur poésie : il suffit

de les y découvrir. Puissent nos lecteurs en trouver beaucoup en ces pages, et devenant nos collaborateurs nous dire ce qui manque à notre Almanach, nous envoyer des notes sur la petite histoire, la cuisine, les coutumes : nous noterons, classerons, résumerons, heureux si nous avons pu montrer le beau visage de notre Ville.

ÉPOQUES POUR L'ANNÉE 1935

On compte, suivant la commune opinion des chronologistes, depuis la Création du Monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ (dit l'Almanach Astronomique et Historique de la Ville de Lyon de 1758) 4000 ans.

Depuis l'établissement de la Colonie Romaine par Plancus dans Lyon 1977 ans.

Depuis la venue de N.-S. Jésus-Christ 1935 ans.

Depuis l'origine de la Monarchie Française 1515 ans.

Depuis la correction du Calendrier Grégorien 353 ans.

Depuis le premier établissement du Corps de Communauté de la Ville de Lyon, au nombre de 50 Conseillers, environ 735 ans.

Depuis le second établissement du Consulat de la dite Ville en douze conseillers 664 ans.

Depuis le Privilège de Noblesse accordé par Charles VIII auxdits douze Conseillers et à leurs Successeurs auxdites Places 435 ans.

Depuis la réduction desdits douze Conseillers à un Prévost des Marchands, quatre Echevins, un Procureur Général et un Secrétaire, par Henri IV, 339 ans.

Depuis la Troisième République, 65 ans.



MODERNITÉS

Sous le tiède fouillis des neigeuses malines,
Par ce soir qui l'énerve, elle fume en rêvant,
Cependant que le feu crépite et que le vent
Berce d'un long murmure et de chansons câlines

Son corps tout alangui des moiteurs du divan.
A travers l'abat-jour aux teintes opalines,
La lampe fait flotter un rayon d'or mouvant
Sur la blancheur, éteinte un peu, des mousselines.

Aux murs quelques tableaux. Des pastels carminés
Font ressortir ses traits douloureux et minés ;
Tel un grand lis d'argent mourant dans l'eau d'un vase.

Elle a fermé l'oreille aux rumeurs de la nuit,
Et, durant qu'elle vague en un rêve, l'extase
Embrume ses yeux clairs où glisse un pleur d'ennui.

Edouard HERRIOT.
Maire de Lyon.



P. COMBET-DESCOMBES, sculp.

WAGNER A LYON

Aux premières années de ce siècle, Lyon a déliré d'une crise de wagnérisme aigu. Elle n'épargnait personne, ni les adultes, ni les vieillards ; quant aux jeunes gens la fièvre atteignait chez eux sa plus haute température, ainsi qu'il convient. J'ai assisté à la naissance et au plein de l'épidémie, de la contagion. Tout novice, tout frais, de sang riche, j'ai éprouvé le paroxysme de l'hallucination collective. Et maintenant encore que j'ai abandonné depuis longtemps la cité d'entre Rhône et Saône, le virus continue à sommeiller en moi pour se réveiller parfois brusquement. Il suffit qu'un phonographe ou un haut-parleur attaque le prélude de *Tristan* pour que je voie, non pas un récif de Bretagne, mais le flot glauque qui roule sous le pont de la Guillotière. Les *Filles-*

fleurs sont à la Tête d'Or, le *Graal* à Fourvière; le chant de la *Forge* retentit dans les sombres traverses qui entourent la Condition des soies; le cortège de *Siegfried* mort se déroule rue de la République, débouche place Bellecour, un soir de brume. Impossible de me débarrasser de cette obsession. J'ai, une fois pour toutes, naturalisé Wagner lyonnais et les *Nixes* m'ont parlé quai de la Charité, sur la rive droite. Pour moi, et pour bien d'autres garçons de ma génération sans doute, elles ne regagneront jamais le vieux Rhin. *Siegmund*, *Augagneur*, *Hagen*, *Brunhild*, *Herriot*, je ne peux, malgré toute ma raison, les considérer autrement que des héros de la même époque, du même groupe; ils font bloc dans ma mémoire; le temps ni la logique ne les dissocieront jamais.

Heureux temps quand on y songe! Le paradis du Grand Théâtre coûtait treize sous or, pas un liard de plus, et un franc cinquante les jours de gala, lorsqu'on donnait la *Tétralogie* avec un ténor de Bayreuth. Les quatre tragédies musicales pour six francs! Nous ne retrouverons plus cet âge édénique. Une foule enthousiaste se pressait aux plus hauts gradins, Que je ferme les yeux et je ressuscite les visages. Des adolescents à crinière, à cravate lavallière et à feutre mou, comme on les portait encore; ce gros homme court, typographe et poète, dont j'ai oublié le nom, muni de sa provision de vin et de saucisson, qui savait la partition par cœur, flairait immédiatement la plus mince coupure et avait le pouvoir de déchaîner les sifflets protestataires des purs, de

ceux qui exigeaient l'audition intégrale. Mon souvenir déployait la silhouette de *Béraud* qui dirigeait la *Houle*, petite feuille littéraire, celle de *Léon Vallas*, maigre et long don Quichotte de la doctrine dont la *Revue Musicale*, où j'ai publié mon premier papier, donnait le ton aux mélomanes, celle de *Locard* enfin, pontife vénéral, qui nous dominait de sa science d'exégète, qui avait emmagasiné dans sa cervelle, étiquetés, classés, tous les thèmes, sous-thèmes, contre-thèmes, motifs primitifs ou dérivés du *Ring* et qui s'entraînait à la scrutation des empreintes et des écritures par l'analyse contrapuntique.

A la sortie du temple, vers minuit, la ville bourdonnait tétralogiquement. Chaque coin de place, chaque brasserie répétait la mélodie originelle du *Fleuve gardien du trésor*, le chant balancé des *Ondines*, le ricanement de *Mime*, la *Promesse d'une nouvelle vie*, la *Détresse des Fils du Loup*, la sonnerie triomphale de l'*Epée*. La *Forêt* murmurait aux *Terreaux* et l'*Oiseau* égrenait ses vocalises à la *Croix-Rousse*. C'était la saison où les étudiants avaient pour cri de ralliement l'*Appel du fils des bois*, où, quand on se promenait en barque, à l'île Barbe, on fredonnait la ballade du matelot perché dans la hune de *Tristan*, où l'on n'allumait pas sa cigarette sans murmurer les enchevêtrements bizarres et miroitants du *Feu*, où toute femme était une Walkyrie frappée d'enchantement, où mille glaives brillaient, transperçant le cœur de chaque arbre, au clair de lune de chaque nuit de mai.

Qui se souvient encore; même à Lyon, de *Verdier*, qui était *Siegfried*, de *M^{me} Jansen*, qui était *Brunhild*? Les années, il faut bien le dire, ont terni la ferblanterie wagnérienne; dégonflé sa boursofflure. De cet entassement énorme ne survivent que des fragments, de magnifiques ruines, des lignes isolées admirables; l'ensemble a croulé comme le Walhalla à la fin du *Crépuscule des Dieux*. *Locard* interprète les barres des t des lettres d'obscurs criminels, *Hagen* fabrique des gaz toxiques, *Wotan* essaie de brouiller Hitler avec le Pape, les *Nixes* nagent le crawl et ne chantent plus, *Herriot* s'est nicotinisé, l'*Or du Rhin* transformé en marks-papier. Qui nous rendra le passé, le Lyon du commencement du siècle, de la *Malédiction de l'Anneau* et de *Viens poupoule, viens poupoule, viens*, — *Allons chez Gronichon, pâtissier folichon*? Car en rabâchait aussi cette scie de revue adaptée à l'actualité locale. Où est *Gronichon*, vendeur fameux de tartelettes, le seul homme de la ville dont la gloire égalât alors celle du maître de Bayreuth?

Alexandre ARNOUX.

CE QU'ON TROUVA DANS LA CHAMBRE DE GUILLAUME-HUBERT GAULT DE GRANDMAISON. Quand Guillaume-Hubert-Gault de Grandmaison, juge de la commission militaire qui envoyait les Lyonnais à l'échafaud, fut enfin arrêté à son tour, après thermidor et massacré le 5 mai 1795 avec la femme de l'ancien secrétaire de la municipalité Balleydier qui vivait avec lui, on trouva dans leur chambre « une barrique de vin, un tonneau de rhum, 16 bouteilles de vin vieux et une quantité de beaux livrés superbement reliés ».

E. SALOMON.



UN IMPRIMEUR DE LYON AU XVIII^e SIÈCLE

Il y avait jadis dans la rue Mercière, à Lyon, une maison « où estoit pour enseigne *l'Ange* » ; là demeurait le fameux libraire Guillaume Rouillé : c'était un éditeur de grand renom ; il avait pour voisins, « de bise » l'imprimeur Thibaud Payen, « de vent » son confrère Symphorien Béraud, *A l'enseigne de Saint Loys*. Cette maison porte aujourd'hui le numéro 34 de la rue Mercière, et sur le quai de Saône le numéro 25.

Après la mort de Guillaume Rouillé, sa librairie, à la suite de bien des avatars, échut à Claude Prost, « qui faillit à ses créanciers » ; puis, en 1650, elle passa aux mains de Borde, Arnaud et Rigaud, qui étaient déjà associés aux héritiers de Pierre Prost.

Bref, vers la fin du XVII^e siècle, la Maison de *l'Ange* changea de nom ; louée « en totalité »

à Pierre Valfray, libraire, elle prit pour enseigne *A la Couronne d'Or*, qui était la marque de ce dernier.

Pierre Valfray était fils de Guillaume Valfray, maître-imprimeur à Lyon, fils lui-même d'Antoine, chirurgien d'Annecy. Fort riche et pareillement considéré, Pierre Valfray fut, en 1703, nommé recteur du Grand Hostel-Dieu du Pont du Rhosne; mais quand, en 1712, les suffrages de ses concitoyens le désignèrent pour exercer les mêmes fonctions à l'Aumône Générale, il en alla tout autrement; Valfray refusa net cette dignité coûteuse, arguant de son grand âge; on eut beau lui députer deux recteurs « pour luy apprendre sa nomination »; on eut beau « le faire prier par ses amis »; on eut beau avoir « recours à Mr le Prevost des Marchans », qui « voulut bien s'employer à cette occasion », Valfray fut inébranlable, et rien ne « réussit à vaincre son esprit obstiné ».

De guerre lasse les recteurs en charge en écrivirent au Maréchal de Villeroy, à l'occasion des compliments du nouvel an: « l'âge de M. Valfray, disaient-ils, luy laisse une santé vigoureuse, et le sieur Rousselet, qui entre volontairement, est aussy âgé et moins robuste que luy ».

Rien, en effet, ne semblait empêcher Valfray d'accepter la mission de confiance qu'on lui offrait; il avait près de lui un fils de 35 ans qui le secondait de son industrie et le soulageait de son mieux; ses soixante-quatre ans ne lui pesaient pas à ce point qu'il dût songer à la

retraite; quant à sa situation de fortune, « toute la ville savait que ses biens étaient considérables puisque, aussi bien, il offrait de l'argent pour s'exempter du service de la Charité ».

La toute-puissance du Gouverneur vint-elle à bout de l'obstination de Valfray? le fait est qu'il occupait en 1713 la charge de recteur de l'Aumône.

En 1715 et par provisions du 10 novembre, Pierre Valfray fut désigné par le roi pour succéder à François Barbier, qui venait de mourir, dans les fonctions d'imprimeur de Sa Majesté à Lyon. Quelles furent les raisons qui l'empêchèrent d'occuper la place si recherchée que lui offrait la munificence royale? je n'ai pu le savoir au juste, mais l'on peut vraisemblablement supposer que, âgé de près de 70 ans, Valfray se décida à la retraite.

Pierre Valfray, son fils, prit donc à sa place possession du titre d'imprimeur du roi, et l'archevêque François-Paul de Neuville le choisit pour imprimer les papiers du diocèse.

Plus prudent que ne l'avait été son prédécesseur, François Barbier, qui avait négligé de faire entériner ses provisions d'imprimeur du roi, Valfray fit enregistrer ses lettres, et il s'apprêtait à jouir paisiblement de son office, lorsqu'un incident qu'il n'avait pas prévu faillit le priver tout de suite de ce bénéfice : la veuve de François Barbier, sous prétexte que, « de temps immémorial ceux de la famille de son mari avaient été imprimeurs du roi à Lyon, s'avisa de jouir du privilège de la même manière

dont les veuves des imprimeurs de Sa Majesté à Paris en jouissaient durant leur viduité » : la veuve de Barbier avait tort, et on ne le lui envoya pas dire.

Comme l'avait été son père, Pierre Valfray fut recteur de la Charité et trésorier de ses deniers. Il cessa en 1742 d'exercer l'imprimerie, mais non sans avoir assuré à Pierre son fils, troisième du prénom, la concurrence et survivance de sa charge d'imprimeur du roi, et aussi la clientèle de l'Archevêché.

Depuis quatre ans il avait acquis de l'hoirie de Bernard Pech le domaine de Salornay-en-Dombes, dépendant du marquisat de Neuville. Parvenu en 1742 aux honneurs consulaires, il exerça les fonctions d'échevin pendant les années 1743 et 1744, et c'est alors qu'il profita de l'anoblissement que lui conférait cette dignité pour prendre le nom de sa terre de la Tour de Salornay.

Valfray de Salornay mourut en 1747 ; sa veuve, Anne Besseville, fit à la Charité avance d'une somme de 65.400 livres pour les besoins de cet établissement.

La fille de Pierre II Valfray, Jeanne, avait épousé Balthazard Michon, fils de Léonard, avocat au bureau des Finances de la Généralité de Lyon.

Par provisions du 18 juin 1740, Pierre III Valfray fut maintenu dans la fonction d'imprimeur du roi. En 1749 il quitta la Maison de l'Ange, devenue, du fait de son grand-père, la Maison de la Couronne d'Or ; il alla à ce moment

s'établir dans la rue Saint-Dominique, qu'il abandonna en 1768 pour les Halles de la Grenette.

Pierre III Valfray contracta deux mariages : le premier avec Elisabeth de Quatrefage de la Roquette, en 1746; le second, en 1763, avec Félicienne Lorenzo de Nahoa; sa fille Marie-Elisabeth épousa en 1764 François Prost de Royer, avocat en Parlement.

Les Valfray blasonnaient *d'argent au triangle renversé d'azur chargé d'un soleil d'or*.

Au moment où disparaît la Charité, il est plaisant d'évoquer le souvenir d'un imprimeur qui vit le rectorat d'un mauvais œil.

Marius AUDIN.

EN 1758 LA DILIGENCE DE LYON à Paris part régulièrement de deux jours l'un et en arrive de même; les voyageurs vont par eau jusqu'à Châlon, et de là dans un Carrosse à ressort qui les conduit jusqu'à Paris. Cette voiture fait le chemin de Lyon à Paris en cinq jours en été, et en six jours en hyver. Il y a dans la Diligence d'eau deux chambres très-propres et très-commodes, l'une pour les voyageurs de Paris et l'autre pour ceux de la route; cette voiture monte de Lyon à Châlon, l'été en vingt-quatre heures, et l'hyver en deux jours.

A l'arrivée de la Diligence d'eau à Châlon il en part incontinent une par terre pour Dijon, et là, il y a deux carrosses par semaine pour Paris, l'un passant par l'Auxerrois, et l'autre par la Champagne.

Il a été établi en été seulement, un carrosse en gondole à 14 places, allant à Paris par le Bourbonnais, passant par Tarare, Roanne, La Palisse, Moulins, Saint-Pierre-le-Moutier, Nevers, La Charité, Neuvy, Nogent, Nemours et Essonne, lequel fait la route de Lyon à Paris en 11 jours; part les lundis de Lyon et arrive les jeudis.

« Almanach astronomique et historique de la ville de Lyon ».

A Lyon, Aimé DELAROCHE, 1758.



THÉÂTRE DU PÈRE COQUILLAT.

O. THERMAG, sculp.

VIEUX THÉÂTRES LYONNAIS

Il existait, dans mon enfance, un petit théâtre sis rue Diderot, auprès de la place Colbert et que dirigeait le Père Coquillat, canut. Notre national Edouard a fait donner son nom à l'ancienne montée des Fantasques.

Le dit Père Coquillat avait un grand atelier de tissage dont les métiers occupaient une extrémité ; il y avait fait dresser une scène et ses métiers étaient cachés par les toiles de fond. Le public s'installait dans une salle assez vaste qu'un « poulailler » complétait et dominait. C'était un rendez-vous charmant des gens du quartier : employés de solerie et petits fonctionnaires, petits commerçants, canuts endimanchés. Les uns ayant retenu leurs places ne venaient que peu avant le lever du rideau, mais d'autres apportaient des paniers et la toile se levait sur une atmosphère parfumée de saucisson à l'ail, de fromage et d'orange.

La troupe, formée par le Père Coquillat — et remarquablement formée — jouait le grand répertoire mélodramatique : Marceau ou les Enfants de la République, les Deux Gosses, les Deux Orphelines, Le Bossu, etc...

A l'entr'acte, acteurs et spectateurs fraternisaient derrière le décor, dans l'atelier du directeur. (Ça n'avait rien de l'atelier de Copeau évidemment, mais c'était aussi sympathique). Et je me rappelle que mon père menait le petit gosse que j'étais admirer les costumes qui m'éblouissaient par leur clinquant et les décors qui m'intriguaient par la petitesse de leurs fenêtres et de leurs portes, l'étroitesse des rues et le trompe l'œil de leur perspective.

Il y avait, rue Diderot, en face du théâtre de la Gaité — c'était le nom que le Père Coquillat lui avait donné — un porte-pôt : « Dijon, distillateur ». Seigneurs et dames, soldats et traître trinquaient au comptoir avec le jeune premier ou Saint Vincent de Paul et traversaient la rue en galopant pour venir, l'entr'acte fini,

« émouvoir, étonner, ravir le spectateur ».

Et je crois bien avoir pris le goût du théâtre dans cette modeste salle.

Les années ont passé ; le Père Coquillat est mort après avoir tenté d'écrire des mémoires, demeurés inachevés, dans une feuille hebdomadaire éphémère : *Le Lyonnais* (en 1911), après avoir reçu les palmes et le droit, accordé par Montcharmont, de s'asseoir dans un fauteuil bien à lui, aux Célestins.

Quelques années plus tard, non loin du théâtre de la Gaité devenu cinéma sans clients, j'ai vu longtemps, chez un bric-à-brac de la Montée Saint-Sébastien, les beaux costumes de velours, les dagues et les épées qui m'avaient séduit ou ému, autrefois, et qu'on pouvait louer pour se travestir à l'occasion du Mardi-Gras. On se déguisait, alors ; c'était avant la guerre !

Puis la boutique disparut à son tour, le cinéma lui-même devint atelier de tissage ou de guimperie, je ne me le rappelle plus exactement, pour redevenir cinéma et, seuls, les vieux Lyonnais ont gardé le souvenir de ces soirées où se formaient de jeunes artistes, où mes yeux d'enfant et mon esprit s'ouvraient à l'art dramatique.

Eh ! oui, à l'art dramatique, car ces mélodrames, mon Dieu ! étaient-ils plus mal faits que les drames modernes du ménage à trois, moins solidement charpentés ou plus

mal écrits que les pièces de feu Bataille ou de vif Louis Verneuil ?

Il y a quelques années, en ouvrant l'Almanach des Amis de Guignol, j'y ai lu une histoire quelque peu rabelaisienne relative à cette salle où se donnaient aussi des réunions électorales et dont fut le héros ou la victime, je ne m'en souviens plus bien, un Guignolisant et Lyonnaisant émérite et distingué, sénateur du Rhône et ancien ministre de la Santé publique. Mais je renvoie le lecteur à l'Almanach en question ; il y trouvera des précisions, qui n'ont aucun rapport avec l'art et qui ne sauraient trouver leur place ici.

Henri BERNET.

RECETTES DE L'ABBÉ BURJOURD

Quand l'abbé Burjoud, curé de la paroisse de Saint-Laurent-de-Mollon, au diocèse de Lyon, dut quitter son humble presbytère, sous la Terreur, pour s'enfuir en Allemagne, il laissa à ses ouailles le souvenir d'un pasteur à la fois bon, simple et craignant Dieu. Exilé en Souabe, il y passa son temps à vivre de souvenirs en pensant au retour. Médecin des âmes, il l'avait été aussi des corps, il connaissait les vertus des plantes, les formules des rebouteux, les remèdes des guérisseurs ; il les avait employés pour le plus grand bien de ses paroissiens, qu'il n'oubliait point chaque jour dans ses prières. Mais il faut bien dire aussi que le bon ange de la gourmandise sollicitait aussi ses pensées et qu'il songeait parfois à la cuisine de sa cure où sa vieille bonne confectionnait des plats exquis, les jours où il recevait ses confrères et même lorsque, comme Lucullus, il dînait seul. J'ai relu ces souvenirs dans un petit manuscrit que j'ai acquis dans une vente, il y a bientôt vingt-cinq ans. Le bon curé l'a rédigé en 1799 à Walbourg.

Parmi toutes ces recettes, j'en ai choisi trois, parce qu'elles ont un air campagnard séduisant. Si l'on veut les exécuter que ce soit dans la paix des champs, loin du bruit de la ville, quand on peut ainsi savourer encore le bonheur de vivre.

Voir pages 66, 74 et 114.

Mathieu VARILLE.



JOS. JULLIEN, del.

VICTOR DE LAPRADE

Dans le jardin de la Préfecture du Rhône, le promeneur peut s'arrêter devant une figure grave et pensive, aux yeux profonds, celle du poète Victor de Laprade.

Pourtant Pierre-Marin-Victor-Richard de Laprade est né à Montbrison le 13 décembre 1812 d'une ancienne famille forézienne, chez sa grand'mère, M^{me} Chavanien ; mais Lyon le revendique, car il a vécu presque toute sa vie dans cette ville ; une vie de poète à la noble inspiration, une vie de probe luteur.

En effet, dès 1815, son père nommé médecin à l'Hôtel-Dieu vint se fixer dans notre cité avec toute sa famille. Laprade fit ses études au Collège Royal, depuis Lycée Ampère où il eût pour condisciples Ozanam et Blanc de Saint-Bonnet, et pour professeur le célèbre abbé Noirod, celui qu'on nommait « l'accoucheur d'esprits ».

Adolescent il fit son droit à la Faculté d'Aix-en-Provence où il rencontra Barthélemy Tisseur, et noua avec lui une amitié profonde que la mort dramatiquement prématurée de l'auteur de « A une Voyageuse Inconnue » devait, hélas ! rendre brève. Inscrit au Barreau lyonnais, il y plaida peu. La poésie surtout l'attirait. Il se fait connaître par *Les Parfums de la Madeleine* (1839) où se sent l'influence lamartinienne. En 1840 : *La Colère de Jésus*, et ses trente ans n'avaient pas sonnés quand paraît le 14 août 1841 « *Psyché* », ce poème en plusieurs chants où le mythe antique est si étrangement

agrandi par l'idée chrétienne d'expiation. Tout de suite l'opinion publique fut alertée : Lamartine, Vigny, Sainte-Beuve louèrent le poème. L'auteur en lisait des fragments à Chenavard et à son ami Tisseur, et ce dernier disait « Les vers Psyché ont dans leur mouvement quelque chose de l'allure des coursiers du Parthénon ».

Il publiait ensuite les *Odes et Poèmes* (1844) où le sentiment sylvestre et montagnard s'affirme pour la première fois avec cette force dans notre poésie. « *Hermia* » touche à la perfection. C'était l'avis de Verlaine qui goûtait fort ces vers et qui, quarante ans après leur publication passait des après-midi entiers à les lire avec Moréas.

En 1847 Laprade est chargé par le ministre Salvandy d'une mission en Italie, puis appelé à la chaire des Lettres à la Faculté de Lyon.

Trois recueils paraissent successivement les *Poèmes Évangéliques* (1852), les *Symphonies* (1855), *Les Voix du Silence* (1856), ils ont un tel succès que l'Académie Française fait plier en sa faveur la règle de la résidence parisienne l'élit en 1858 au fauteuil d'Alfred de Musset.

Entre le vote et la réception voyaient le jour les *Idylles Héroïques*, où se trouve cette « *Rosa Mystica* » qui tirait des larmes au Père Gratry.

A cette poésie noble, harmonieuse, élevée, empreinte de mélancolie, les événements politiques allaient ajouter la note satirique et le poète n'allait pas ménager les critiques au régime impérial dans « *Satins et Comédies* ».

Blessé par un article ironique de Sainte-Beuve, Laprade y répond par le poème « *Les Muses d'Etat* » publié dans le *Correspondant* (1861) et où il flétrissait la servitude des écrivains devant Napoléon III. Ce parvenu fit le 17 décembre 1861 destituer Laprade de sa chaire à la Faculté. Coup cruel : Il avait une nombreuse famille.

« C'est la moitié de notre réserve qui disparaît dit M^{me} de Laprade au cardinal de Bonald venu apporter son hommage au professeur frappé, mais je donnerais l'autre moitié pour que mon mari eut encore un succès comme celui-ci. » Les témoignages en effet arrivaient de toutes parts, un des plus significatifs fut la lettre

enthousiaste expédiée par vingt et un étudiants de la Faculté de Droit de Paris, lettre rédigée par Léon Gambetta.

A la suite de cette révocation le comte de Chambord fit demander au professeur destitué de devenir son correspondant pour le renseigner sur le mouvement littéraire. Un traitement égal à celui qui venait d'être supprimé était offert pour ces fonctions.

Laprade par délicatesse, pour ne pas diminuer les ressources de celui qu'il considérait comme son roi en exil accepta les fonctions mais refusa l'appointement.

Entre temps le poète avait publié « Pernette » (1860). Ce délicieux récit dont l'héroïne a été appelée (1) « la sœur exquise de Mireille », et où passe la silhouette de Jean-Marie Viannay.

Une tragédie d'inspiration grecque « Harmochées » paraît en 1870. Les malheurs de la France ont à ce moment un profond retentissement dans l'âme du poète ; les poèmes patriotiques que lui inspire 70 deviennent vite populaires et contribueront à le faire élire député ; ces poèmes sont de 1872. Enfin les *Revue*s civiques paraissent en 1873 (2).

Elu député il se proposait à l'Assemblée Nationale de pousser de tout son pouvoir à une restauration monarchique. Mais la maladie l'ayant empêché d'assister aux débats il ne crut pas devoir conserver un mandat dont il ne pouvait assumer les charges. Il donna sa démission et la République fut proclamée à une voix de majorité, comme le fait très bien remarquer l'auteur d'un bel article anonyme paru dans un journal lyonnais.

A partir de ce moment il ne quitta plus sa demeure lyonnaise du n° 10 de la rue de Castries assistant avec tristesse à des événements qui blessaient sa foi et son sentiment de la justice. Lorsque les Congrégations furent expulsées Laprade offrit aux Dominicains d'Oullins d'assumer la charge de leur collège.

Mais déjà ses forces l'abandonnaient, il avait dans le *Livre d'un Père* (1876) laissé déborder son amertume,

1. Armand de Pontmartin.

2. Larousse dit 74 ?

amertume que compensaient seules les joies du foyer. Dans *Le Livre des Adieux* (1878) il disait la vanité de la gloire mais sa fidélité à la France et à ce Dieu dont l'amour avait illuminé son œuvre.

Le professeur, le polémiste a laissé en prose : « Questions d'art et de morale », (1861) ; « Le Sentiment de la Nature avant le Christianisme » (1866) ; « L'Éducation homicide » (1867) ; « Le Sentiment de la Nature chez les Modernes » (1868) ; « Tribuns et Courtisans » (1876) ; « Essais de critique idéaliste » (1882) ; « Histoire du sentiment de la Nature » (1883).

Ce grand chrétien mourut avec une admirable piété le 17 décembre 1883. Le cardinal Perrault, évêque d'Aulun, délégué de l'Académie Française célébra le service mortuaire en l'église d'Aumay.

Sur le quai de la gare, après plusieurs discours, le peintre Paul Borel récita les cinq *Pater* et les cinq *Ave* prescrits par le règlement de la Société des « Hospitaliers veilleurs » dont Laprade faisait partie.

Le corps fut emmené à Montbrison et une messe dite à l'église Notre-Dame où soixante et onze ans avant le poète avait été baptisé. Il fut enseveli dans le cimetière de la ville où les amis des Muses vont encore en pèlerinage à sa simple sépulture.

Je dis « encore » car la poésie de Laprade d'une si haute inspiration a subi comme celle de Lamartine une sorte d'éclipse. Mais comme à Lamartine on revient à Victor de Laprade (1). Certes son œuvre est inégale, parfois fraîche et comme compassée. Elle n'a pas toujours cette harmonie que notre époque cherche dans la poésie ; mais les beaux vers, les poèmes au large souffle abondent. Les pièces qu'anime un grand sentiment religieux comme « Psyché » et plus encore celles où palpite l'amour de la nature comme « Hermia » ou « La mort d'une chérie » sont assurés de ne point mourir. La Nature veille sur la mémoire de ceux qui ont su la comprendre et la chanter.

J. BACH-SISLEY.

1. Les Amitiés foréziennes lui ont dernièrement consacré un numéro entier.



J. CHIZÉ, sculp.

RÉDEMPTION

Rue Rachais, cette petite, à qui vous m'aviez envoyée pour « causer ». On la sentait du bout de la rue par la fenêtre ouverte au rez-de-chaussée, où s'arrêtaient les voisines. Il fallait, avant d'entrer dans ce pourrissoir s'emplir d'air et de courage, de sang-froid et de tendresse. Mais je pensais fortement à vous que j'avais vu à l'œuvre, et c'était un spectacle qui défiait la révolte de la santé normale et de l'égoïsme permis.

Deux fois par semaine vous la ramassiez dans le drap souillé, et tandis que la mère tournait et bourrait le matelas empoisonné, vous la promeniez par la chambre sur vos bras robustes et adroits, vous faisiez planer sur cet horrible mélange votre sourire secondé par

votre regard, tout un visage de gaité, de force et d'avenir.

Vous l'arrêtiez devant la cheminée pour qu'elle écoute le coquillage monté sur peluche — et c'était un air de fête foraine — devant le poêle où cuisait le déjeuner, et vous souleviez le couvercle avec une mimique d'ogre pour qu'elle ne repoussât pas son assiette ; puis devant la machine à coudre où les gilets tout coupés s'empilaient — oh ! l'ouvrage ne manquait pas ! — ... mais vous passiez vite devant le miroir trouble accroché à l'espagnolette... et la dernière station c'était devant la petite étagère d'où N.-D. de Lourdes regardait tout ça, bien serrée dans son manteau de plâtre bleu. Là elle fermait les yeux — pour un Ave ou un reproche ? — et puis vous la reportiez au lit, vous étendiez à nouveau ses abcès, ses caries, ses os raccourcis sur l'alèze bien tirée et ses maigres bras autour de vos épaules elle les détachait à regret, comme on quitte le cou d'un amant.

Une fois je vis dans le couloir le visage ignoble du père ; vous lui parliez durement et je compris.

Trois ans d'hôpital. Incurable on l'avait rendue à sa mère, bête de somme ulcérée, et c'est vous qui la prolongiez.

Je lui portais des fruits, des fleurs, des livres simples qui parlaient de campagne et d'amour car il est impossible, n'est-ce pas, à seize ans, surtout déchue et condamnée, de ne pas penser à l'amour.

Mais c'est difficile de parler à une pauvre fille qui n'est plus que morceaux réunis par une volonté mystérieuse. Il ne faut pas être triste ni trop joyeux, il faut faire des projets mesurés ; il faut de l'aisance sans trop d'optimisme, du calme sans froideur ; il faut ne pas décevoir ces yeux cernés de violet qui vous fixent, et vous jugent, et savent si vous venez par devoir ou par amour...

.....

Ami, vous qui avez pressé tant de corps consentants, soutenu tant de pas défaillants jusqu'au lit du plaisir, vous dont les amoureux économes réprouvaient la *débauche*, n'est-ce pas ce don total de vous aux femmes, qui vous a permis de porter allègrement cette enfant jusqu'à la couche suprême ?

Mag. CABANES.

CARACTÈRE LYONNAIS

Le propre du Lyonnais, c'est d'être à la fois réservé, distant et curieux de l'universel. Son caractère paraît aux étrangers maussade, morne et froid comme les façades de la rue du Griffon. Et ce flegme presque suisse ou hollandais n'est pas spécial à une caste. Dans son excellente enquête sur les ouvriers de la Guillotière, Jacques Valdour note qu'au cinéma, devant les scènes pathétiques ou bouffonnes, les spectateurs ne marquent « aucune réaction », sont comme inertes.

Mais ces aspects raisonnables, pondérés, prudents, n'empêchent pas les Lyonnais d'être accessibles à des passions explosives et furieuses. Comme ils ont le sang lourd, une fois déchainés, ils deviennent terribles. Ils le sont dans l'enthousiasme ; quiconque n'a pas vu, à Lyon, l'accueil fait à l'amiral Avellane et aux marins russes venus de Cronstadt, ignore le diapason du délire où peut s'exalter l'illusion d'une Russie fraternelle et qui se donnait à la France autant que la France à elle...

Emile BAUMANN.

« Le Génie Lyonnais », Rev. Universelle 1-11-34.



L. BOUQUET, sculp.

STANCES

Ah ! qui dira jamais tout le mal que l'on fait
Avec des mains si douces ?...
Le vent qui vient du nord cueille ainsi la forêt
En passant sur les mousses.

Quand l'été rayonnait sur les feuillages lourds
Où le vent tiède ondoie,
Je maudissais parfois ces opulents velours
Et ces discrètes soies.

Mon âme se blessait au couteau des glaïeuls,
Au vert de la prairie
Et quand venait le soir rayonnant, j'allais seul
Vers la source tarie.

Je dédaignais, je maudissais l'obscur tyran
Du jour et de ses fêtes,
Le soleil me pesait comme un rire insolent,
Je relevais la tête...

— Hélas ! comme un seul jour a défait ma superbe !...
Les forêts sont rouillées
Et l'automne et mon cœur nous portons une gerbe
De roses défeuillées.

Henry DÉRIEUX.



SAINT-POTHIN.

E. BÉGULE, sculp.

LYON

BERCEAU DE LA PATRIE FRANÇAISE

Lyon n'est pas la plus ancienne ville de France : la cité aux deux collines et au quadruple rivage fut fondée après plusieurs de celles de la Provence, Arles et Marseille par exemple, ou de la vallée du Rhône, comme Vienne. Elle fut du moins la première et longtemps unique capitale des « pays » si divers, qui constituent aujourd'hui la patrie française.

Si l'on demandait à l'un de ses fils, instruit du passé de sa ville et averti des manifestations de sa vie profonde, quel quartier lui semble plus spécifiquement « lyonnais », sans doute n'hésiterait-il point à désigner les pentes de la Croix-Rousse. Et il aurait raison.

Certes, Fourvière nous apparaît comme l'acropole, prédestinée au rôle de dominatrice politique qu'elle a joué pendant plusieurs siècles. Bien avant cette époque, alors que chênes, pins et hêtres inclinaient encore leurs ramures jusque sur les berges des fleuves, vétant toute la contrée d'un somptueux manteau, des Ségusiaves, les premiers habitants saisis par l'histoire, campèrent là-haut, sur la

« hauteur tournée vers le soleil levant » : *lugu-dunum*.
C'est sur la même colline que fut fondée, en 43 avant notre ère, par ordre du Sénat de Rome et avec les familles transalpines chassées de Vienne par les Allobroges, la colonie qui devint si rapidement prospère et populeuse. Octave en fit, dès 22 avant J.-C., la capitale du gouvernement unique des trois provinces impériales : Lyonnaise, Aquitaine, Belgique, *Caput Galliarum*, la vraie « tête des Gaules ». Le Grec Strabon avait donc raison d'écrire sa phrase fameuse : « Lyon, situé au milieu de la Gaule, en est comme l'acropole. »

L'image du vieux géographe est heureuse. Le mont de la fraîche lumière dressait, au point de départ des grandes voies latines de la France future, son orgueil de puissante capitale, en un temps où Paris, cette création des Capétiens, n'était encore, et pour des siècles en dépit des efforts de Julien l'Apostat, qu'un misérable amas de huttes de pêcheurs et de rustiques chaumières, tassées à l'ombre des thermes impériaux.

Presque aussitôt né, Lyon connut, au contraire, la gloire des cités souveraines. Il se couvrit de temples et de théâtres, de thermes et de basiliques. Des ports furent créés sur les berges de ses fleuves. Le grouillement d'un emporium commercial envahit les îles du confluent, bourdonnantes de clameurs poussées en toutes les langues. Son Forum, superbement assis au sommet de la colline sacrée, dominait un monde de villas et de palais, pavés de marbre et de mosaïque de verre, de maisons plus modestes et de vastes monuments, tels qu'un cirque et un amphithéâtre. Ici passèrent et vécurent des empereurs. Claude et Caracalla y naquirent.

Cependant, quel que soit le rôle joué par la colonie de *Copia Claudia Augusta Lugudunum* dans le grand œuvre de la romanisation de la Gaule, il faut reconnaître que ce n'est point sur son emplacement et dans ses limites qu'il convient de chercher le berceau de la patrie française, mais à peu de distance, il est vrai, sur la colline de la Croix-Rousse.

Nul ne l'ignore : les morceaux de la fameuse Table de bronze, qui contient l'essentiel du discours prononcé devant le Sénat par Claude en faveur de ses compatriotes pour lesquels il revendique l'éligibilité aux magistratures

romaines et, par voie de conséquence, l'accès au Sénat même, furent déterrés en 1528 sur le versant méridional de cette colline. La Table Claudienne, déclare Michelet, est « la première de nos antiquités nationales, le signe de notre initiation dans le monde civilisé. » L'historien écrivait cette phrase en 1833. Combien son observation lui serait apparue plus fondée s'il avait prévu que, juste un quart de siècle plus tard, des fouilles reprises méthodiquement aux alentours de la Vinagère où fut découvert l'incomparable document, allaient sinon révéler, du moins confirmer l'existence dans ces parages de monuments d'un intérêt primordial : l'Autel de Rome et l'Amphithéâtre des Trois Gaules !

La grande République, dont Auguste ne prétendait être que le premier citoyen, eut cette suprême habileté d'éveiller ou d'affermir chez les Celtes soumis le sentiment de leur solidarité par le moyen même qui les liait le plus fortement tout à la fois aux institutions politiques et aux doctrines religieuses de Rome, c'est à savoir par le culte public rendu à la Ville capitale universelle et au Prince, père et chef spirituel de l'Empire. L'unité nationale, qu'ils avaient entrevue à l'époque glorieuse de Vercingétorix, les Gaulois n'allaient-ils pas la réaliser enfin, maintenant qu'ils vivaient au sein d'une paix profonde, sous la tutelle éclairée de leurs vainqueurs ? Ce qui les avait empêchés d'y atteindre naguère, c'était leurs dissensions intestines nées des jalousies mortelles de confédérations en lutte pour l'hégémonie : Eduens contre Arvernes, par exemple.

Drusus introduisit dans notre pays la religion impériale qui possédait déjà des temples en Asie et en Espagne. En l'an 12 avant J.-C., au moment d'entreprendre sa grande campagne contre les Germains, il réunit à Lyon une assemblée de notables de la Gaule dont il voulait s'assurer la fidélité : Ceux-ci décidèrent la construction, aux frais de leurs « nations », d'un Autel fédéral, dédié à Rome et à Auguste : il serait le symbole de leur loyalisme. Il devait être quelque chose de plus !

Les trois Gaules formant alors un gouvernement unique, il était naturel que le monument projeté s'élevât dans leur commune capitale. On évitait de la sorte toute cause de conflit, aucune nation se pouvant se glorifier de posséder l'Autel autour duquel se donneraient rendez-vous toutes

les autres. Par ailleurs, Drusus était trop avisé pour le laisser bâtir dans l'enceinte de la colonie romaine : celle-ci ne pouvait servir de théâtre à des manifestations essentiellement gauloises, cela se comprend sans peine. L'Autel fut donc érigé de l'autre côté de la Saône, sur le penchant de la colline qui s'avance entre les eaux convergentes des rivières comme la proue d'un navire. De sa crête s'étendait vers le Nord le *pagus* de Condat, c'est-à-dire du confluent ; il faisait partie du domaine ségusiave. Il en fut distrait pour être converti en un territoire fédéral, en une « terre gallique » (*terra gallica*), propriété collective des soixante nations gauloises. Il devait être administré par un « Maître » (*Magister*), au nom du Conseil souverain, présidé lui-même par un Prêtre (*Sacerdos*) ; il avait son trésor, alimenté surtout par les subventions des cités.

Chaque année, au mois d'août, — le mois d'Auguste, — les délégués de toute la Gaule se réunissaient sur ce territoire fédéral, autour de l'Autel de Rome. Et ce n'était pas seulement pour y célébrer par des processions et des sacrifices le culte de l'empereur, mais encore pour y tenir d'importantes réunions. Il était impossible, en effet, que les députés, pour la plupart d'anciens magistrats municipaux ou provinciaux, quelques-uns encore en exercice ou pourvus de grades militaires, envoyés par le suffrage de leurs compatriotes de tous les coins de la Lyonnaise, de la Belgique et de l'Aquitaine, pussent se séparer sans s'être concertés sur leurs intérêts communs. Pour défendre ces intérêts, n'avaient-ils pas le droit de pétition et même le recours à l'accusation, portée devant le Prince, contre les fonctionnaires romains, sans en excepter le plus puissant de tous, le légat impérial, autrement dit le gouverneur ?

Bref, si l'Assemblée des Trois Gaules n'était pas un corps politique au sens moderne du mot, elle n'en intervenait pas moins dans les affaires publiques et l'administration d'une manière indirecte, mais efficace, par la pratique sur une vaste échelle de droits qui nous apparaissent comme d'heureux correctifs à l'arbitraire et au despotisme. Elle devint, par la force des choses, l'interprète des populations, leur défenseur et leur guide. C'est pourquoi l'on peut dire que c'est bien à Lyon et sur la colline de la Croix-Rousse que délibéra notre premier parlement, au pied du colossal Autel.

De ce mémorial de servitude, l'Institution, à vrai dire la plus généreuse de l'Empire, et l'intelligence subtile de nos ancêtres firent un symbole de liberté.

Faut-il ajouter qu'après de l'Autel s'élevait l'Amphithéâtre où, selon toute vraisemblance, furent « donnés en spectacle et exposés aux foules », les premiers martyrs « historiques » de la France, ceux dont un inestimable document, conservé par hasard, consacre les souffrances et l'héroïsme : la frêle servante Blandine, le jeune Pontique, le médecin Alexandre et leurs compagnons ? La *Lettre*, écrite en 177 par les chrétiens de Vienne et de Lyon à leurs frères d' « Asie » et de Phrygie au lendemain de la persécution de Marc-Aurèle, nous dit, en effet, que le gouverneur les condamna aux supplices de l'arène au moment de l'assemblée solennelle, « qui amène à Lyon un immense concours de gens de toutes les nations ». Était-ce calcul de sa part ? Peut-être, et l'on voit bien lequel. Mais s'il pensait, ce gouverneur, jeter le discrédit et le mépris sur les fidèles de l'Evangile, il se trompait lourdement. Il ne se doutait pas qu'il allait ajouter un rayon — et quel rayon ! — à ceux que Lyon projetait déjà sur le monde celtique. N'y a-t-il pas, en tout cas, un symbole émouvant dans ce fait que le supplice de la petite esclave gauloise eut sans doute pour témoins les députés des soixante nations, réunis pour célébrer les fêtes augustales, devant l'Autel du confluent ?

André CHAGNY.

HIVER 1788. Le curé de Saint-Pierre de Vaise a noté sur son registre que l'hiver de 1788 fut exceptionnellement rigoureux. La gelée commença le 25 novembre et depuis ce jour le froid alla en augmentant, gelant à toutes les heures du jour et de la nuit, jusqu'au 13 janvier 1789. La Saône fut gelée pendant 50 jours, le Rhône pendant plus de 3 semaines. « Malgré ce grand froid les denrées en tous genres ne furent pas chères. Le pain bis ne fut encheri que d'un liard ce qui faisait deux sols et demi la livre. M. Roy, lieutenant général de police faisait venir mille bennes de charbon de Rive-de-Gier par jour sur des charrettes et en faisait faire la distribution à la maison de Ville, moyennant 27 sols la benne ; il vint à bout de faire aller quatre moulins sur le Rhône, en entretenant nuit et jour un nombre suffisant d'hommes pour casser les glaces autour desdits moulins et l'on peut dire que sans sa vigilance et les peines qu'il s'est données, nous aurions manqué de tout ou nous n'aurions pu nous le procurer qu'à grands frais.

E. SALOMON.



E. MORILLON, del.

PAYSAGE

Entre les nuages glissent
Des rayons cuivrés
Et les collines mollissent
Dans la verdure des prés.

Le village en demi-teintes,
Roses, mauves, d'or,
Quand ses vitres sont éteintes,
Naïvement s'endort.

Seule, la lune le veille
Ainsi qu'un enfant
Qui croît encore aux merveilles
Que raconte le vent.

René VACCHIA.



LE RHONE A LYON.

F. CHARLAIX, sculp.

COMMENT J'AI CONNU MARIELLE

Il y a environ vingt-cinq ans, je finissais mes études à l'Externat des Pères Jésuites de la rue Sainte-Hélène. J'avais pour condisciples notamment Lucien Rivoire, frère aîné de Marielle, et Calixte Paterin. Nous étions des amis inséparables. Mais il me semble aujourd'hui que si j'estimais Calixte pour ses bons exemples, j'aimais infiniment Lucien à cause de Marielle. Quant à Joseph Barillot, qui devait devenir son mari, il était déjà sorti de collège, cinq fois couronné, dix fois nommé, et faisait ses débuts, en soierie, chez son père, Barillot de la rue Romarin, Barillot taffetas. Je ne parlerai pas de ce séduisant Jacques Marmier par qui notre belle et charmante amie devait tant souffrir. Il n'était pas encore entré dans sa vie. D'ailleurs il habitait les Brotteaux...

Les Rivoire habitaient rue de l'Abbaye d'Ainay. Que de fois, le matin, en me rendant au collège, je rencontrais Marielle ! Le cœur battant d'un émoi plein d'obscur délices, je la regardais venir dans la bruine mélancolique du petit jour d'hiver. Elle marchait vite, son livre de messe à la main, sans détourner la tête, et les yeux si immuablement fixés devant elle que j'appréhendais toujours qu'elle ne remarquât pas mon

salut. Mais mes craintes étaient vaines. D'une brève inclination, d'un sourire aussitôt effacé, M^{lle} Rivoire y répondait toujours. Elle passait vivement le seuil de la basilique, et moi celui du collège, fier comme un demi-dieu.

A cette époque, je n'avais pas échangé avec Marielle beaucoup de confidences. Elle allait peu dans le monde et je n'y allais pas du tout. Je ne pouvais m'entretenir avec elle que chez ses parents où j'étais reçu en qualité d'ami de Lucien. Encore n'était-ce pas chose facile comme vous allez le voir :

Je viens de sonner. Les harmonies d'un piano déferlent jusqu'à la porte. Je reconnais les *Scènes d'Enfants* de Schumann, et c'est Marielle qui les joue, je le sais. Elle est au salon où l'on m'introduira. Je vais la surprendre, la voir, lui parler, toucher peut-être sa main... On ouvre. J'entre avec prudence. Je réprime mon violent empressement. C'est que je n'ignore pas la perfidie de nos sombres corridors où de bons vieux bahuts, de vieux coffres à bois se jettent brutalement dans vos jambes quand vous les traversez. Ah ! bahuts ancestraux, crédenes familières, coffres à bois tapis dans l'ombre, c'est bien vous qui m'avez enseigné, tout enfant, la première de nos vertus lyonnaises : la circonspection !... Mais le piano s'est tu. Pourquoi ? Sans écouter la femme de chambre qui m'annonce qu'elle va prévenir Lucien, j'entre au salon. Je suis très ému — bien inutilement, du reste. Le clavier est encore ouvert, le cahier de musique n'a pas été fermé : Marielle a disparu. Où ? Comment ? Je serais presque tenté de la chercher sous les fauteuils. Mais, là-bas, dans un recoin du grand salon, les plis d'une lourde portière ondulent encore. Je comprends et murmure avec dépit : « Manquée ! ». Quelques années plus tard, un autre que moi le répètera à son tour ce mot des malchanceux, et il le répètera jusqu'à la mort dans la désespérance d'un incurable et malheureux amour...

J'évoquerai ici un autre souvenir.

Peu de semaines après le dénouement de son douloureux roman, — ou plutôt de la première partie de son douloureux roman — je rencontrai Marielle en promenade dans les campagnes que j'aime.

Elle passait alors les vacances de l'été dans une propriété de famille au pied des Monts d'Or. Vous connaissez tous cette riante vallée de la Saône. Fontaines, Rochetaillée, Saint-Romain, Couzon, Neuville, Trévoux, tous ces bourgs et villages vous sont familiers depuis l'enfance. La rivière les éclaire de son doux sourire. Elle leur donne à tous un peu de son indolence, un peu de sa galeté discrète et pensive... Un soir de septembre que la rivière, incertaine de son cours, n'était plus qu'un reflet de lumière et de verdure, je rencontrai Marielle. Sans Léon, son jeune frère qui vint à moi dès qu'il me vit, je crois qu'elle ne m'aurait pas abordé. Elle fuyait les autres et se fuyait elle-même. Qu'avons-nous dit ? Que pouvions-nous dire ? Je connaissais le lourd secret de cette jeune fille, mais je n'avais pas le droit d'y faire la moindre allusion. Et pourtant qu'elle le cachait mal ! Pas un mot de notre conversation n'est resté dans ma mémoire. Mais, jamais, je n'oublierai le regard et le sourire de Marielle, ce soir-là. Par politesse, elle essayait héroïquement de sourire, mais de quel pauvre sourire navré, pitoyable et toujours près de s'effacer ! Et puis il y avait son regard, regard perdu, et perdu si loin, au-delà de la rivière, au-delà des collines — vers quelle mystique retraite, vers quel divin refuge des âmes meurtries, assoiffées d'amour éternel ! Enfin, après un silence, il n'y eut plus ni regard, ni sourire, rien que des larmes crevant les yeux. Marielle voulut me dire adieu : elle ne put qu'effleurer la main que je lui tendais et se détourner vite. Je n'eus pas le courage de la regarder s'éloigner...

Il me semble que, depuis cette rencontre, les paysages de mon enfance me sont devenus plus chers encore. Je sais qu'il y a des pays plus étranges et plus beaux. Mais La Bruyère l'a dit : « Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent et où l'on aimerait à vivre. » Désormais, je n'entendrai plus les cloches de Curis ou de Saint-Germain chanter le cantique naïf ou la vieille chanson de France, sans que ne m'apparaisse l'ombre attristée de notre amie. Tant de charme ému, consciencieux, m'attirera toujours. Dans mon œuvre même je chercherai à le sentir encore. Elle m'inspirera

le goût, désuet peut-être, d'un certain pathétique intime, des douleurs voilées qui se révèlent furtivement, *des vies immobiles et ardentes à l'ombre des jardins emmurés de nos lointaines provinces*. Il y a des âmes exquisés qu'il faut entendre à demi-mot, deviner parfois dans un silence, un sourire, un regard. Ce ne sont pas, à mon avis, les moins attirantes. Elles donnent au psychologue le plus délicat de ses plaisirs.

Jean DUFOUT.

LYON DANS LES VIEUX LIVRES :

DE LA VILLE, SIÈGE, PRÉSIDENTIAL ET ARCHEVÊCHÉ DE LYON. La dernière et plus éloignée Cour de Présidiaux ressortissable à la souveraine Cour du Parlement de Paris, c'est celle de Lyon, principale et capitale cité de la Gaule celtique, boulevard de la France, souverain siège de toutes les Gaules en la spiritualité, et officine du commerce de tout le monde. Elle est limitée au Septentrion de la Bresse, de la Savoye au Levant, du Dauphiné et Languedoc au Midy, suivant le cours du Rosne, et au couchant de Forest et d'Auvergne voire elle se peut vanter, que Dieu et les astres se sont tant inclinés en sa faveur, que de l'avoir honorée de la plus commode, la plus belle, la plus délicieuse situation qu'autre ville de l'Europe, car il n'est possible d'y voir, n'y d'avoir deux plus riches et plus plâtureuses nourrices que ces deux grands fleuves du Rhosne et de la Saône : par le moyen desquels luy abondent les biens de toutes parts ; et luy est faite communication des marchandises de toutes les mers, et des changes et commerces de toutes les nations, qui sont sous le soleil ; fleuves qui non seulement y font grand profit : mais aussi ont moyen et pouvoir d'accomoder les grands Roys en leurs importants affaires : côme Strabon mesme le confesse quand il dit que c'est un fort et propugnacle situé bien à propos pour les trois advenuës regardant l'Italie.

André DU CHESNE.

« Les antiquités et recherches des villes »,
à Paris chez Jean Guignard, 1637.



THÉÂTRE ROMAIN DE FOURVIÈRE.

A. COLONNA, sculp.

A PROPOS DES FOUILLES DE FOURVIÈRE

CLOS DE LA COMPASSION
en 1933 et 1934

Sous les auspices et la haute direction de M. Edouard Herriot ont été commencées à Fourvière, en 1933, et continuées en 1934 les recherches archéologiques les plus importantes et les plus intéressantes qui s'y soient jamais faites, si importantes qu'il ne fallait pas moins que le prestige de sa personnalité pour assurer le succès d'une telle entreprise, d'abord en levant les obstacles d'ordre moral et matériel qui s'y opposaient, puis en procurant les ressources techniques et pécuniaires qu'elle exigeait. Il est trop tôt pour exposer les résultats encore incomplets, mais déjà considérables, de cette vaste investigation et, quand les résultats seront complets, il appartiendra à d'autres de les exposer, à ceux qui ont le droit de regarder vers l'avenir. Je ne veux ici, moi, que jeter un coup d'œil sur le passé,

afin de voir et de montrer la raison d'être des fouilles actuelles.

Elles se font dans le clos des Dames de la Compassion, qui couvre une partie du versant oriental de la colline et qui représente environ la moitié septentrionale de l'ancien clos des Minimes. Celui-ci se constitua dès le milieu du XVI^e siècle et engloba la vigne des Barondeaux où l'on voyait alors, mieux conservées qu'elles ne le sont aujourd'hui, les ruines d'un petit théâtre romain, que nos auteurs de la Renaissance et plusieurs même des siècles suivants appellent plus volontiers, mais sans aucune raison, amphithéâtre, et qu'ils identifient avec le lieu où les martyrs lyonnais de 177, sous le principat de Marc-Aurèle, furent suppliciés. Ce lieu, cet amphithéâtre, la relation contemporaine, la lettre des chrétiens de Lyon à leurs frères d'Asie, plus soucieuse d'édification que de précision, ne permet pas de le déterminer. En dehors du clos des Minimes, on a proposé de le situer tantôt à Saint-Jean ou bien à Ainay, quoiqu'il n'existe là aucun vestige d'amphithéâtre, tantôt dans l'actuel jardin des plantes, sur la colline de Saint-Sébastien, où il y en eut un peut-être, mais qui serait celui de la fédération des Gaules, et non celui de Lugudunum. Vers la fin du siècle dernier, mon vieux collègue de la Faculté des sciences, M. Lafon, ayant acquis le clos Marduel, à l'angle sud des rues du Juge-de-Paix et Cléberg, limitrophe justement du clos des Dames de la Compassion, y découvrit quelques substructions voûtées qui semblaient converger vers un centre, mais que ses calculs — il était professeur de mathématiques — lui démontrèrent convergentes vers deux foyers, donc éléments d'une ellipse et non pas d'un cercle ou d'un demi-cercle, vestiges, non d'un théâtre, mais d'un amphithéâtre, duquel il dressa un plan idéal qui débordait largement de son clos sur le clos de la Compassion. Son opinion et l'opinion générale furent que cet emplacement remplissait toutes les conditions pour être le lieu tant cherché des supplices de 177; car, étant contigu avec la hauteur appelée au moyen âge le puy d'Ainay, il convenait même au témoignage nullement négligeable de Grégoire de Tours : « Le lieu où ils furent suppliciés se nomme Athanacum », c'est-à-dire Ainay.

Cependant les conclusions de M. Lafon eurent tout de suite des adversaires, Steyort d'abord, qui fit valoir, entr-

autres mauvaises raisons, la configuration, la déclivité trop rapide, du terrain ; puis Rogatien Le Nail, qui, ayant pratiqué des sondages dans les deux clos et refait les mesures d'angles, trouva que les courbes étaient, non des éléments d'ellipse, mais des arcs de cercle, et constata vers l'est de l'emplacement, non la continuation de ces courbes, mais des substructions rectilignes, vestiges de la scène d'un théâtre. Il reprit donc l'hypothèse de Steyert : aucun amphithéâtre dans cette région de Fourvière ; mais deux théâtres, le petit, celui du clos moderne des Minimes, le grand, celui, du clos de la Compassion et du clos Lafon. Contre la valeur scientifique de sa démonstration le doute parut légitime, vu la compétence du spécialiste qu'il contredisait et le caractère hâtif de ses propres recherches. Mais elles rendirent plus souhaitable encore l'investigation sérieuse et totale qui seule pouvait conduire à la solution certaine et définitive. A la mort de M. Lafon, quelque temps avant la guerre, une occasion se présenta d'élargir tout au moins les fouilles modestement amorcées par lui. Ses héritiers, se conformant à ses intentions, nous chargèrent, M. Germain de Montauzan et moi, de proposer à la ville l'acquisition du clos au prix qu'il avait coûté. L'offre ne fut malheureusement pas agréée. La faute alors commise eût été irréparable sans l'intervention puissante de M. Herriot, qui, ayant compris l'intérêt capital du problème pour la topographie de Lyon romain, a décidé de le résoudre.

C'est dans le clos de la Compassion que les ingénieurs auxquels il a confié la réalisation technique de son dessein, MM. Chalumeau et Lapeyre, ont travaillé jusqu'ici. Après avoir reporté sur le terrain le plan idéal, ils ont fait exhumer tout d'abord vers l'ouest la partie adossée du monument, les substructions voûtées qui portèrent jadis les gradins supérieurs, puis les vestiges des gradins inférieurs ; ensuite ils ont entamé le dégagement de ce qui aurait dû être, selon M. Lafon, l'arène de l'amphithéâtre, et ils ont cherché au-delà, vers l'est, la continuation des courbes de l'ouest. Mais, au lieu de ces courbes, ils ont trouvé des substructions rectilignes. Ils avaient déjà reconnu vers l'ouest que le plan idéal ne coïncidait pas exactement avec la réalité et que les dites courbes semblaient être plutôt des éléments de cercle et non d'ellipse. La présence vers l'est des dites lignes droites achevait de démontrer,

contrairement à l'hypothèse de Lafon et conformément à celle de Steyert, que l'édifice était, non pas un amphithéâtre, mais un théâtre. Grande surprise, certes, mais rien de plus, causée par le fait nouveau à ceux d'entre les archéologues qui avaient adopté la première opinion comme la plus vraisemblable. Grave déception infligée aux âmes pieuses qui avaient pu raisonnablement espérer que ces ruines allaient devenir, beaucoup mieux qu'une attraction pour la curiosité profane, un but de pèlerinage pour les fidèles. Voudront-elles persister néanmoins à croire que le sang des martyrs a coulé ici, que le vaste parterre de ce théâtre, et non pas l'arène d'un amphithéâtre dont l'emplacement resterait problématique, a servi pour les supplices décrits dans la lettre des chrétiens lyonnais aux églises d'Asie ? Ce serait une croyance illusoire, condamnée par le texte explicite : des bêtes féroces n'auraient pu être lâchées dans cet espace que nulle barrière, nul *podium*, ne séparait du public qui garnissait les gradins. Est-ce l'emplacement seul de l'amphithéâtre de Lyon qui reste problématique ? N'est-ce pas aussi son existence elle-même ? Puisse les chercheurs de l'avenir répondre, et répondre par une découverte mémorable, à cette double question !

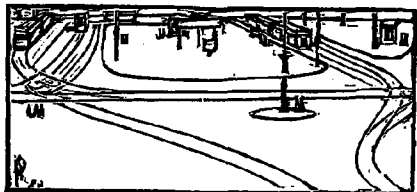
Je ne m'étais promis, quant à moi, que de jeter un coup d'œil sur le passé. Or voici que je me suis laissé aller à considérer le présent, que je me laisse aller à envisager l'avenir. L'avenir lointain, que sera-t-il ? L'avenir prochain sera naturellement l'entière mise au jour des ruines dont nous n'apercevons encore que la moitié centrale. Aménagées et encadrées intelligemment, consolidées dans la mesure stricte du nécessaire, mais non pas restaurées, elles seront l'une des plus belles choses que les étrangers puissent admirer dans notre ville, la plus grandiose « antiquaille », comme disaient nos Bellièvre et Paradin, que Lyon puisse montrer aux visiteurs de Lugudunum.

Philippe FABIA.

25 octobre 1934.

BOIRE A TIRE LA RIGAUD. Odon Rigaud, chanoine-comte, puis archevêque de Lyon en 1247 dota la cathédrale Saint-Jean d'une superbe cloche et pour stimuler le zèle des sonneurs acheta une vigne. C'est de là qu'est venu le vieux dicton « Boire à tire la Rigaud ».

E. SALOMON.



P. JANIN, sculp.

ENFANCES LYONNAISES

« Lyon, à proprement parler, n'est pas ma petite patrie : j'y suis né, — rue Godefroid, dans une maison qui existe encore, — mais c'est par hasard. Mon père venait de Corse, et ses aïeux du pays ligure. Ma mère était née à Paris, et son père était un Anglais de Londres. Je pourrais presque dire que je n'ai pas de pays, ou que j'en ai une quantité.

Mais Lyon fut mon berceau. J'y suis né en 1876, le dernier venu de quatre frères, et dans la famille la plus fortement unie qui fut peut-être jamais. Une félicité sans nuages, une tendresse perpétuelle ont ouaté mes quatre premières années. Ces quatre années que j'ai vécues à Lyon, le souvenir m'en est encore si présent, si vivant, que des maîtres de la psychologie, comme Bergson, se sont étonnés de ma mémoire. Il n'y a pourtant rien là d'extra-

ordinaire. A quarante, ou cinquante ans d'intervalle, l'homme, qui oublie toujours, irrésistiblement, ses blessures ou ses déceptions; se souvient au contraire à merveille de ses heures tout à fait belles, et, dans son souvenir, il les embellit encore. Ainsi Lyon, chaque fois que j'en prononce le nom, m'apparaît comme une cité merveilleuse. Et, chaque fois que j'y reviens, c'est une sorte d'ivresse qui me monte au cerveau, dès que, du haut des grands escaliers de la gare, je contemple la noble ordonnance de ce qui s'appelait jadis le Cours Napoléon, la Place Perrache et la rue Bourbon. »

Claude FARRÈRE.

OBSERVATIONS DU FROID ET DU CHAUD PENDANT L'ANNEE 1757. Le jour le plus froid a été le 9 janvier 1757. L'esprit de vin dans le thermomètre de M. de Réaumur, placé à la fenêtre de l'Observatoire du côté du nord, était descendu sur les 7 h. 1/2 du matin à 14 degrés 1/4 au-dessous de la congélation, et le mercure dans le thermomètre de Lyon, réduit à la division de M. de Réaumur, était à 14 degré 1/4 au-dessous du même point. De sorte que selon ce thermomètre, le froid que nous éprouvâmes ce jour-là surpasse d'un demi-degré le plus grand froid de 1709, qui répond à 14 degré 1/4 du thermomètre de M. de Réaumur. La plus grande chaleur a été le 13 juillet. L'esprit de vin dans le thermomètre de M. de Réaumur, sur les 2 h. 1/2 du soir, était monté à 30 degré 1/4 au-dessus du terme de la congélation; et le mercure dans le thermomètre de Lyon réduit à la division de M. de Réaumur était à 27 degrés,



J. CHIEZE, sculp.

LE DURABLE ÉPHÉMÈRE

L'Almanach publié par la Société des Amis de Guignol, à Lyon, forme, déjà, une imposante série de treize années.

L'Almanach du Beaujolais, qui paraît à Villefranche-sur-Saône, aux belles éditions du Cuvier de Jean Guillermet, donnera, pour l'an prochain, son troisième volume.

L'Almanach du Lyonnais prend aujourd'hui place à côté de ces aînés.

Il est le bienvenu

Le tenir pour un concurrent serait faiblesse d'esprit. La critique dira « encore un ». Je méprise la critique lorsqu'elle n'est que la sommaire expression de l'impuissance, de la

jalousie ou de l'ignorance. Je l'attends en face de l'œuvre. Je passe avec pitié lorsqu'elle a l'outrecuidance de juger une volonté d'action. Et lorsqu'elle prétend sournoisement annihiler un effort, alors, c'est avec brutalité qu'il la faut repousser au néant d'où elle sort.

Un Almanach est chose charmante et utile, éphémère et durable. Il arrive chaque année, pour encadrer, pour illustrer une période de notre vie. Et quand son remplaçant le pousse dans le passé, il se retire, avec, encloses entre ses pages, les bonnes et les mauvaises heures vécues.

Les vieux almanachs sont toujours intéressants à feuilleter. Lorsqu'ils sont combinés, non seulement avec un calendrier, mais avec un agenda, ils transmettent, pour la petite histoire, des notes précises, des documents familiaux ou locaux évocateurs d'une époque.

Faits pour une province, les Almanachs sont pour en condenser et en conserver l'esprit. Ils dressent le tableau de son activité. Lorsque, enfant, je voyais sur l'Almanach de ma grand-mère, la liste des foires de ma région natale, j'imaginai, tantôt ici, tantôt là, de longues files de chars à bancs, de troupeaux, des femmes solidement équilibrées par un lourd panier à chaque bras, et puis le grouillement des gens et des bêtes dans les rues et sur les places de très vieilles cités. Et c'était, pour moi, un monde si vaste et si peuplé que, quelque rapetissé qu'il ait été par ce que j'ai vu depuis, il demeure, pour mon esprit, une unité toujours

perceptible et dans le souvenir de laquelle il aime à se retirer et à se reposer.

C'est à veiller sur les réserves où se doivent garder le ferment des traditions, la ferveur des origines, la force des types, les parfums du terroir, que doivent s'employer ces almanachs régionaux.

Il n'est pas indifférent, pour la nation elle-même, que chacun, en se renseignant sur le quantième du mois le fasse dans un Almanach qui lui rappelle pour prendre celui-ci qu'il est Lyonnais. Dans l'Almanach des Amis de Guignol on est allé plaisamment plus loin, et on a établi « le véritable calendrier Lyonnais ou on ne trouve que des saints que sont de chez nous, ou que méritent de l'être ».

J'exprime ici mon souhait sincère de succès à l'Almanach qui naît et qui saura faire connaître et aimer ma petite patrie, non seulement par ceux qui n'en sont pas, mais aussi par ses fils.

Justin GODART.

BOITES POUR LES LETTRES EN 1758 : Il y a dans la Ville trois boîtes, où l'on va tous les jours lever les lettres à sept heures du matin ; ensorte qu'elles doivent y être jettées dès la veille, faute de quoi elles demeureraient pour l'ordinaire suivant. L'une est à la Pl. de Louis le Gr. chez le S^r Mauroux, vitrier. L'autre, à l'entrée de la rue Neuve, du côté de la Place de la Fromagerie, chez la sœur Simon, vitrier. Et la troisième, rue de Flandre, au coin de la douane, chez la veuve Bazillac. Il y a aussi à la Place de la Platière, à côté de la petite porte de l'église une boîte pour les lettres destinées pour Trévoux et la Dombes : elles doivent y être jettées les dimanches, mercredis et vendredis avant onze heures.

« Almanach astronomique et historique de la ville de Lyon. »

A Lyon, Aimé DELAROCHE, 1758.

Chanson de route.

Paroles de Louis Rye

Musique de Pierre Gu

Calme *p*

Handwritten musical score for 'Chanson de route'. The score is written on five systems of staves, each with a treble and bass clef. The key signature is one sharp (F#) and the time signature is common time (C). The lyrics are written below the staves. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings like 'pp' and 'p'. There are also some handwritten annotations and corrections.

pp

les monts où les bruyères sont par les pins et les

les an-ges tra-ces vont à la nuit igno-ri-er

du roc noir de l'au-roux au roc

Handwritten musical score for voice and piano. The score is written on five systems of staves. The first system includes the lyrics "rec" and "jus-qu'au". The second system includes the lyrics "fat-te des mes", "ce des Raphaël", and "où seul". The third system includes the lyrics "vous ou vrez les ri-va-ges du ciel". The fourth system includes the lyrics "rall." and "tempo". The fifth system includes the lyrics "apace". The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings like *ppp* and *pp*. The score is signed "Borel" and dated "avril 1936". The signature "J. Guich" is also present.

rec jus-qu'au

fat-te des mes ce des Raphaël où seul

vous ou vrez les ri-va-ges du ciel

rall. tempo

apace

Borel
avril 1936

J. Guich



P. DEVAL, del.

RECAMIER

Fleur de Lyon, ô fleur d'énigme et de désir,
Dont personne ne put pénétrer le mystère,
Fleur toujours entourée et toujours solitaire,
Que tous ont désirée et nul ne put cueillir,

Beau regard qui semblait inviter au plaisir
Mais, dès qu'on approchait, se faisait plus austère,
Coupe pleine d'un vin dont l'aspect seul altère
Et qui se refusait en paraissant s'offrir...

Comme vous êtes bien l'enfant de cette ville,
Tendre, mystérieuse et finement subtile
Qui, dans toute saison, adore s'entourer

De longs voiles drapés avec tant d'élégance
Qu'on se demande avec un peu d'impertinence
Si c'est pour se défendre ou bien pour attirer !...

Germain TRÉZEU

Extrait de : *Mon Grand Lyon.*



D'APRÈS UNE TAPISSERIE COPTE.

G.-A. TRESCH, del.

LE MUSÉE HISTORIQUE DES TISSUS SA CRÉATION

Le Musée historique des Tissus est une institution unique, en ce sens qu'à notre connaissance, il n'existe pas ailleurs qu'à Lyon dans l'Europe et peut-être dans le monde, un autre grand Musée consacré exclusivement à l'histoire des soieries d'art. Un caractère particulier de cette institution c'est qu'elle est due à l'initiative privée de la Chambre de Commerce de Lyon et qu'elle a pu se créer, se développer et subsister sans le secours des finances publiques. Comment l'idée est venue de fonder ce Musée et à la suite de quels essais préliminaires il fut possible de la réaliser, c'est ce qu'il est peut-être intéressant d'examiner ici brièvement.

Les industries d'art de la France, depuis l'impulsion que leur avait donnée Colbert, restèrent sans rivales jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Mais à cette époque l'esprit de concurrence s'empara des industries étrangères qui entreprirent de lutter contre nous et d'attaquer notre suprématie nationale deux fois séculaire. La ville de Lyon fut une des premières à se rendre compte du danger qui nous menaçait et à envisager les moyens d'y parer. Les progrès de certaines nations européennes, principalement ceux que l'Angleterre avait réalisés, apparurent avec évidence lors de l'Exposition de 1855. Dès l'année suivante la Chambre

de Commerce de Lyon résolut de stimuler le zèle des artistes et des artisans en mettant sous leurs yeux des œuvres qu'ils pourraient étudier afin de renouveler leurs idées et de sortir de la routine où ils s'éternisaient. On pensa que rien ne conviendrait mieux à élargir leur esprit et à réchauffer leur imagination qu'un Musée qui leur proposerait des exemples empruntés aux époques des grandes civilisations anciennes et modernes. Le 24 janvier 1856 la Chambre de Commerce de Lyon prit donc une délibération en vertu de laquelle serait créé un Musée d'Art et d'Industrie destiné à recevoir des collections d'échantillons, de dessins et autres objets utiles à l'industrie lyonnaise. Entre la date de ce projet et celle de l'ouverture définitive du Musée, huit années s'écoulèrent pendant lesquelles rien ne fut épargné pour recueillir des renseignements partout où ils pouvaient s'offrir et pour mettre au point une œuvre vraiment originale, puisque rien de semblable n'existait alors dans notre pays, en dehors de quelques tentatives faites à Lille.

Un voyage d'études fut entrepris à l'étranger par un homme qui avait à juste titre toute la confiance de la Chambre de Commerce, Natalis Rondot, savant aux vastes connaissances, dont les travaux d'érudition faisaient alors autorité. Sans perdre de temps, il visita les Musées d'Industrie de Londres et de Bruxelles; puis à la tête d'une délégation composée de membres de la Chambre de Commerce et du Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, il s'en fut examiner en détail l'Exposition de Manchester et le South Kensington Museum de Londres. Des rapports circonstanciés furent présentés en 1857 et 1858, soit sur ces différentes visites, soit sur les progrès du Département de la Science et de l'Art en Angleterre. Enfin dans un dernier rapport du 27 septembre 1858, Natalis Rondot présenta un plan complet d'organisation du Musée d'Art et d'Industrie, qui allait être inauguré en 1864 au deuxième étage du Palais du Commerce, que venait d'achever René Dardel.

Le plan de Natalis Rondot était vaste, trop vaste même comme le démontra l'expérience faite au cours des années. Il prévoyait la création de trois départements, celui de l'Art, celui de l'Industrie et celui de l'Histoire. Certes la soierie de Lyon y avait une place importante, puisqu'on devait consacrer une section aux spécimens originaux de

la fabrique et aux œuvres des dessinateurs lyonnais. L'histoire générale des soieries, qui ne pouvait être écrite qu'à l'aide de documents anciens, était indiquée plutôt qu'envisagée, par suite de la difficulté où on se trouvait alors de réunir des pièces authentiques, dont personne ne se souciait beaucoup en ce temps-là. Mais Natalis Rondot accueillait aussi dans son futur Musée avec un empressement peut-être trop enthousiaste les « autres branches de l'industrie lyonnaise », non seulement celles qui illustrèrent le passé de la ville, avec les fondeurs, les ciseleurs, et jusqu'à la fabrication des boutons.

La grosse difficulté de l'entreprise résidait dans l'achat des objets destinés à composer cet ensemble vraiment grandiose, puisqu'il prenait l'art à son origine, depuis l'antiquité classique et notre moyen-âge jusqu'à la période contemporaine. Evidemment les ressources financières de la Chambre de Commerce ne suffiraient pas à toutes les dépenses, qui deviendraient irréalisables si on voulait présenter au public des échantillons anciens de tant d'industries humaines. On essaierait en vain de recommencer à Lyon le Musée de Cluny. Alors Natalis Rondot prônait le système des prêts, mis en pratique dans certaines expositions d'Angleterre et de France et surtout il érigeait en principe que « la copie tient lieu de l'original » et que par conséquent il suffirait de réunir dans le Musée, à côté de quelques pièces rares, de nombreuses copies obtenues par la galvanoplastie, le moulage, la photographie, la gravure et la lithographie.

C'est en effet le parti auquel on eut recours. Il existe encore dans les réserves de notre actuel Musée des Tissus, des spécimens de ces copies qui permettent de se figurer ce que devait être la réunion assez hétéroclite de ces plaques diversement colorés et de ces « zincs d'art » plus dignes d'un bazar que d'un Musée. Certes l'entreprise de 1856 partait d'une idée excellente, celle d'instruire le public et les artistes ; mais cette œuvre d'enseignement devenait une sorte de vulgarisation sans charme et sans intérêt artistique.

Et puis elle était infinie. Dès le début, des critiques avertis, comme Prosper Mérimée, avaient laissé entendre qu'au lieu de se perdre dans les généralités, il vaudrait mieux s'en tenir à l'industrie prépondérante de Lyon,

celle de la soie, Et cette industrie avait besoin d'être renouvelée, comme le démontrait une enquête récente, poursuivie en 1885 sous les auspices du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. Edouard Aynard avait fait devant la Commission une déposition dont on avait remarqué les termes particulièrement nets et les vues d'avenir lumineuses. Devenu Président de la Chambre de Commerce de Lyon en 1890, il lui sembla qu'un Musée spécialisé aux tissus décorés rendrait d'incontestables services aux artistes, dessinateurs et techniciens qui auraient pour mission de donner un essor nouveau à une industrie trop enlisée dans ses habitudes et déjà menacée par la concurrence étrangère. Il eut le grand mérite de refondre complètement l'ancienne institution du Musée fondé en 1856 et de la consacrer désormais à l'histoire générale de la soierie, avec le concours moral et financier de la Compagnie qu'il présidait et celui d'Antonin Terme qui en 1885 avait succédé comme conservateur à M. Brosard. Tous les objets n'ayant pas un rapport direct avec l'art de la soie furent éliminés ; les uns trouvèrent place dans les entrepôts de la Chambre de Commerce ; les autres servirent à des échanges avec les Musées de la ville de Lyon. De grands travaux d'aménagement permirent de disposer dans de spacieuses galeries les échantillons de tissus déjà très nombreux que possédait l'ancien Musée. Quand les travaux furent achevés en 1890 on inaugura sous la forme nouvelle qu'il venait de prendre le Musée historique des Tissus.

Au fond déjà constitué vinrent s'ajouter d'année en année des pièces provenant soit de dons, soit de legs, soit d'achats. Les amis généreux n'ont jamais manqué à cette œuvre qui intéresse non seulement la cité mais la France entière et l'étranger, puisqu'elle se propose d'illustrer à sa façon un chapitre attrayant de la civilisation. De son côté, la Chambre de Commerce fidèlement attachée à la grande idée d'Edouard Aynard n'a cessé d'enrichir un dépôt qui peut passer aujourd'hui pour le plus complet qui existe. Nous y entraînerons peut-être un jour nos lecteurs pour leur faire entrevoir les richesses dont il est composé.

Henri d'HENNEZEL,

Directeur des Musées de la Chambre de Commerce de Lyon.



MARCEL SEIGNOBOS, del.

L'ÉPREUVE DE BRINDAS

Sur le marché du quai Saint-Antoine, Madame Carquassou et Madame Greluchoux se rencontrent. Comme bien s'entend, elles « se causent... »

MADAME GRELUCHEUX. — Eh ben, Mame Carquassou, comment donc que ça va ? On dirait que vous avez l'air tout chose. C'est-y que votre poison d'homme, il aurait eu la bonne idée de défunter que ce serait quasiment une bénédiction du bon Dieu ?

MADAME CARQUASSOU. — M'en parlez pas, Mame Greluchoux, c'est pas de craindre qu'il me donne tant de joie, ce pillandre. Et vous, quoi c'est-y donc que vous racontez ?

MADAME GRELUCHEUX. — Ben moi, pas grand'chose. Mais c'est ma cousine, vous savez ben, la grande Catherine qu'était avec moi et le Greluchoux à la dernière vogue de la Croix-Rousse qu'on vous a rencontrée. Eh ben, figurez-vous qu'il vient de lui en arriver une pas ordinaire, à elle et pis à son homme. C'est son homme qu'est le cousin du mien par rapport à leurs pipas qu'étaient comme qui dirait frères sanguins, rapport qu'ils gagnaient pas grand'chose. La Catherine, elle est, comme ça, la cousine à mon homme par mariage.

MADAME CARQUASSOU. — Oui, oui, oui, j'ai ben compris.

MADAME GRELUCHEUX. — Figurez-vous donc que le Léon et la Catherine, ils ont tous les deux ensemble trente-deux ans de marinage. Pas seize l'un et seize l'autre, non, trente-deux ans chacun.

MADAME CARQUASSOU. — Alors, ça fait soixante-quatre.

MADAME GRELUCHEUX. — Mais non, grande innocente ! ça fait trente-deux chacun et ensemble. Ça fait ben déjà assez, pas vrai ?

MADAME CARQUASSOU. — Ah ! ma foi oui ! C'est pas rien moi qui inspire à y arriver !

MADAME GRELUCHEUX. — Pauvre Mame Carquassou ! Enfin, que je vous finisse l'histoire de la Catherine et du Léon. Eh ben, vous savez peut-être pas qu'ils disaient partout qu'ils s'aimaient bien ; quand ils étaient ensemble, ils se faisaient des tas de mamours devant le monde, que c'en était quasiment une honte. A leur âge, pensez donc, c'est y pas rien godiche de se faire peter la miaille pour un oui ou pour un non ? Moi, voyez-vous, Mame Carquassou, je me disais toujours avec mon homme, que tout ça c'était de simagrées. C'est pas Dieu possible qu'on puisse s'aimer comme ça, comme de pigeons, pendant plus de trente ans de conjungo.

MADAME CARQUASSOU. — Pour sûr, Mame Greluchoux, que ça a pas pu être sans quelques coups de balai. On connaît ben les hommes, pas vrai ?

MADAME GRELUCHEUX. — Vrai ou pas vrai, ils y faisaient accroire. Mêmement que le curé de Brindas en faisait des sermons, que c'était, comme il disait, le meilleur accouplement de son troupeau pasturable. Enfin bref, en un mot comme en cent et pour vous en finir, y avait l'autre dimanche une grande fête à Brindas, comme qui dirait un comice abricole. Le Léon et la Catherine, comme bien vous pensez, ils sont allés à ce tralala. Et pis, je sais pas rien comment que c'est arrivé, mais à un moment que le parsident de la comité donnait des couchons de prix, il se met à bajafler, en se tenant les côtes de rire, qu'il avait gardé pour finir un prix espécial pour l'homme et la fenotte qu'avaient jamais eu entre eux de dissentriment, comme il a dit.

Alors, tous les benonis qu'étaient là se sont mis à rire comme des bossus. Les hommes arregardaient leurs fenottes, les fenottes arregardaient leurs hommes. Y en avait que trouvaient ça drôle. Y en avait qu'avaient pas l'air contents et tant plus ils avaient l'air pas contents, tant plus les autres se tordaient de rire. Mais tout de même, y a un mami de Brindas qu'avait plus d'ème que les autres et qui se met à crier en faisant un entonnoir avec ses mains : « C'est les Grelucheux qu'ont gagné, c'est les Grelucheux ! » Pour sûr que le Léon et la Catherine ils ont ben été un peu honteux de se voir arregarder comme ça par toute cette ribambelle de monde. Ils se tenaient par dessous le bras comme deux tourterelles, que je vous dis.

MADAME CARQUASSOU. — Taisez-vous, Mame Grelucheux, taisez-vous ! Et pis après ?

MADAME GRELUCHEUX. — Eh ben alors, que vous pensez ben qu'ils ont pas dit non ! Ils ont répondu que le mami avait ben raison, que c'était ben vrai qu'ils s'aimaient depuis trente-deux ans, et patali et patala, enfin bref, un tas de boniments qu'on les a applaudis, qu'on les a portés en triomphe et que le parsident les a invités au banquet qu'y avait le soir.

MADAME CARQUASSOU. — Pas possible ! si on aurait cru ça à la vogue de la Croix-Rousse, qu'elle aurait tant de chance, cette chipie !

MADAME GRELUCHEUX. — Parait qu'y avait les pompiers, l'estituteur, les consillers municipables, le marchand de cayons, la rosière, et je sais plus, un tas de beau monde, quoi, et qui se sont emplifrés à regonfle.

MADAME CARQUASSOU. — Oh, mon Dieu ! mon Dieu !

MADAME GRELUCHEUX. — Ah ! vous pouvez ben dire : mon Dieu ! mon Dieu ! Vous allez voir par après que c'est pas à en croire ses yeux et ses oreilles !

MADAME CARQUASSOU. — Oh ! dites vite, Mame Grelucheux !

MADAME GRELUCHEUX. — Eh ben voilà ! Quand ils ont été au dessert, comme on dit, entre le fromage et la poire, vela-t-il pas que le parsident se lève et qu'il dégoise un grand compliment à la Catherine. Alors, ma bonne Mame Carquassou, il s'est passé une vrale tra-

gédie que c'est à peine croyable. Vela-t-il pas que la Catherine se lève aussi, qu'elle arremercie le parsident en faisant de grands gestes avec sa tête et avec ses bras, pis qu'elle l'embrasse en se mettant à pleurnicher et à beugler comme un miron quand on lui coupe la queue. Et que c'était pas trop tôt qu'on arreconnaisse ses mérites, qu'elle arrecevait enfin la récompense de trente-deux ans de patience et de sacrifice et patali et patala. Vous voyez-t-y pas le sicotis que ça a fait ! Le parsident qui retombe ses fesses sur sa chaise avec un air tout benêt. Tout le monde qui savent pas que penser ni que dire. Et le Léon...

MADAME CARQUASSOU. — Ben oui, et le Léon ?

MADAME GRELUCHEUX. — Eh bien, le Léon, pardi, il s'est mis furieux, il a fait le tarabate, il a démantibulé cinq chaises, il a cassé une douzaine d'assiettes et pis il a fait sa grosse voix et pis il a braillé, ah ! il a braillé, Mame Carquassou, qu'on se serait cru en enfer.

MADAME CARQUASSOU. — Mais quoi donc qu'il a braillé ?

MADAME GRELUCHEUX. — Est-ce que je sais, moi ? j'y étais pas ! Il paraît qu'il a dit de grands mots que je sais pas ça que ça veut dire : longueranimité, indurgence. Enfin, pour finir, ça a fini comme ben vous pensez. Le Léon a fichu une paire de calottes à la Catherine. La Catherine a graffigné le Léon et tous les mamis et toutes les colombes qu'étaient là, ils se sont moqués tant qu'ils ont pu du Léon et de la Catherine, enfin que ça a fait un escandale dans tout le pays, qu'on en parle partout et que moi et mon homme on en est tout morfondus. Pensez donc, Mame Carquassou, que la Catherine est allée voir le curé de Brindas pour les faire divorcer et qu'il a pas voulu. Du depuis, je sais pas rien ça qui se passe, et que je veux même pas y savoir que ça me fait regret, tenez donc !

MADAME CARQUASSOU. — Eh ben ! Mame Greluchoux, moi qui suis pas de la famille, ça me ravigotte de savoir tout ça. La Catherine, moi, elle me disait pas grand'chose.

LOUIS JASSERON.



F. CHARLAIX, sculp.

LE GUIGNOL LYONNAIS

Il n'y a rien de plus lyonnais que Guignol, et l'on ne connaîtrait pas Lyon si l'on ignorait le petit homme de bois en qui se résume, depuis plus de cent ans, l'esprit du peuple lyonnais.

Dans le cadre d'un court article, il est impossible de retracer l'histoire de Guignol. Il naquit vers 1805, aux mains de Laurent Mourguet (1768-1844), qui était canut de son métier et marionnettiste de son naturel. Né dru et fort, il supplanta aussitôt Polichinelle.

Le premier théâtre permanent de Guignol fut fondé par Etienne Mourguet, deuxième du nom, et son beau-frère Louis Josserand, vers 1839, rue Saint-Louis. Le théâtre Guignol était alors et demeura longtemps une sorte de café-concert. Les acteurs n'étaient pas les propriétaires du théâtre : ils jouaient au service du patron du café.

En 1850, le théâtre du Caveau de la rue Saint-Louis se transporta rue Ecorchebœuf (aujourd'hui rue Port-du-

Temple) dans un café dont le local appartenait à la Compagnie du Gaz.

En 1878, le café devint la propriété de Pierre Rousset, acteur et auteur, le premier qui ait joué Guignol à son compte.

En 1888, la Compagnie du Gaz ayant repris le local, Pierre Rousset se transporte au n° 30 du quai Saint-Antoine, où existait déjà un théâtre pris dans la nef de l'ancienne église des Antonins. C'est ce théâtre qui est aujourd'hui le théâtre Mourguet du quai Saint-Antoine.

Entre temps, vers 1850, avait été fondé le théâtre du Passage de l'Argue, qui a disparu depuis une dizaine d'années.

Le famille de Laurent Mourguet n'a pas cessé de pratiquer l'art de Guignol. Sa fille Rose-Pierrette épousa Claude-Louis Josserand artiste en marionnettes. Ils eurent deux fils, Laurent et Louis.

Louis Josserand épousa Anne-Jeanne, fille de Victor-Napoléon Vuillermé-Dunand, qui était l'ami et le collaborateur de Josserand père. Ils eurent dix-sept enfants. L'un de ces enfants est M. Frédéric Josserand, toujours bien vivant, artiste en marionnettes. Un autre fut Madame Eléonore Neichthausen, née Josserand, épouse de M. Neichthausen qui est le propriétaire actuel du théâtre du quai Saint-Antoine.

D'autres acteurs s'illustrèrent dans l'art de Guignol. Les plus célèbres furent Henri Dellsle, Pierre Ballandras, Pierre Rousset : ce dernier fut aussi l'auteur de nombreuses pièces et parodies, et c'est lui qui le premier fit parler Guignol en vers.

..

La première édition de pièces de Guignol fut faite par les soins de M. Onofrio, magistrat lyonnais. Elle comportait deux volumes et contenait 20 pièces (1865-1869).

Une réédition fut faite en 1890, et une autre en 1910, chez Lardanchet, après la mort d'Onofrio.

La Société des Amis de Guignol a réédité 17 de ces

pièces avec 21 nouvelles, soit 38 pièces en deux gros volumes (1929. — Camus, éditeur, 3, avenue de la Bibliothèque).

Un recueil de 20 parodies en deux volumes avait paru chez Cumin et Masson en 1911.

Un « Nouveau recueil » de 17 comédies a été édité également chez Masson en 1925.

Beaucoup d'autres pièces de valeur très inégale ont été éditées par divers auteurs à diverses dates.

..

En 1911, un Comité de bons Lyonnais décida d'élever une statue à Laurent Mourguet. Cette statue, établie sur la place du Doyenné, fut inaugurée le 21 avril 1912.

Le Comité, ne voulant pas se séparer, décida de constituer la Société des Amis de Guignol.

La Société des Amis de Guignol compte aujourd'hui environ 1.500 membres cotisants. Elle est administrée par « une » Comité composé (e) de 28 bons gones, sous la présidence de M. Justin Godart, sénateur du Rhône. Elle tient séance tous les mois, d'octobre à mai inclusivement, le 2^e vendredi du mois.

Son banquet, ou « machon » traditionnel, a lieu tous les ans, au mardi-gras.

Elle publie chaque année, depuis 1922, un Almanach auquel collaborent les meilleures plumes lyonnaises.

Elle publie également un bulletin trimestriel, qui contient, in extenso, les conférences données aux réunions mensuelles.

Elle a publié une série de 120 grandes planches photographiques, en douze fascicules sous ce titre : « Les Aspects de Lyon ».

Elle organise des concours de pièces de Guignol, de contes lyonnais, de chansons et dessins.

..

A l'histoire de Guignol se rattache celle de l'Académie

du Gourguillon... aujourd'hui disparue, mais qui a eu pour héritière l'Académie des Pierres Plantées.

Au théâtre Guignol se rattachent aussi les théâtres de marionnettes à fil, appelées « Crèches »...

Mais on ne peut pas tout dire la même année. Ce sera pour l'année prochaine.

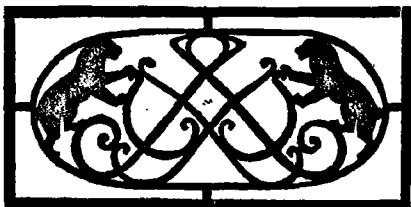
J. LAVARENNE.

POUR CONSERVER LES CERISES ET LES ABRICOTS

Choisissez une ou deux assiettes de l'un de ces fruits. Les cerises doivent être d'une espèce ferme, comme les bigarots. Il faut que les cerises aient leurs queues et les abricots leurs picots. Mettez dans une casserole moitié de bonne eau-de-vie de vin et moitié de cire d'abeilles, selon la quantité de fruits à conserver. Faites fondre et préparez une boîte et du son. Quand tout est fondu, laissez refroidir jusqu'à ce que vous puissiez plonger le doigt sans vous brûler. Mettez alors au fond de la boîte un lit assez épais de son, et trempez les fruits l'un après l'autre dans la décoction, en les prenant avec des pincettes par la queue, qui doit être elle-même totalement trempée. Arrangez à mesure les fruits sur le son, remettez un autre lit de son sur ces fruits et continuez de la sorte jusqu'à ce que la boîte soit pleine. Fermez-la alors très exactement et placez-la dans un endroit très sec. Quand vous voudrez servir les dits fruits, lavez-les à l'eau fraîche, la pellicule de cire se détachera et ils seront aussi frais que si vous veniez de les cueillir à l'arbre.

L'abbé Buryoud qui savait de si bonnes recettes ne mourut point en exil et ce n'est qu'en 1817, qu'il partit de la cure de Montluel pour le paradis où saint Pierre l'a certainement accueilli parmi les élus sages et bienfaisants.

Recette de l'Abbé Buryoud. (M. Varille).



VIEILLE IMPOSTE, RUE ST-GEORGES. O. THERMAC, sculp.

JACQUARD 1934

L'année 1934 a été pour notre bonne ville de Lyon placée sous le signe de Jacquard. Cent ans après sa mort, alors que chacun pleure la crise et cherche vainement quelle thérapeutique appliquer à la malade « France », ce mécanicien de génie faisait l'union sacrée autour de son nom et nous obligeait à nous pencher sur une vie exemplaire. Haute et salutaire leçon.

A une époque où il suffit d'avoir volé, assassiné ou simplement trafiqué de ses titres pour être vedette de l'actualité, il est devenu nécessaire de remettre en lumière les véritables valeurs humaines : travail, honnêteté, persévérance et les vraies richesses, celles du cœur et de l'esprit.

Jacquard n'est pas de ceux qui connurent la grande aventure lointaine. On ne saurait parler de lui avec emphase. Il fut un homme pauvre, obligé de lutter jour par jour pour son pain et surtout pour avoir le droit de se réaliser, de construire ce que lui dictait un esprit ingénieux et porté à soulager la peine de ses frères. Cette souffrance, il la connaissait bien hélas ! Dès sa

plus tendre enfance, courbé sous le métier paternel, il partagea la tâche des « tireurs de lacs ». Il serait mort à la peine si sa mère ne l'avait aidé à s'enfuir. Intelligent, passionné de mécanique, il entra en apprentissage chez un maître-imprimeur où il apprend à lire, à écrire, à compter. La ténacité, vertu caractéristique des Lyonnais, habite ce corps débile. Il est successivement fondeur de caractères, coutelier, et toujours cherche à perfectionner les méthodes de travail de ses compagnons.

A vingt ans, après la mort de son père, il devient propriétaire du petit atelier de Couzon et tisse de beaux tissus façonnés. Il commence ses recherches qui devaient durer tant d'années, le ruiner, jeter dans la misère une compagne infiniment dévouée qui jamais ne douta de son génie. En 1793, Lyon s'insurge : Jacquard est du côté des rebelles puis s'engage dans l'armée du Rhin où son fils de quinze ans est tué sous ses yeux. Rendu à son travail, il peut reconstituer les plans égarés pendant la Révolution. Grâce à l'appui d'un patron intelligent, il construit sa première machine. Il obtient une médaille du Consul Bonaparte et la faculté de venir à Paris travailler au Conservatoire des Arts et Métiers. C'est alors qu'il retrouve le métier de Vaucanson qui servit de base aux perfectionnements dont il rêvait. Le 25 germinal de l'an 13, l'Empereur Napoléon I^{er} signa un décret qui accordait à l'inventeur une prime de 50 fr. par métier mis en circulation et une prime de 3.000 fr. L'empereur ne put s'empêcher de s'écrier : « En voilà un qui se contente de peu ! » La légende dit que les ouvriers lyonnais brûlèrent des métiers Jacquard sur la place publique et Sacha Guity reprit cet épisode dans la pièce qu'il écrivit cette année à la demande du Comité du Centenaire de Jacquard. Les annalistes reconnaissent cependant qu'on vendit place des Terreaux en 1805 plusieurs métiers-modèles au prix du vieux bois.

Sage et modeste, Jacquard se retire dans une maison d'Oullins et vieillit paisiblement. « Il me suffit, disait-il d'avoir été utile à mes concitoyens et d'avoir mérité quelque part de leur estime » En 1819, on lui donne la Légion d'Honneur. Il assiste encore à la grande crise

économique qui semble abattre la fabrique lyonnaise en 1831. Les tisseurs de soie gagnaient dix-huit sous par journée de 15 ou 16 heures de travail. Les canuts se révoltent et promènent le drapeau noir avec leur devise : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. » De nouvelles insurrections éclatent en 1834. « La crise que nous traversons, disait Jacquard, n'est pas autre chose qu'une conséquence des guerres de l'Empire. Après les grandes convulsions, il y a toujours une période de prospérité qui dure jusqu'à ce que soient reconstruites les ruines accumulées. Et puis les transactions se ralentissent, les gens souffrent d'autant plus qu'ils étaient accoutumés aux affaires faciles. Alors viennent les protestations, les rancœurs, les luttes fratricides, car chacun met au compte de son ennemi politique la responsabilité de ses infortunes ».

Ces paroles, Jacquard les prononçait en 1834, quelques semaines avant sa mort. Mais elles pourraient être dites aujourd'hui. Et c'est miracle qu'un homme tout entier voué au travail, à l'amélioration de la condition de ses frères, un homme qui a livré bataille à la routine sans autre ambition que d'enrichir sa ville, nous donne encore cent ans après une grande leçon de philosophie. Et c'est parce que le rayonnement d'un homme de bien n'a pas de limites que, en cette année de troubles, Jacquard a donné à la grande famille soyeuse la force de relever la Fabrique anémiée et de montrer au monde les poèmes d'or, d'azur, de lumière qui coulent des métiers lyonnais et font un peu de Beauté sur la terre.

RÉGIS-LEROI.

PIGNOLLES. Nizier du Puitspelu définit ce mot : Argent, et ajoute : j'ai vu, sans qu'il soit possible de me rappeler où, pigne employé au sens de liard.

Il est étonnant que ce fin lettré qui connaissait Villon et le citait fréquemment ne se soit pas rappelé la « ballade et oraison » écrite pour l'âme du bon feu maistre Jehan Cotard :

« Et ne deust-il avoir vaillant ung pigne,
Certes, sur tous, c'était ung bon archer ».

HENRI BERNET.



P. COMBET-DESCOMBES, sculp.

L'HOSPICE DE LA CHARITÉ

La démolition de la Charité est commencée depuis un mois et elle sera en grande partie achevée quand ces lignes paraîtront. Cette institution aura duré un peu plus de 300 ans sous sa forme actuelle ; mais, pour trouver sa première origine, il faut remonter jusqu'à 1531, à cent ans plus loin.

En cette année, une grande famine sévissait sur la Savoie, la Dauphiné, les Dombes, la Bourgogne, le Beaujolais et l'Auvergne. Les malheureux chassés par la faim quittaient les campagnes et beaucoup se réfugièrent à Lyon où ils arrivaient épuisés. Les Lyonnais les nourrirent généreusement et deux ans après, quand la famine fut passée, en bons commerçants qu'ils étaient, ils voulurent apurer leurs comptes et faire le bilan de cette opération. Ils tinrent une assemblée le 18 janvier 1533 à Saint-Bonaventure et constatèrent qu'il restait en caisse 390 livres 2 sols 7 deniers, et c'est alors que Jean Broquin un des notables, en souvenir des misères et des souffrances passées, et en prévision de celles qui surviendraient à l'avenir proposa de consacrer ce petit pécule, et les sommes que chacun pourrait y ajouter volontairement, à la

fondation d'une Aumône Générale ou institution permanente, chargée surtout de donner des secours à domicile et de recueillir les enfants abandonnés pour les placer : les garçons au prieuré de Saint-Martin-de-la-Chana et les filles à l'hôpital Sainte-Catherine. Bien entendu, il ne s'agissait pas à ce moment de faire construire le magnifique hôpital que nous connaissons.

Au bout de quelques années, l'Aumône Générale avait pris assez d'importance pour obtenir des recteurs de l'Hôtel-Dieu la jouissance de l'hôpital Saint-Laurent, mais tout cela devint bientôt insuffisant, et en 1614 Louis XIII autorisa l'Aumône par lettres patentes à acquérir un terrain au bord du Rhône, dans le voisinage de Bellecour, pour y construire un hôpital nouveau. Le Père Martellange en dressa un plan qui fut adopté après avoir été complété par Antoine Picquet, ancien recteur. Ce plan comportait quatre corps de bâtiments parallèles deux à deux, orientés du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, se coupant à angle droit, à la manière des lignes d'un dièze, et interceptant neuf cours, une intérieure complètement fermée, et huit extérieures plus ou moins ouvertes, une à chaque angle et une au milieu de chaque côté. Tout le long de ces bâtiments régnaient à chaque étage des galeries ajourées de grandes bales à arcades plein cintre supportées par des piliers carrés. Ces cloîtres superposés que les Italiens venaient d'employer dans leur grand hôpital de Milan constituaient un décor architectural magnifique et étaient très commodes pour assurer le service des salles de malades par tous les temps.

La première pierre fut posée en 1617, et, en 1622, l'hôpital put recevoir des malades ; on les y amena depuis l'hôpital Saint-Laurent par des bateaux qui traversèrent la Saône et remontèrent le Rhône jusqu'à Bellecour. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque le confluent n'était pas à la Mulatière, mais au-dessous de l'église d'Ainay, entre les remparts d'Ainay et l'île Moignat, à peu près en face de la Quarantaine où se trouvait l'hôpital Saint-Laurent.

En 1666, on termine la chapelle en construisant le clocher qui existe encore aujourd'hui et qui est devenu un des détails les plus caractéristiques et les plus populaires du paysage urbain de Bellecour. C'est le maître-maçon Jacques Abraham, dit la Liberté, qui fait ce travail. On répète

que le Bernin en fit le plan, mais c'est une affirmation de Brossette qui ne s'appuie sur aucune preuve.

En 1699, l'Hôtel-Dieu envoie trois de ses sœurs pour fonder un corps de sœurs hospitalières de la Charité.

Au XVIII^e et au XIX^e siècle on construisit autour du noyau primitif une série de corps de logis qui le masqua complètement et transforma toutes les cours extérieures en cours fermées des quatre côtés.

Ces nouveaux bâtiments étaient peut-être nécessaires mais ils n'ont aucun intérêt architectural et comme on ne voit à peu près qu'eux quand on fait le tour de la Charité ils ont deshonoré le plan primitif.

Cet hôpital était consacré ces dernières années aux maladies des enfants, aux accouchements et à la gynécologie mais jusqu'à la fin du siècle dernier, c'était aussi un asile de vieillards. Le bas-relief de Legendre Héral, 1827, qui est au tympan de la porte d'entrée rue de la Charité est un symbole de ces attributions diverses. La Charité debout entre un brasier et un enfant fait l'aumône à un vieillard et accueille un autre enfant amené par sa mère. C'était un hôpital de premier ordre comparable à l'Hôtel-Dieu comme importance et donnant toute satisfaction au point de vue rendement pratique, le transfert de ses services à Debrousse à la Croix-Rousse et à Grange-Blanche ne paraît nullement avoir amélioré les statistiques. A un autre point de vue, certaines de ses parties avaient un véritable intérêt historique et artistique, notamment la pharmacie et la salle des archives.

La pharmacie était une petite pièce garnie de rayonnages partagés en logettes par des colonnes torsées et des arcatures à plein cintre, chaque logette ayant son pot de faïence ancien, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles — au milieu des côtés et aux angles, des sculptures en haut-relief, des mascarons, des chutes de feuilles et de fruits, des animaux d'un travail très fouillé représentaient des scènes de la pratique pharmaceutique. Ces boiseries étaient classées comme monument historique.

La salle des archives n'était pas moins intéressante; c'était une grande pièce carrée, voûtée, avec des arcs qui, partis des murs, retombaient sur un pilier central, entièrement lambrissée de 23 grandes armoires Louis XV (1740 et 1742) faites par le maître-menuisier Caminet et le maître-serrurier Vial.

Aux angles elles se raccordaient les unes aux autres par un panneau concave. De nombreux groupes ou attributs symboliques en bois sculpté couronnaient les corniches. Le pilier central lui-même était habillé d'une gaine en bois sculpté. Les voûtes d'arête présentaient des décorations en stuc qui se raccordaient avec celles des boiseries. Tout cela était monument historique, malheureusement les murs n'étaient pas classés. On a bien promis que tout cet ensemble serait reconstitué à l'Hôtel-Dieu mais le transfert de toutes ces richesses paraît bien dangereux.

La salle du Conseil contiguë à celle des archives a également des boiseries Louis XV du style le plus pur, mais elle contient surtout un admirable chef-d'œuvre, la maquette originale en terre cuite de la Vierge de Coyzevox « Notre-Dame de Grâces » qui est maintenant dans l'église de Saint-Nizier ; il faut signaler aussi un buste du Cardinal de Tencin par Guillaume Coustou. Près de là dans la galerie du rez-de-chaussée se trouvent encore deux magnifiques grilles en fer forgé du XVII^e.

La porte principale de la chapelle s'ouvre à l'angle de la place Bellecour, son tympan, œuvre de Prost n'a pas encore tout-à-fait 100 ans, il représente le pélican symbolique ; mais le plus grand intérêt de cette chapelle se trouve dans ses tombeaux du XVII^e, du XVIII^e et du XIX^e siècle qui conservent les restes de quelques bienfaiteurs de l'hôpital, citons entre autres : celui du cardinal Alphonse du Plessis de Richelieu, frère du grand ministre, et celui de Jacques Moyron baron de Saint-Trivier.

Les vitraux des bas-côtés forment une suite complète dans laquelle M. de Bégule, notre grand peintre verrier lyonnais, a figuré le développement de l'Aumône générale de la Charité depuis la famine de 1531 jusqu'à nos jours, à la fondation de l'hôpital Renée Sabran, annexe de la Charité.

L'hôpital de la Charité était un grand et bel établissement, les Parisiens lui rendaient justice. Le docteur Léon Cerf a pu écrire dans la « Médecine internationale », numéro de septembre 1933, « L'Hôtel-Dieu et la Charité de Lyon sont deux édifices grandioses dont l'histoire est impressionnante... Les lettres patentes de la Charité décollaient que cet établissement avait servi de modèle à tous les autres hôpitaux du Royaume et même à l'hôpital général de Paris. »

La Charité sera surtout regrettée par les classes laborieuses dont les femmes et les enfants trouvaient des soins au voisinage de leur foyer familial. Elle sera regrettée par les amis du Vieux Lyon qui admiraient ses belles galeries superposées, ce monument qui était un des titres de gloire de notre Cité. Les médecins la regretteront plus que les autres car ils en connaissaient mieux les avantages dans les cas urgents. Beaucoup d'entre eux l'ont habitée ou fréquentée comme internes ou externes et y étaient attachés par des souvenirs personnels, et pour ma part ce n'est pas sans une véritable tristesse que j'écris ces lignes. Au moment où elles paraîtront sa démolition sera un fait accompli. Dès aujourd'hui, plusieurs des pavillons intérieurs ont déjà disparu, les grands cloîtres superposés sont coupés, leurs galeries sont béantes. On a enlevé depuis quelques jours de la première galerie du rez-de-chaussée une trentaine de grandes tables de marbre qui y étaient scellées et qui portaient gravés les noms des bienfaiteurs de l'Hospice depuis Jean Cleberger jusqu'à nos jours. L'architecte des hospices vient de me déclarer que ces plaques seront fixées dans le cloître de l'Hôtel-Dieu.

10 Octobre 1934.

D^r LOISON.

POUR FAIRE UN EXCELLENT FROMAGE A LA CRÈME

Prenez une écuelle de bonne crème très fraîche et aussi épaisse que possible. Versez-la dans un mortier de marbre ou dans une grande terrine de faïence. Ajoutez une demi-cuillerée de jus de citron avec des zestes très minces. Laissez reposer un petit quart d'heure et mélangez ensuite un gobelet de fine eau de fleur d'oranger. Battez alors cette crème avec un paquet de verges comme on bat les biscuits. Quand elle est parvenue au point d'être jaune et consistante, cessez de la battre car elle tomberait en beurre. Placez-la enfin dans un petit panier sur lequel vous aurez mis un canevas très clair de toile ou de soie, et faites égoutter. Deux heures de séjour à la cave suffiront pour parfaire ce fromage qu'il faut servir dans un plat de faïence bleue.

Recette de l'Abbé Burjoud. (M. Varille).



MUSÉE DE POLICE.

L. SCHULZ, sculp.

UNE COLLECTION LYONNAISE LES AUTOGRAPHES DE CRIMINELS AU MUSÉE DE POLICE

Lyon possède un musée, — entre tant d'autres —, que le public ne connaît guère. Aussi bien n'a-t-il pas été fait pour lui. C'est le Musée de Technique policière, ou de Criminalistique. Au milieu de pièces dont on pourrait dire, parodiant le titre d'une bibliothèque moderne « à ne pas regarder la nuit », on y voit une assez imposante série d'autographes¹. Il s'agit de gloires spéciales, toutes moins honorables les unes que les autres : espions, voleurs, meurtriers, escrocs, parricides et empoison-

1. La plupart des autographes provenant de criminels lyonnais ont été donnés au Laboratoire de police par feu le professeur Lacassagne. Les autres ont été donnés par un très brillant spécialiste des autographes historiques, M. Louis Maudet, avocat à Lyon.

neuses. Il y a quelques belles pièces : une lettre de Marie Capelle, plus connue sous le nom de M^{me} Lafarge; la dernière lettre écrite par Mata-Hari avant son exécution; une missive du plus noble ton signée du général Malet, le conspirateur déjoué par le duc d'Otrante; le testament original de Fieschi, celui de la machine infernale qui, manquant Louis-Philippe, fit périr Mortier, duc de Trévise; un billet du comte Félice Orsini, le noble carbonaro qui, en massacrant le cortège de l'empereur, décida Napoléon III à la guerre d'Italie. Mais ce sont là des gloires nationales, ou même internationales : et je ne veux parler ici que de notabilités lyonnaises.

Ces dernières, il faut le reconnaître, sont moins reluisantes : il ne s'agit que de voleurs ou d'assassins. Une seule se détache avec une bien fâcheuse auréole : c'est Caserio Santo, le meurtrier du président Carnot. Mais d'autres ont joui de la grande notoriété : Vacher par exemple qui tua, croit-on, une trentaine de petits bergers ou de jeunes bergères, est représenté par une véritable liasse de manuscrits, dont quelques-uns, les plus typiques, sont encadrés. Autour de lui figurent : le testament de Nouguiier qui légua son squelette au professeur Lacassagne; un billet de l'abbé Richard deux fois assassin; une très longue et très intéressante lettre de Ravachol, signée de son vrai nom Konigstein à côté de son pseudonyme; quelques lignes de Carron le parricide; une sentence ironique de Richetto le concierge des pères Camilliens, qui mit tremper des cadavres

de vieilles femmes dans toutes les « boutasses » de Sainte-Foy. J'en passe et des meilleurs.

De cette série, qui n'est point là pour satisfaire une vaine curiosité ou les appétits maniaques d'un collectionneur, mais pour l'enseignement, peut-on tirer quelque conclusion ? L'étude graphologique des criminels a été entreprise par Crépieux-Jamin dans son curieux livre *l'Ecriture des Canailles*. Ce qu'il a dit serait confirmé en plus d'un point par l'examen de la collection lyonnaise. Encore faut-il distinguer. Il n'y a par exemple, aucun caractère commun entre l'écriture du général Malet ou de Fouquet, qui fut peut-être le Stavisky du XVII^e siècle et celle des pégirots ou des gens du Milieu. Cela se conçoit, chez Malet on ne trouverait que les symptômes de l'énergie, de la décision et de l'audace ; chez le marquis de Belle-Isle-en-Mer, on ne voit que les signes de la plus rare intelligence et du goût raffiné. Mais ce qui est intéressant, lorsqu'on est en présence d'autographes émanant de criminels et en nombreuse série, ce sont quelques caractères communs appartenant à tous les mauvais garçons.

D'abord l'abondance, ou, pour parler le langage technique, la graphorrée. Les criminels écrivent des lettres trop longues et en écrivent trop. Celles de Vacher sont répétées plusieurs fois en un jour pour un même objet ; celles de Ravachol sont interminables ; celles de Caserio ne laissent ni marge, ni blanc. Ceci apparente — et cette constatation est déjà très importante — les criminels aux aliénés.

Ensuite le désordre. Les lignes vont dans tous les sens; les mots sont mal alignés; les ratures sont nombreuses; la page 2 mord sur la page 3.

Enfin le goût fâcheux des floritures: marque de mauvais ton, de puérilité et de sottise. Et par là encore les criminels se rapprochent des fous.

Chose curieuse, on trouve beaucoup plus souvent les signes de la mollesse et de l'incurie que ceux de la violence et de la cruauté. Mais il faut songer que les lettres sont presque toujours écrites dans des moments de dépression, ou tout au moins de calme.

Au fond ce qui apparaît le plus nettement quand on parcourt la collection d'autographes exposée au musée de police, c'est que les criminels sont tous, ou à très peu près, des malades et des misérables.

Edmond LOCARD

*Directeur du Laboratoire
de police technique de Lyon.*

MARIE DE MEDICIS A LYON. Le château de la Mothe, à la Guillotière, aujourd'hui fort la Mothe vit séjourner les 2 et 3 décembre 1558 la reine Marie de Médicis. Le 3 elle entendit la messe dans la chapelle et y dina. On édifia ensuite, au-devant de la façade principale un vaste théâtre couvert, paré de riches tentures. Sur un trône plein de majesté, avec tout le clergé debout autour d'Elle, la Reine reçut les hommages de tous les corps constitués de la cité.

E. SALOMON.



R. SEIGNOBOS, del.

SAISONS LYONNAISES

AUTOMNE

Ce matin, quel fardeau vers les herbes incline
 Les saules enchainés à Novembre vainqueur ?
 Ces nuages de cendre étouffent la colline,
 D'un poids plus lourd encore ils pèsent à mon cœur.

Il bruine... Le jour mal réveillé frissonne.
 Des arbres noirs et nus les Dryades ont fui.
 Le long des peupliers le train siffle à l'automne
 Et demeure en détresse entre l'aube et la nuit.

Environs de Lyon.

HIVER

Soir des montagnes, soir de gel et de lumière !
 Le long du chemin blanc sous le branchage mort,
 Le vent chasse la neige en poudreuse poussière ;
 Le flot roux des taillis se mélange au ciel d'or.

Ces rochers, de quel dieu couvrent-ils la retraite ?
 Parmi les arbrisseaux que l'hiver fait orier,
 Et les pins, noir panache enveloppant la crête,
 Brillent en plein azur les feuilles du laurier.

Yzeron.

PRINTEMPS

Un beau jour lentement sur la route d'exil
Décroit... Tant de jardins remplissent la vallée
Que mon âme, cédant aux promesses d'Avril,
 Serait peut-être consolée,

Si les bouquets d'argent de cerisiers en fleur,
Fondus à la montagne où le soleil incline,
Ne lui rappelaient trop l'émouvante pâleur
 Des oliviers sur la colline.

Vallée du Rhône.

ÉTÉ

O lune d'août, ô lune odorante et naquée,
 Qui, vers les plaines de l'azur,
Te détachant des fleurs et de l'herbe enivrée,
 Jaillis comme un fruit mûr,

Ta lumière envahit les arbres feuille à feuille.
 Tu fais vibrer le moindre écho.
J'écoute, au fond du clair jardin qui se recueille,
 Tomber un abricot.

O lune d'août, remplis de ta douceur suprême
 Les beaux instants qui vont finir,
Toi qui réparaitras, sans nous, presque la même,
 Lune du souvenir!

Saint-Just.

Louis PIZE.



PLACE DE LA COMÉDIE.

L. SCHULZ, sculp.

LE PASSÉ VIVANT

Quand on s'élève en avion de la plaine dauphinoise, Lyon apparaît blotti dans une encoignure d'ombre. D'assez rudes collines l'enserrent au Nord et à l'Ouest. A gauche, un sillon majestueux conduit des eaux torrentueuses vers la mer bleue des Phocéens ; à droite, deux autres courants l'alimentent, l'un qui se fraie péniblement un passage dans une gorge sinieuse, l'autre versant plus librement la nappe des ondes grises qu'il apporte des glaciers helvétiques.

Avez-vous songé devant le berceau des fleuves, le glacier du Rhône d'où se précipite un ruisseau, la Loire dans son lit qu'on franchirait d'un bond, la Saône serpentant une prairie herbeuse où croassent les grenouilles, la Seine

en sa grotte de rocaïlle un peu ridicule, où une femme couronnée de laurier sauce montre des hanches opulentes voilées de raisins?

Plus tard, plus loin, ils porteront de lourds bateaux ; ils seront dangereux ou bienfaisants.

Que fera l'homme qu'on vit enfant?

Ce n'est jamais sans émotion que je retourne à ma ville natale, aux décors de mes premiers ans.

Une amertume infiniment douce envahit mon cerveau, les ans remontent, avec leurs personnages et leurs événements, mon cœur s'engourdit, enivré de mémoire.

*
* *

L'hiver dernier, convié à Lyon pour une conférence, je pris à mon habitude la voie des airs. L'avion du Bourget devait me porter à Bron. Un épais brouillard régnait sur Paris, noyant paysage et monuments ; nous survolâmes un champ de neige argenté par le soleil, puis, la vallée de la Seine ; les forêts du Morvan avec leurs dessous de verdure mortes donnèrent le mirage étrange de bords marins battus par la vague.

Quand je rouvris les yeux, l'avion descendait sur une immense étendue d'eau, noyant des arbres et des maisons. Les chemins se dessinaient sous l'élément liquide, quelques batelets flottaient, toute vie semblait disparue. Mais au travers de cette transparence que nous rasions de l'aile, le cours de la Saône accusait un courant plus sombre et plus rapide.

L'inondation avait tout envahi sous un ciel morne. Et je songeai plus encore à cette grande cité baignée de fleuves où me transportait l'oiseau mécanique, parmi les jardins et les hommes de mon passé — de ce passé que je quittais — voici plus d'un demi-siècle ! — ayant pour bagage unique, l'amour de la vie et de la liberté...

Le vieil homme qui parcourt les lieux de son enfance, est écrasé d'une tragique souvenance. Il chancelle dans les rues modifiées, revoit derrière les maisons nouvelles l'écran de celles disparues ! — Que de choses ! les boutiques, les gens, ce qu'il fit, ceux qu'il a côtoyés ; il compare ces décors combien changés avec ses visions ressuscitées. Et c'est une liqueur troublante où la douceur se mêle à l'amertume.

Sur un pont du Rhône, je m'arrêtai, contemplant les collines de Saint-Clair et l'eau grondante qui surgissait du fond du tableau. Que de fois l'ai-je contemplée jadis, cette eau rapide, emportant ma petite âme vers des lendemains inconnus !

Ce sont des images, et rien que des images éclairées de lumières diverses.

Je regarde couler la vie comme l'eau de ce fleuve, sans vanité, mais sans humilité. N'ayant ni envie, ni jalousie, s'il reste quelques miettes à mon profit, je les ramasserai, sans honte et sans orgueil...

Mais on ne pourra pas dire devant ma tombe, comme firent ses amis devant celle d'un homme illustre, sénateur, ministre, membre de

toutes les académies, grand cordon de tous les Ordres, dont le nom est sur vingt statues et cinquante voies publiques : « C'est ici la seule place qu'il n'ait pas sollicitée... »

Léon RIOTOR.

Extrait de *Léon de Lyon*.

PLACE ET ÉGLISE SAINT-JEAN. — La place et l'église Saint-Jean ont été le théâtre d'événements importants qui intéressent l'histoire de la France tout autant que l'histoire de notre ville.

En 1245, le pape Innocent IV vint présider, dans l'église Cathédrale, le premier conseil oecuménique de Lyon.

En 1270, la dépouille mortelle de saint Louis, ramenée de Tunis, fut accompagnée à la Cathédrale de toute la population.

Charles VI y fut accueilli et salué du cri « Montjoie Saint-Denis, vive le Roi ! » par une foule enthousiasmée.

Charles VIII, en 1495, Henri II et Catherine de Médicis, en 1548, se rendant à l'église, furent acclamés par le peuple massé sur la place.

Charles IX vint prêter serment à l'autel, pour la ratification du traité de Troyes.

Le 17 Décembre 1600, le cardinal-légal A'dobrandini célébra, à Saint-Jean, le mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis.

Louis XIII y parut en 1622, puis en 1630, Richelieu qui accompagnait le roi, reçut la barrette, à Saint-Jean.

Christine de Suède, le comte de Provence (futur roi Louis XVIII), Bonaparte et Joséphine se rendant à Milan, Napoléon en 1815, le duc et la duchesse d'Angoulême en 1816, Louis-Philippe, etc., ont tous traversé la place pour se rendre à la Cathédrale.

En 1794, le 31 janvier, on planta un arbre de la Liberté et la place reçut le nom de place du Temple-de-la-Raison.

Je n'ai pas à faire l'histoire de la Cathédrale de Saint-Jean, je ne veux dire qu'un mot de la fameuse horloge qu'on y peut remarquer. Elle a été reconstruite en 1508, par Nicolas Lippius, mathématicien de Bâle, complétée en 1660, par Guillaume Nourrisson, horloger, et refaite entièrement en 1780, par Pierre Charny, de Lyon. Le Père Ménéstrier affirme que Nourrisson ne fut que l'aide de messire Claude de Saint-Georges, chantre et comte de l'église, qui devint, plus tard, archevêque de Lyon.

Rues de Lyon. LOUIS MAYNARD.



COUR DU PETIT VERSAILLES.

A. COLONNA, sculp.

LYON VILLE D'EAUX..... SOUTERRAINES

Lyon mérite à tous points de vue le qualificatif de ville d'eaux et les chimistes ont publié il y a cent ans déjà les analyses des sources « minérales » de Saint-Georges et de Saint-Clair. C'est une ville d'eaux aériennes par ses brouillards, qui sont loin cependant d'égaler ceux de la Tamise et qui se forment non pas tant sur les étangs des Dombes que directement sur la Saône et le Rhône pour stagner par temps calme en champignon ou en étouffoir au-dessus de la ville basse, au grand dam des muqueuses rhino-laryngées et pulmonaires, ne laissant émerger au soleil que les « plateaux » de la Croix-Rousse et de Saint-Just. C'est une ville d'eaux courantes, tranquilles dans la Saône, impétueuses dans le Rhône dont le mariage ou confluent a été reporté, depuis deux mille ans, des Terreaux-Saint-Nizier aux Jacobins-Bellecour, puis aux Brotteaux d'Ainay, puis à La Mulatière. C'est enfin une ville d'eaux souterraines par ses nappes phréatiques de la plaine centrale et des

collines périphériques. Les sables et graviers, à la surface et à l'intérieur desquels coulent le Rhône et la Saône, sont en effet meubles et perméables; la masse d'eau qui s'y infiltre et dont le niveau s'élève ou s'abaisse avec celui des eaux libres (ainsi qu'on le voit dans les caves de la presqu'île à chaque crue) constitue un véritable fleuve au ralenti, large de plus d'un kilomètre, et dans lequel autrefois, d'innombrables puits alimentaient la population d'une eau qui aurait été excellente sans les pollutions permanentes provenant des fosses d'aisance non surveillées et des écuries et tueries alors tolérées jusqu'en pleine ville.

Quant aux deux collines, leur structure est, en gros, la suivante : sur un soubassement imperméable et irrégulier de roches granitiques arénifiées çà et là en « gore » argileux, reposent des mollasses, des sables et des graviers à travers lesquels les eaux de surface pénètrent et circulent, avec intercalation de marnes imperméables sur lesquelles ces eaux s'accumulent en nappes d'où s'échappent des sources à flanc de coteau, sources ou exutoires qu'il faut se garder d'obstruer: le tout est couronné d'une chape ou carapace de boue grossière avec blocs erratiques d'origine glaciaire, peu ou pas perméable, en sorte que les eaux souterraines des deux collines ne sont pas descendues en verticale mais proviennent, en direction oblique et par intrusion progressive, des surfaces perméables existant à l'ouest et au nord-ouest de ces deux collines. Des éboulements forment aussi çà et là des placages qui risquent de glisser, de se décoller.

Les murs d'immeubles ou de soutènement, sur les pentes de Fourvière et de la Croix-Rousse, sont donc en majorité appuyés, accrochés et construits sur des terrains dont une première cause d'instabilité, voire de glissement, résulte de leur peu de cohésion et des variations de leur charge d'eau; le danger s'augmente du double fait que la rupture de certaines canalisations desservant les immeubles supérieurs peut rester inaperçue ou négligée, et que, depuis l'installation généralisée de l'eau courante dans toutes les maisons, on a imprudemment obstrué les sources et les puits qui drainaient, qui égouttaient les deux collines. Enfin, une

dernière cause d'aggravation du danger, est la trépidation quotidienne produite par le passage des « poids lourds » tressautant à grande allure sur bandages pleins, et la trépidation occasionnellement produite (c'a été le cas pour le Chemin-Neuf environ trois mois avant la catastrophe) par les défonceurs mécaniques et les rouleaux compresseurs du macadam. Ces dernières causes ont joué avec les précédentes, et quoi qu'on ait dit le contraire, un certain rôle dans la préparation insidieuse des deux catastrophes du Chemin-Neuf (nuit du 12 au 13 novembre 1930, avec trente-neuf victimes, dont quatre gardiens de la paix et dix-neuf pompiers) et du cours d'Herbouville (matinée du dimanche 8 mai 1932, avec 28 victimes) catastrophes qui sont absolument comparables dans leur processus et leur dénouement, mais qui, d'autre part, considérées à l'échelle vraie, ne sont même pas assimilables à la chute d'une simple pellicule de l'épiderme humain, comme les océans réunis ne sont qu'une... goutte d'eau par rapport au volume total du sphéroïde terrestre.

Quelqu'un habitant depuis vingt ans la rue Tramassac et connaissant bien la géologie lyonnaise et sa bibliographie historique, n'avait pu s'empêcher de manifester ainsi ses inquiétudes; mais ces inquiétudes, que ce soit « chez l'épicier du coin » ou dans d'autres milieux même officiels, étaient accueillies par des gestes d'incrédulité, et le faisaient taxer de pessimisme exagéré; sa formule, simplifiée pour être mieux comprise, se résumait d'ailleurs dans cette courte phrase, dont les événements ont montré la justesse : « La montagne pousse vers la Saône et nous risquons d'être tôt ou tard écrasés par elle ».

Les pluies exceptionnelles de 1930 ont été, si l'on peut dire, la goutte qui a fait déborder le vase en gorgeant « à regonfle » les terrains graveleux superposés, vers 240-250 mètres d'altitude, aux couches imperméables, granitiques et marneuses.

Dans plusieurs grandes villes de l'étranger, notamment en Allemagne, un géologue-hydrologue est chargé, dans le personnel voyer municipal, d'inspecter et de surveiller le sous-sol urbain, et de signaler tout indice de tassement, de fissuration, d'inondation ou de dislocation des

terrains; il est à désirer qu'en France une telle fonction soit créée dans les villes à sous-sol hétérogène.

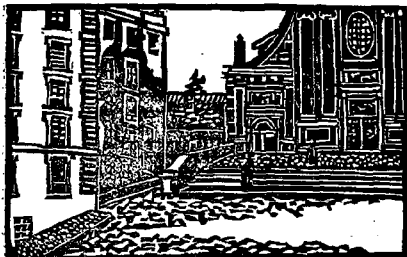
Les eaux souterraines de Fourvière et de la Croix-Rousse, étudiées scientifiquement par les professeurs Depéret, Roman et Longchambon, étaient pratiquement connues et repérées depuis longtemps; l'Académie des Sciences de Lyon avait mis leur étude et leur utilisation au concours en 1770, 1808 et 1810, 1825, 1833-34, et parmi toutes les observations antérieures que le soussigné connaît en détail, il existe deux opuscules, restés inaperçus, publiés vers 1840 par un... notaire de Lyon, où l'on trouve la description de tous les souterrains et galeries de nos deux collines, avec l'indication de sources dont la ville elle-même est (ou était) propriétaire, telle que la source du Chemin de Champvert jouxte l'ancienne propriété Marduel, et la source de la Gloriette, au flanc de la Croix-Rousse, que le Consulat avait acquise en 1654 pour alimenter le nouvel Hôtel de Ville.

En résumé, le sous-sol du territoire lyonnais est très varié bien que n'offrant rien d'extraordinaire dans sa constitution géologique et hydrologique. Les deux collines de Fourvière et de la Croix-Rousse sont à surveiller à cause de leur instabilité et de leur perméabilité irrégulières; leur drainage méthodique, la réfection du soutènement de leurs « balmes », le long de la Saône et du Rhône, c'est bien; mais pour éviter à peu près sûrement des surprises ou des catastrophes, il est souhaitable que les poids lourds soient munis de bandages pneumatiques, et surtout qu'un géologue-hydrologue municipal soit chargé, sous l'autorité de l'ingénieur en chef de la voirie urbaine, de surveiller quotidiennement tous les recoins suspects du sous-sol de la ville. Gouverner, c'est prévoir.

Cl. Roux.

ORIGINES DE JOSEPHIN SOULARY. Le 20 février 1787 Barthélemy Souлары fils de Jean-Baptiste Souлары, maître en l'art de soie et de Marguerite Jusienne épousa à Vaugneray Jeanne Barancy de Sandars, dernière descendante de Claude Barancy, seigneur de Sandars à Limonest en 1671. Jeanne fut la grand'mère de notre Josephin Souлары.

E. SALOMON.



MAISON DE LA RUE DES FARGES.

A. COLONNA, sculp.

LOUIS AGUETTANT

(1872-1931)

Louis Aguettant fut une des figures lyonnaises les plus attachantes de ce temps.

On ne parlait guère de lui en dehors d'un groupe d'admirateurs dont le cercle toutefois dépassait singulièrement les limites de sa ville natale. Professeur agrégé à la Faculté Catholique des Lettres, il vivait toute l'année à Lyon, qu'il aimait et détestait tout ensemble, et, ne quittait son grand appartement de la rue des Farges que pendant les vacances, pour Saint-Amour, au pied du Revermont, ou pour Pont-Evêque, près de Vienne en Dauphiné.

On ne le voyait à Paris que de loin en loin. Il écrivait peu : quelques vers de jeunesse, des études critiques, publiées dans des revues lyonnaises et parisiennes, sur Victor Hugo, Ernest Hello (*L'Université catholique*), Jean-Marc Bernard, Louis Mercier, Ernest Psichari, Paul Claudel, Gabriel Fauré (*La Revue Fédéraliste*), sur les mélodies

de Fauré (*Le Courrier musical*), sur les dialogues de Paul Valéry (*La Revue critique des Idées et des Livres*; *Le Pigeonnier*); une traduction du poème de R. Browning : *Abt Vogler (Latinité)*; une préface à un choix de poèmes de Victor Hugo, à l'usage des lettrés anglais; quelques « tirés à part » de conférences et de discours officiels; des notes pour les programmes de la Société des grands concerts; voilà sa gerbe¹. Un observateur distrait la jugera assez mince. Mais la qualité seule importe. Telle quelle, l'œuvre de Louis Aguetant (et nous serions en droit de faire état d'un dossier énorme de notes sur Victor Hugo et de son cours sur la musique de piano), ceux qui la connaissent peuvent affirmer qu'elle comptera parmi les contributions les plus précieuses d'aujourd'hui à la connaissance de notre poésie et de notre musique.

Artiste également curieux de tous les modes d'expression, c'est à la musique et la poésie qu'allaient ses préférences. D'ailleurs, le moins théoricien des hommes, le moins systématique : « ce qui est beau, nous l'aimons, ce qui n'est pas beau, nous ne l'aimons pas ». Il savait découvrir la beauté ailleurs que sous les apparences définies des valeurs sûres et des réputations assises. Esprit toujours avide de découvertes, il se méfiait cependant des formules d'écoles, des chapelles et des engouements éphémères. C'est qu'il n'aimait pas la nouveauté pour elle-même, mais comme une alerte perpétuelle de l'esprit. Il en plaisantait volontiers sur son nom : « Aguetant, l'homme de guet ». En somme, la tête la plus libre et la plus pleine; une intelligence critique infiniment sensible, un frère de Racine et d'Ariel. Dans son article sur le génie de Gabriel Fauré, Louis Aguetant a écrit sur la grâce un article qui classe un auteur, mais qui révèle un homme. Tout, en lui, décelait cette grâce, telle que l'ont manifestée l'hellénisme de la grande époque et l'art français dans ce qu'il a de plus pur. Je ne sais pas de mot qui le définisse mieux; non la grâce facile et mièvre, mais comme il l'écrivait lui-même, « la fleur exquise d'une beauté parfaitement saine ».

Ce serait toutefois trahir sa mémoire que de ne pas donner à ce mot de *grâce*, qui le peint si justement, son sens

1. Ces articles seront réunis très prochainement dans un volume de *Reliquiae*.

Le plus plein et le plus haut. Louis Aguetant était visiblement marqué de la Grâce qui fit trembler un Pascal, mais qui, dans l'âme des justes, ruisselle en faveurs exceptionnellement fécondes. Des carnets personnels, que j'ai eus entre les mains, en font foi.

Louis Aguetant avait consacré sa vie à la grande cause de l'enseignement libre chrétien. Lui qui eût pu faire la plus brillante carrière universitaire, il trouva plus beau de prodiguer, dans sa chaire de littérature française, à ses étudiants de la Faculté catholique, pendant vingt-cinq ans, l'enseignement le plus riche, le plus fort et le plus nuancé qu'il m'ait été donné d'entendre. Il avait reçu du ciel un don de causerie étonnant, et ce n'est ni Ghéon, ni Valéry, ni Paul Claudel qui me donneront le démenti sur ce point.

Sa conversation, je pense, devait ressembler à celle de Mallarmé : perspectives immenses ouvertes derrière les mots et les images, correspondances, analogies, valeur expressive d'un thème, d'une modulation, d'un accord. Il perceait les desseins les plus secrets du musicien et du poète : il lisait dans leur jeu, parfois plus sûrement qu'eux-mêmes. Cette intuition de la beauté, ou cette divination, l'inclinait tout naturellement à une conception mystique de l'univers, et même à la vie mystique, au sens le plus rigoureux du mot. Je n'en veux d'autre preuve, entre tant, que sa traduction d'Abt Vogler à laquelle il tenait beaucoup ; expression magnifique de l'optimisme transcendant du poète et de son traducteur :

Il n'y aura jamais un seul bien perdu ! Ce qui fut vivra comme auparavant.

Le mal est nul, est néant, est un silence impliquant un son ;

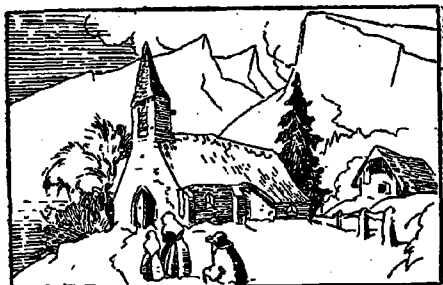
Tout le bien qui fut, sera, et, pour compenser le mal, autant de bien en plus :

Sur la terre, les arcs brisés ; dans le ciel, un cercle parfait...

Dieu a quelques-uns d'entre nous à qui il chuchote à l'oreille ;

Les autres peuvent raisonner et admettre : C'EST NOUS, MUSICIENS QUI SAVONS.

Jacques REYNAUD.



JOS. JULLIEN, del.

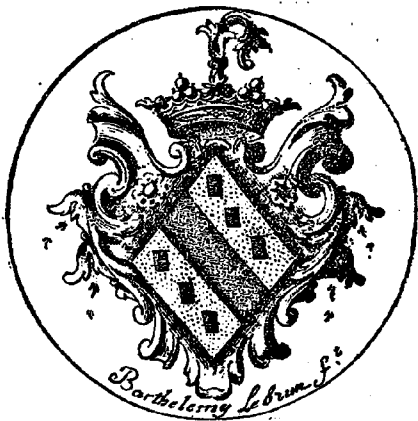
JANVIER

Janvier, clavier de l'an, bifront, glacé, neigeux

Arbres et champs sont alors sans vertu,
Tous couverts de glaçons, et de frimas poinctu,
Les hauts monts de farine et de coton la pleine.

le courbé Rustiq' (qui prolonge sa vie
Par labeur assidu) d'une louable envie
Ante les arbrisseaux, et arbres printaniers,
Comme les Amandiers, Cerisiers, et Pruniers,
L'Avant pesche et Rosier, et encor s'évertue
Racoustrer son harnois, son char et sa charrue,
Et autres instrumens propres à travailler
Ses perches et paiseaux prepare, et fait tailler :
Et coupe encor du bois pour bastir, et chauffage :
Et ne cesse jamais, sachant (par long usage)
Que l'homme paresseux à la fin meurt de faim,
Et que le diligent acquiert mont, val, et plain.

Philibert HEGEMON, 1583.



L'EX-LIBRIS LYONNAIS A TRAVERS LES SIÈCLES

L'ex-libris manuscrit est contemporain des premières écritures, on en retrouve sur les papyrus égyptiens. Certaines enluminures du moyen-âge ne sont pas autre chose que des ex-libris tant il est vrai que l'homme a éprouvé tout de suite le besoin de prouver sa possession et de se l'assurer pour l'avenir. Mais l'ex-libris gravé, d'abord sur bois, puis sur cuivre a pris naissance en Allemagne au XVI^e siècle

et n'a pas tardé à faire son apparition chez nous. Il est probable que des ex-libris gravés sur bois ont existé à Lyon, dès la fin du XVI^e siècle, mais de nombreuses destructions ont anéanti peu à peu les plus anciennes vignettes, avec les livres sur le plat desquels elles étaient collées.

Les ex-libris lyonnais les plus anciens, conservés dans les collections particulières ou à la Bibliothèque Nationale, sont du XVII^e siècle. Ils portent fortement l'empreinte de leur époque et correspondent à un type uniforme. Le blason, très important, domine la composition, il est surmonté d'un casque assez imposant, parfois surmonté d'un cimier que flanquent à dextre et à senestre des lambrequins finement traités dont la pointe de l'écu se dégage avec quelque peine. L'ensemble est cependant réussi, la composition plaît, ces pièces sont très recherchées des collectionneurs. Ces compositions sont presque toujours anonymes, à peine l'ex-libris de Claude d'Albon est-il signé de Villiers, et celui de Valous par Audran. Cette période nous a donné les beaux ex-libris de Charreton, Meyssonnier, Pierre Michel, Montchanin, Pauliny, de Pures, Vaginay. Une mention toute particulière est due à la belle série des Bottu de la Barmondière, Laurent et François Bottu ont fait exécuter sur bois des ex-libris tout à fait majestueux et parfois de grandes dimensions. Le siècle à son déclin nous donnera des pièces déjà plus discrètes, qui annoncent de nouveaux temps pour la gravure : d'Amanzé de Chauffailles, Philibert, Roman de Rives.

Le XVIII^e siècle amène une véritable profusion de bibliophiles. Lyon, marché des livres, centre intellectuel du pays et peut-être du monde attiré dans ses murs par le commerce de la soie, exerce un rayonnement si intense que tous, magistrats et marchands, chanoines-comtes et bourgeois, tiennent à posséder une importante « librairie » marquée d'un ex-libris où sera conservé le blason laborieusement conquis dans un commerce qui n'enrichissait nul part ailleurs aussi sûrement que chez nous. Les Rambaud de Champrenard portaient pour armes l'aigle d'or sur champ d'azur qui avait été l'enseigne du commerce de leur auteur Claude Rambaud, « marchand en l'art de soye ». Sans doute de vieilles maisons ont un ex-libris à chaque génération, tant le goût des lettres et des arts y est héréditaire, les d'Albon, dont un ex-libris est signé de Lejeune,

les Chappuis, les Châteauneuf de Rochebonne, les Chaponay.

Les magistrats ont des ex-libris pompeux, presque aussi imposants que ceux du siècle mort, mais une recherche nouvelle cependant a embelli la gravure. La composition a presque toujours un encadrement et non seulement elle n'est plus anonyme, mais un cartouche de plusieurs lignes de texte étale les titres du bibliophile. Parfois ce cartouche est laissé en blanc, le bibliophile y inscrit à la main la mention des honneurs qui peuvent lui échoir, c'est le cas de l'ex-libris de Jean-Ennemond Drappier calqué par ailleurs sur une marque-type des conseillers au Parlement de Dombes : Andras, Galliard, etc. Etienne Estival pratique d'abord le même système, puis se ravisant, fait graver le cartouche.

Un bourgeois de Lyon, Dupré, fait d'abord graver un ex-libris anonyme, plus tard il fait inscrire son nom sur une banderole en chef. Un peu plus tard, un autre bourgeois de Lyon, Pierre Vernier, possédera un superbe ex-libris anonyme du meilleur goût auquel bientôt il fera adjoindre en pointe la légende : EX-LIBRIS PETRI VERNIER. La précaution était bonne, l'écu portant un verne et un chef chargé de trois étoiles aurait reçu toutes les attributions, sauf la bonne.



EX LIBRIS PETRI VERNIER

L'inscription a parfois un intérêt local évident, témoin les suivantes : Bastian, procureur es-cour de Lyon, capitaine lieutenant du quartier de rue des Trois-Maries 1740.

Jean-Pierre Christin, secrétaire perpétuel de la Société Royale, Bibliothécaire aussi perpétuel de

l'Académie des Beaux-Arts et l'un des capitaines de la bourgeoisie de Lyon, depuis février 1701. Gravé par Gentot, en 1751.

Il y a aussi des ex-libris passe-partout dans lesquels il ne reste qu'à remplir l'écu et le cartouche, c'est le cas des ex-libris de Christophe Chomel et de Pierre Gacon. Mais on aime mieux encore quelque chose d'original et d'inédit. Que de variété dans les ex-libris. Adamoli, Adine, Albanel, d'Anthoine, Bellet de Prony, Bergiron, Barnier, Boesse de Nuzy, Bouillet d'Arlod, Bourlier, Boyat, Bronod, Brosset, Brossier de la Rouillère, Bulliod, Cachet de Montezan, Charézleu, Cholier de Cibeins, Cinier, Clavier, Clavière, de Combles, Constant, Gusset, Deschamps, Desfours, Desvignes, Gence, Gillet, Grimod, Jolyclerc, Lafabrigue, Laisné, Michon, Mongez, Mogniat, Mouton-Fontenille, Olivier, Palerne, Pautrier, Peysson de Bacot, Ribier, Rozier, Saphoux, d'autres encore rivalisent heureusement. Les graveurs signent rarement leurs œuvres, Daudet n'a mis sa signature que sur l'ex-libris d'un fonctionnaire de la Couronne, Gabriel Devaraine, Barthélemy Lebrun a signé le bel ex-libris, sur soie, de Claudine-Constance de Moyria-Châtillon, abbesse de la Déserte et Joubert le délicieux Charret. Pariset paraît avoir eu surtout une clientèle ecclésiastique : Gaimé, Cornille Rolichon ; l'un des deux ex-libris Mascrany est signé de Scotin. Quelques familles fournissent de belles séries au déclin du siècle : Gayardon de Fenoyl, Fulchiron, Pianelli de la Valette, Rast de Maupas, Rigod, Terrasson, Morel de Rambion. C'est l'un de ces derniers que fera copier François Tournachon, une gloire lyonnaise, dont le fils l'abbé de Montvérand sera le véritable chef de la contre-révolution, jouant un rôle plus grand qu'Imbert Colomès. Un autre Tournachon, Ignace, a possédé un ex-libris plus simple, il devait être le grand-père du fameux Nadar. L'abbé Bissuel et le chirurgien Raphaëlis ont des ex-libris à peu près identiques dont la composition tentera au siècle suivant Ferdinand Guerin qui y intercalera encore ses propres armes. La révolution qui gronde arrête net ce brillant essor. On se hâte de cacher sous des étiquettes sans prétention, voire même sous des feuilles de papier vierge où l'on écrira, les emblèmes désormais interdits. Malheureusement l'ex-libris est parfois mutilé, perdu pour l'avenir.

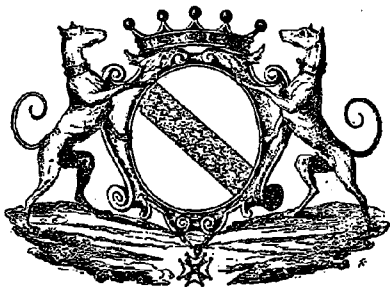
Un cas typique est cependant à signaler. Le notaire Dabry veut bien supprimer la couronne comtale de son ex-libris, mais le blason lui-même, blason encore récent et dont il est si fier, cela lui arracherait le cœur. Et il garde dans ses ex-libris révolutionnaires, le même écu entouré d'une double palme. A la restauration, l'ex-libris armorié se réveille, à peine modifié, avec les marques du chevalier d'Argil, de F. Hubert de Saint-Didier, etc. Le grand Jean-Jacques de Boissieu, qui a signé naguère l'ex-libris de Souchay, en exécute un pour son usage, peut-être un autre encore pour les Cheval de Fontenay. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle les compositions ne varieront guère, seul le papier s'amincira. L'ex-libris d'Amédée d'Avaize, antérieur à celui que lui dessinera plus tard Steyert, ceux de Révérend du Mesnil n'innovent rien. Le grand changement date de la fondation de la Société Française des Collectionneurs d'Ex-libris, en 1894. Cette Société a modernisé l'ex-libris, devenu objet de collection et valeur d'échange. Des Lyonnais de génie ont exécuté alors des compositions charmantes. Parmi les œuvres du grand Steyert citons surtout ces marques si lyonnaises : Auguste Fabre, sur laquelle Guignol dit au lion qui tient un livre : Le petasine pas ; et François Morel où la fondation même de Lugdunum est évoquée. L'aquafortiste Drevet a aussi laissé dans l'ex-libris-eau-forte, sa conception si personnelle. Florentin Benoît d'Entrevaux, resté fidèle à l'ex-libris héraldique y a parfois ajouté des vues de châteaux, tel l'ex-libris du château de Rochetaillée, en Franc-Lyonnais, ceux d'Entrevaux et de Boissonade. Ses ex-libris Léopold Gravier, Bréghot du Lut, Valéry Eymard, Roche de la Rigodière, Horace Reynaud, sont supérieurement traités.

Marcel Flachaire de Roustan, disciple et exécuteur testamentaire de Steyert a exécuté les ex-libris Dugas du Colomblin et du Fayot de la Maisonneuve. Dans une marque personnelle à ses armes il a utilisé pour la première fois la trichromie. Le résultat est superbe mais ce procédé coûte fort cher, ce qui en empêche la vulgarisation.

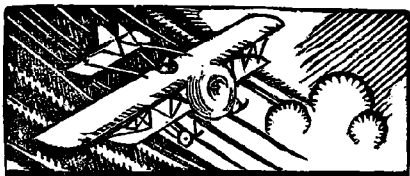
Jean Tricou, excellent héraldiste, a dessiné quelques ex-libris pour ses amis : Dugon, Jarrosson, de Chansiergues-Ornano. Nous n'aurions garde d'oublier Léon Lebreton auteur d'ex-libris macabres : Emile Bruell et d'un autre à son usage et Eugène Lefebvre dont le talent s'exerce

maintenant à Paris mais qui, Lyonnais d'origine, a composé chez nous les ex-libris du docteur Lannois, Auloge-Duvivier, Verdié, Perriolat, Léon Foillard. Quelques-uns de nos compatriotes ont demandé à des artistes parisiens de leur composer une marque de bibliothèque, Henry-André, mort récemment était très en vogue chez nous et sa signature se rencontre fréquemment. Agry et Stern ont aussi leurs fidèles, mais leurs productions sont uniformes l'ex-libris chez eux est commercialisé. Lyon a cependant eu Tony Joye et il possède encore Louis Charton, auteur des ex-libris gravés Joseph Balas, Olphe-Galliard, etc. Il se montre le digne continuateur des Daudet et des Vernier. Son burin garde le secret de l'avenir de l'ex-libris lyonnais.

Emile SALOMON.



Le Cl. d'Argil.



Ph. BUNNOT, sculpt.

LYON, CENTRE D'AVIATION

Une des surprises les plus fréquentes qui attend le voyageur débarquant par une brumeuse matinée d'hiver dans l'ancienne capitale des Gaules, c'est d'entendre au-dessus de sa tête le ronronnement aujourd'hui familier à tous, d'un moteur d'avion.

Etonné, il regarde vers le ciel. Hélas sa vision est limitée à quelques mètres !

Le bruit caractéristique perçu tout-à-l'heure s'est progressivement éteint, dominé par le fracas des voitures, les appels stridents des avertisseurs des tramways et automobiles qui prudemment cherchent leur voie dans un magma gris, humide et mal odorant.

Le voyageur poursuit sa route croyant s'être trompé...

Là-haut, cependant, séparé du monde des vivants par un voile diaphane, le touriste aérien matinal, goûte en pleine lumière, dans un décor intensément bleu, au calme reposant de ce cadre unique réservé encore malheureusement à quelques trop rares privilégiés.

L'aérodrome de Bron distant d'à peine quelques kilomètres de la ville est entièrement dégagé ; une visibilité excellente autorise départ et atterrissage. Déjà pilotes civils et militaires, fonctionnaires du ciel, avec ou sans uniformes, sont à leur tâche journalière.

L'Aéro-gare semblable à la proue d'un moderne transat-

lantique abrite les multiples rouages de cette machinerie compliquée mais indispensable qui autorise, facilite ou interdit la navigation des avions des lignes commerciales qui assurent les liaisons aériennes entre la capitale, la Côte-d'Azur et la Suisse.

De menues et élégantes machines de tourisme, aux carrosseries agréablement colorées sont sorties de leurs abris, tandis que sur l'aire de départ, plus ramassés, plus lourds, les avions de transport auprès desquels s'affairent déjà mécaniciens et hommes d'équipes attendent l'heure de l'envol.

Plus loin, des avions militaires rompent successivement l'alignement impeccable de leur présentation initiale pour aller se placer dans une formation non moins sévère sous les ordres du starter, seul être humain, qui, brandissant son drapeau de commandement, émerge de la piste qui s'étend uniformément verte, plate et monotone sur plus d'un kilomètre carré.

Voulez-vous accepter, visiteur de notre Lyon, amateur de vieilles pierres, ou peut-être tout simplement de bonne cuisine, de faire avec nous une courte promenade aérienne ?

Nous choisirons de préférence une de ces belles journées comme nous en avons quelquefois ; où il semble que notre voisine, la Provence nous ait adressé un lambeau de son ciel, où l'on voit se silhouetter, là-bas vers l'Est, toutes de blanc vêtues, sur un fond passant du rosé à l'opale, nos Alpes grandioses du Pelvoux au Mont-Blanc.

Ces journées là sont plus fréquentes que vous ne le supposez.

La ville, elle-même, s'est dépoüllée de son lourd manteau gris et fière de pouvoir prendre en flagrant délit de mensonge les détracteurs de son atmosphère, nous invite à la mieux connaître, à la mieux juger.

Presque au départ, dans la banlieue ouest, voici les nouveaux gratte-ciels dominant de leurs vingt étages les modestes habitations voisines. Plus à l'Est, les damiers des cités ouvrières s'étalent près des usines leurs suzeraines, tandis que clairsemés au milieu des cultures, quelques noyaux de peuplement rural livrent une dernière bataille à l'hydre industrielle.

Sur les derniers contreforts de la cotière des Dombes, de

l'autre côté des capricieux méandres du Rhône, bien exposées et fraîchement bâties, de coquettes villas s'étagent à mi-pente, à distance respectueuse du grand fleuve dont elles redoutent les colères brutales et souvent imprévisibles.

La ville se caractérise par sa situation remarquable au confluent de deux grands cours d'eaux.

Deux collines l'encadrent. A l'Ouest de la Saône, s'avance le gigantesque éperon de Fourvière tandis qu'au Nord les immenses bâtisses de la Croix-Rousse, étagées en gradins, descendent jusqu'au cœur de la cité.

Le déséquilibre des formes, l'anarchique tracé des artères que l'on constate dans ces vieux quartiers se poursuit dans la partie Est de la presqu'île. Le labyrinthe lyonnais aux ruelles sombres et étroites est heureusement éclairci par quelques belles avenues plus aérées qui courent parallèlement au Rhône et au milieu desquelles se découpent de vastes places dont l'une, Bellecour, est pour le visiteur aérien un repère sûr et d'identification facile.

Plus géométrique, plus moderne aussi, nous apparaissent les quartiers de Perrache et des Brotteaux. Au nord de ce dernier le Parc de la Tête d'Or justement réputé jette dans ce carroyage que nous finirions par trouver monotone, une note harmonieuse et champêtre, hélas.

Abandonnons la ville et abordons au Nord-Ouest les hauteurs du Lyonnais et du Beaujolais.

Un relief gracieusement ondulé, sans violence ni heurt, des vallées larges ou resserrées mais toujours accueillantes, des sommets aux profils adoucis, des prairies, des vignes, des bois marient la gamme de leur coloris vert à l'or des moissons.

Une région riche et heureuse se révèle vite à l'aviateur. Au travers des formes et des couleurs il découvre le bien être des habitants !

Un large virage nous ramène en direction du Sud. Le Rhône nous invite à côtoyer son long ruban d'argent que domine la masse sombre du Pilat.

Ecouterons-nous l'appel de ce ciel provençal qui nous apporte aujourd'hui un peu de sa clarté ?

En moins d'une heure, après avoir survolé les ruines patriciennes de Vienne la Romaine, les vestiges démantelés des vieux « burgs » rhodaniens dominant les berceaux rustiques des fiers bateliers de jadis, après avoir jeté un

regard hélas trop bref sur ces montagnes vivaroises dont le sauvage pittoresque est encore méconnu, salué au passage les collines, sources généreuses de ce vin

« Qu'aimait le Grand Pompée.

« Et que Tournon récolte au flanc de son vieux Mont », bientôt nous atteindrons « la Porte Sainte, la Porte Triomphale de la Terre d'Amour ».

Etes-vous un enthousiaste de la montagne ? Cap à l'Est :

Voici tout d'abord les Terres Froides du Bas-Dauphiné coupées de prairies, de marécages au milieu desquels émergent quelques hauteurs boisées.

Distinguez-vous là-bas de l'autre côté de la Bourbre, au pied d'un bois en demi-lune le petit village où apparut certain soir, sur le chemin du château, le cavalier de blanc vêtu portant sur son épaule la Croix-Rouge des Chevaliers du Temple auquel Henri Béraud a consacré d'inoubliables pages.

Almez-vous ce lac savoyard, miroir aux eaux dormantes, sur lequel planent les ombres romantiques de Lamartine et d'Elvire ou lui préférez-vous la simplicité d'Annecy, joyau naturel que la Tournette semble surveiller jalousement.

Succédant aux torrents tour à tour écumants ou paisibles, aux cascades, aux forêts somptueuses, voici les glaciers, les cimes blanches de neige, scintillantes de mille feux : simple touriste, ami de la montagne, vous admirerez la magnificence des sommets tout en restant apte à goûter presque immédiatement au charme plus discret de la vallée.

Si l'alpinisme vous compte parmi ses fervents adeptes, vous reverrez bientôt à la manière des aigles, ces rochers pour la conquête desquels vous avez lutté et souffert.

Et c'est parce que toutes ces beautés naturelles sont à notre porte que Lyon, la vieille cité, deux fois millénaire, se doit encore, par un subit rajeunissement, d'être un des plus importants centres d'Aviation de la France entière. Plaque tournante aérienne, a-t-on déjà dit d'elle. Elle peut l'être aisément si elle ne l'est déjà !

Et ce sera peut-être le plus cruel démenti qu'elle pourra infliger à ceux qui la croient éternellement ensevelie sous un triste et désagréable manteau brumeux !

Fleury SÉVE.



R. M. FLAGRAT, sculp.

L'ALPINISME A LYON

Au lendemain des désastres de 1870, la France vaincue, mutilée, voulut, dans un sursaut d'énergie, donner aux jeunes générations, une éducation physique et morale qui assurât l'avenir de la race.

L'éducation sportive, trop négligée jusqu'alors, fut organisée par quelques hommes à l'esprit généreux, à l'initiative hardie. Le développement du cerveau devait avoir comme corollaire, le développement des muscles. Sous l'empire de telles idées fut fondé, en 1874, à Paris, le Club Alpin Français; le géographe Adolphe Joanne et l'Inspecteur Général des Mines, Edouard de Billy, en furent les promoteurs.

Lyon qui, par les jours clairs, voit resplendir à l'Orient les cimes étincelantes des grandes Alpes, Lyon, la ville des initiatives réfléchies et de l'énergie méthodique, ne pouvait rester indifférente à un tel enthousiasme pour ce grand sport qu'est l'alpinisme.

Huit mois après la naissance du C. A. F., fut créée la Section Lyonnaise, grâce à l'intelligente impulsion de quelques hommes d'élite; le professeur Lortet, doyen de la Faculté de Médecine; le professeur Chau-

veau, l'illustre physiologiste, membre de l'Institut ; MM. Angles, Ancel, Chantre, l'anthropologiste, et Chartron.

Une propagande active par le Bulletin Mensuel, puis par notre journal officiel, la *Revue Alpine*, par des conférences et surtout par des collègues, initiateurs persuasifs, fit accroître, chaque année, le nombre de nos adhérents.

L'éloquence des chiffres est démonstrative, voici la progression de notre Section :

En 1875.....	415
En 1934.....	2.800

Seuls, les événements tragiques de la Grande Guerre arrêterent non seulement le recrutement des alpinistes lyonnais, mais décimèrent notre Section. Une plaque demarbre, édiflée au siège du C. A. en l'honneur de nos infortunés camarades morts pendant la guerre, commémore leurs noms pour nous, pour la postérité.

De tels hommes tombèrent en héros : ainsi, 120 des nôtres ont disparu dans la tourmente qui faillit emporter la France.

L'active propagande exercée en faveur du recrutement a donné des résultats remarquables ; notre Section est la deuxième de France. Mais, dans une société telle que la nôtre, le nombre n'est rien s'il ne s'allie pas à la qualité des adhérents. C'est dans les milieux les plus élevés : intellectuels, commerciaux, industriels, militaires, administratifs, que s'exerce notre recrutement. Je pourrais citer des noms qui prouvent à quelle élite nous nous adressons.

Il me plaît de constater que les inégalités sociales s'effacent parmi nous et qu'une admirable fraternité alpine unit tous les membres. Personnellement, j'ai contracté ici les plus solides amitiés de ma vie, et je considère notre Section comme une vraie famille : la pure lumière des monts illumine le cœur des alpinistes.

Pour les jeunes gens, pour les mineurs, nous nous sommes efforcés de réaliser le programme du président Cézanne, qu'il exposait lors de la fondation du C. A. F. « arracher les jeunes à l'énervante oisiveté des villes, les entraîner vers les saines émotions, les initier au

culte du beau et de la liberté, à l'amour sacré du sol natal et de ses merveilles ».

Mais, cette fraction d'humanité pensante, agissante, qu'est notre association, manifeste sa force et sa raison d'être par des idées ou des actes que j'expose brièvement.

Et d'abord, sa vie intellectuelle est assurée par des publications régulières où ses faits et gestes sont fidèlement enregistrés.

Dès son origine, de 1875 à 1892, la Section Lyonnaise a publié huit bulletins relatant fidèlement sa vie et ses travaux : excursions, ascensions, voyages, comptes rendus des séances, situations financières, liste des membres, etc...

La bibliothèque alpine est une des plus riches qui soit : elle possède plus de 6.000 volumes, 3.000 cartes, des guides, des atlas de géographie générale. Une collection d'anciens ouvrages sur la montagne et l'histoire de l'alpinisme, des éditions d'art sur les Alpes ou les Pyrénées, constituent un véritable trésor pour les érudits ou les bibliophiles.

Nous avons organisé, dans notre local, des expositions de peintures de montagne ; quelques œuvres magistrales dues à des artistes lyonnais, grenoblois, parisiens, y ont figuré.

Chaque semaine, à notre siège, des conférences intimes initient nos jeunes collègues à la technique alpine, aux voies et moyens d'ascensions, à la géologie, la cartographie, la botanique et la zoologie alpestres. Tel est notre domaine intellectuel.

Je parlerai maintenant des travaux entrepris par notre Section dans les Alpes. Bien qu'elle eût créé, en 1877-1878, le *refuge des Lyonnais* au Viso, elle a exercé son activité surtout dans la Haute-Maurienne, admirable région de la Savoie, et dont les beautés furent révélées par notre ancien président F. Regaud et son frère, le professeur Cl. Regaud, de l'Institut Pasteur. Notre effort a porté sur cette région en apparence déshéritée de la nature, mais d'une impressionnante beauté, sauvage et tragique, et dont l'avenir touristique est dès maintenant assuré, grâce aux hôtels et chalets-refuges construits par nos soins. Son avenir sera certain quand

la route de l'Iseran, achevée, fera librement communiquer la Haute-Maurienne et la Tarentaise : œuvre de haute importance dont nous attendons l'exécution et qui doit terminer la fraction la plus belle et la plus élevée de la route des Alpes européennes.

En 1907, fut inauguré le chalet-refuge des Evettes, à 2.629 mètres d'altitude au centre d'un immense cirque glaciaire, merveille de la nature alpestre; puis en 1920, c'est le refuge d'Avérole, au-dessus de Bessans, lui aussi dans une situation grandiose.

En 1925, nous avons ouvert le chalet-hôtel du Carro et l'hôtel de l'Iseran, le premier à proximité des sources de l'Arc et du col du Carro, passage célèbre fréquenté par les contrebandiers et les touristes, à cheval sur la Haute-Maurienne et le délicieux val italien de Céréssole, en face du Grand-Paradis; le deuxième, l'Hôtel de l'Iseran, est au point culminant de la route des Alpes européennes, à 2.769 mètres d'altitude. Cette dernière construction a été édifiée grâce à la participation financière du Comité de Direction du C. A. F., du T. C. F., de la C^{ie} P.-L.-M. et du Conseil général de Savoie.

Ainsi se termine l'organisation touristique d'une région où déjà, avec la collaboration de l'armée, nous avons aménagé des sentiers et des voies d'accès pour les excursions et ascensions.

Pendant plusieurs années, notre Section a organisé aux vacances de Pâques, au mois d'août, de grands voyages : telles furent les croisières en Corse, en Tunisie, aux îles Baléares, en Dalmatie et au Monténégro, en Sicile, en Grèce, à Constantinople, en Syrie, Palestine, Egypte. Nous avons parcouru le Tyrol, l'Engadine et ascensionné l'Ortler, etc., etc.

Nous sommes fiers de compter parmi nous des alpinistes célèbres dont les prouesses rappellent celles des guides ou des conquérants de la période héroïque.

Les sports d'hiver sont largement pratiqués : la montagne et sa parure hivernale sont tellement séduisantes ! Le ski, vulgarisé par Henri Duhamel et Dunod, adopté par l'armée, est entré dans le domaine pratique. Nos skieurs sont groupés en une fédération : leur nombre est imposant; ils ne se contentent pas de vains concours, d'émulation souvent stérile, mais nos skieurs con-

naissent les altitudes hivernales, les douceurs, l'enchantement des longues pentes de neige ; ils se délectent au soleil éclatant des altitudes, pendant que les pauvres citadins restent enfouis dans la vase atmosphérique des villes ou la boue des plaines.

Le monde des Alpes est plein d'attrait ; l'alpinisme est un noble sport, passionnant, le plus apte à éveiller dans l'esprit la compréhension des beautés de la nature.

L'alpinisme crée les qualités individuelles qui, assemblées, font le caractère d'un peuple, d'une race, je veux dire une intelligence avisée, un cœur fait d'intrépide sérénité, une volonté qui ose, une âme qui pense, parce qu'elle est éprise de la nature, de la vérité et de l'art.

Docteur SIRAUD,
Président honoraire
du Club alpin de Lyon.

THÉÂTRE DU PÈRE COQUILLAT. Le père Coquillat, à l'occasion de sa fête, avait emmené sa troupe un après-midi de dimanche, dans les environs, manger la friture. On avait pas mal liché, si bien que le soir, au moment de la représentation, les artistes étaient plutôt dans les vignes du Seigneur.

On jouait un drame ; un artiste débutait par un long monologue ; sa langue pâteuse et le mauvais équilibre de ses jambes eurent tôt fait d'égayer l'assistance. L'artiste ayant entendu les rires et les réflexions, interrompit son monologue et s'approchant de l'avant-scène : « Moi, c'est rien ; mais vous allez voir les autres ! »

R. MATNARD.



J. CHIÈZE, sculp.

A PROPOS D'UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE SIENNE

La visite d'une ville italienne, grande ou petite, doit se compléter par celle de ses bibliothèques et de ses archives. Une exposition permanente y est généralement installée. Le custode, en soulevant les rideaux qui abritent les manuscrits de la lumière, s'étonne de votre curiosité, car il y a si peu de gens que ces questions intéressent. Et cependant ce sont de véritables œuvres d'art que ces registres religieux, municipaux ou corporatifs enrichis de miniatures dues souvent à des peintres célèbres. On y découvre enfin parfois quelques ouvrages français qui ont traversé les Alpes.

C'est ainsi que la Bibliothèque Communale de Sienne conserve un beau manuscrit in-folio du XV^e siècle catalogué comme Pontifical du Cardinal Charles du Bourbon, archevêque de Lyon (1446-1488). Nous avons pu récemment l'examiner grâce à l'obligeance de Monsieur le Conservateur du dépôt siennois. Mais grande fut notre déconvenue de chercheur lyonnais. Il suffit en effet de feuilleter ce manuscrit pour voir qu'il a été exécuté non pas pour Charles de Bourbon, mais pour son oncle

Jean de Bourbon qui fut abbé de Cluny du 2 novembre 1456 à sa mort, 2 décembre 1485. Il montre presque à chaque page ses armes de batard, avec la barre caractéristique, et la crosse d'abbé. Ce personnage appartient un peu à l'histoire lyonnaise, puisqu'étant évêque du Puy, il fut élu le 14 février 1444 archevêque de Lyon, élection à laquelle il renonça en faveur de son neveu Charles, et qu'il administra notre diocèse pendant la minorité de ce dernier c'est-à-dire jusqu'en 1466.¹

Mais nous avons là son pontifical d'Abbé de Cluny. Le texte liturgique semble être celui de la célèbre Abbaye. Les lettrines enluminées y sont nombreuses. L'une est à retenir. A la Bénédiction des Cloches, l'instrument représenté porte les armes du cardinal d'Angers Jean Balue qui reçut le chapeau le 18 septembre 1467. On sait qu'il fut prisonnier à Loches de 1469 à 1480, pour partir ensuite en Italie et ne rentrer en France qu'en 1483.² L'exécution du manuscrit se placerait donc entre 1467-1469 sinon 1483-1485. D'ailleurs le souvenir de Jean Balue à propos de cette cérémonie spéciale doit permettre de le dater exactement, à moins que l'auteur des enluminures ait été simplement un partisan du fameux cardinal. Signalons en passant que Balue succéda à Jean de Bourbon comme prieur de Saint-Rambert et de Sury-le-Comtal en Forez.

D'une conservation admirable, comme s'il n'avait jamais servi, le manuscrit ne porte aucune mention qui permette de suivre son histoire depuis la mort de son possesseur en 1485 jusqu'à 1811 époque où il passa de la bibliothèque des Augustins de Siègne dans celle de cette ville.

Jean de Bourbon avait légué tous ses livres à Cluny. L'inventaire nous en est resté,³ mais il ne mentionne pas ce Pontifical, qui faisait d'ailleurs plutôt partie de la « Chapelle » de l'abbé. Nous hésitons à l'identifier

1. La Mure. *Histoire des ducs de Bourbon* II 155-163. — J. Beysac. *Les Prieurs de Saint-Rambert-en-Forez* 1927, p. 14; — Pierre Caillot. *Jean de Bourbon*. Le Puy, 1929; — *Bull. de la Diana*, 1933, p. 329, etc., etc...

2. Henri Forgeot. *Jean Balue Cardinal d'Angers*, Paris, 1895. — Chevalier. *Bio-Bibl.* I, 418. — J. Beyssac. *Les Prieurs de Saint-Rambert-en-Forez*, op. cit.

avec le *Pontificale Romanum* in 4°, numéro 50 des Manuscrits conservés à Cluny en l'an IX et qui ont disparu.

On reconnaît au contraire sous le numéro 38 des livres légués¹ le *Speculum Vitæ humanæ* de Rodrigue Sanchez de Arevalo évêque de Zamora. Cet exemplaire d'un incunable des presses de la Sorbonne (1471-72) enluminé aux armes de Jean de Bourbon, demeura dans la région de Cluny. Donné à la fin du XVII^e siècle par le sieur de la Forest, curé de Saint-Mayol de Cluny aux Récollets de Saint-Lazare près de cette ville, il passa au XIX^e siècle dans une bibliothèque de Tournus et se trouve aujourd'hui à Lyon.

On remarque dans les enluminures de ce volume, comme dans celles beaucoup plus riches du manuscrit de Sienne, les bouquets de fraises, qui caractérisent, dit-on, les ouvrages sortis des presses de la Sorbonne. Faut-il en conclure que le Pontifical a été lui aussi exécuté à Paris.

Nous le signalons à l'attention des biographes de Jean de Bourbon et des spécialistes des questions clunisiennes. Ce très beau manuscrit mériterait de leur part une étude détaillée qui sort du cadre local de nos recherches.

Il nous a suffi de noter qu'il n'était pas lyonnais.

Jean TRICOU.

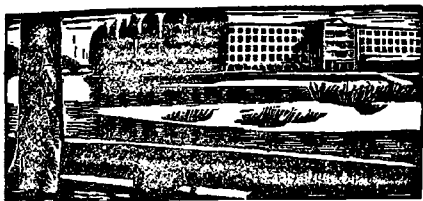
1. Marrier. *Bibliotheca Cluniacensis* 1614, p. 1682. — Léopold Deltisle. *Inventaire des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Fonds de Cluny*, 1884, p. 381, 399.

TESTAMENT DE BLAISE-DENIS DE CUZIEU

QUAND BLAISE-DENIS DE CUZIEU, échevin de Lyon en 1733-34, quitta le consulat il fit, en patois lyonnais, un discours resté célèbre « No ne venons u mondo que per muri ; no n'entran en charge que per en sorti. Adieu vo dis ; bonsor la compagnie ».

Blaise Denis était pratique en tout, ses descendants conservent au château de Montmelas, son verre à boire, c'est un vrai pot de confiture, en beau cristal d'ailleurs, comme les verres des gentilhommes de ce temps-là qui avaient quelque conscience de l'excellence du beaujolais.

E. SALOMON.



PALAIS DE LA FOIRE.

CHARLAIX, sculp.

L'ETERNELLE VERTU DES FOIRES

C'est à l'institution millénaire des foires que Lyon doit la grandeur mercantile de son destin et la lumière égale de son génie.

Quand le Sénat et le Peuple romain envoyèrent au carrefour de nos fleuves un général colonisateur, ils le chargèrent, comme à l'accoutumée, non seulement de soumettre la gent gauloise à l'autorité impériale, mais d'établir en terre étrangère le solide agencement de l'administration et d'y faire fleurir les richesses du négoce.

Aussi Munatius Plancus ne se borna-t-il point à dresser au flanc de la colline des temples que dorait le soleil levant et à y dessiner un théâtre dont les vestiges, récemment dégagés, nous étonnent par leur ampleur et leur exactitude. Au bord du fleuve il édifia, au dire de Strabon, une « plate-forme sacrée » ouverte au négoce. Et où se rencontraient les hommes de quarante nations.

Ce fut notre premier « Palais de la Foire ». La piété romaine l'avait placé sous la protection d'Auguste et sur ses mosaïques passait parfois l'ombre fugitive des aigles propices. Y abordaient les marchands de toutes les Gaules ;

y venaient les Helvètes qui récoltaient le miel et les Sicambres qui forgeaient les armes; les Sequanes y vendaient de noires fourrures et les Narbonnais de rouges épices; les nautes de Ligurie offraient le vin mûri sur les coteaux étrusques contre l'étain que les Armoricains allaient chercher dans les brumes inconnues. Des bateaux sans nombre descendaient au fil de l'eau tandis que le légat impérial faisait battre à force monnaies d'or et d'argent, et que les fidèles laissaient monter vers les dieux éternels la fumée bleue des sacrifices.

Mais à Lugdune, comme à Rome et à Athènes, le marché n'était pas seulement le lieu où s'échangeaient les produits. Les idées s'y affrontaient et des hommes, d'ordinaire séparés par l'espace hostile profitaient de leur rencontre pour discuter de toutes connaissances. Les foires de Lyon étaient comme la fête périodique du « mélange des langues ». Les orateurs y ouvraient un tournoi. L'histoire nous conte même que si le vainqueur recevait la couronne de lauriers, ses adversaires moins heureux étaient empoignés par de vigoureux centurions qui les « balançaient » dans le fleuve. Indignes de servir les muses, ils étaient alors voués au culte humide de Neptune. Par les lettres autant que par le négoce, Lyon régnait à l'occident.

* * *

Quinze siècles plus tard, notre cité dolente, assaillie sans cesse par des bandes adverses, ruinée encore plus par la peste que par les machines de guerre, pillée par les généraux d'armes qui avaient mission de la protéger, avait perdu tous les vestiges de sa prospérité dilapidée. Seul demeurait le souvenir confus des richesses évanouies. Mais jamais l'âme lyonnaise ne s'est laissée glisser sur la pente sinistre du renoncement.

Bourgeois et Consuls savaient que seuls les échanges commerciaux leur pouvaient rendre l'usage des libertés municipales et restaurer le bien-être avec le quotidien du labeur. A force d'arguments et de cadeaux, ils obtinrent de « Charles, fils du Roi de France, Régent le Royaume et Dauphin de Viennois », les lettres patentes de l'an de grâce 1419 qui instituaient « en la cité et ville de Lyon deux foires et marchés publics chacune année ».

La prospérité allait renaître. Lyon ville frontalière devenait

La porte par où devaient entrer toutes marchandises destinées aux sujets du royaume de France. Les caravanes s'y acheminaient de tous les pays du monde. La ville était si accueillante aux marchands que Lucquois et Allemands, Grisons et Milanais, Florentins et Vénitiens s'y installaient à demeure. Ainsi ils faisaient bénéficier notre cité de leur savoir et de leur ingéniosité, de leur art ou de leur technique.

De l'autre côté des Alpes nous arrivait, avec un irrésistible appétit de richesse, un grand désir de science. Les libraires étaient révévés à l'égal des banquiers, et Joachim du Bellay, tout ébloui de la splendeur lyonnaise écrivait à notre Maurice Scève :

Je m'étonnay d'y voir passer tant de courriers,

D'y voir tant de banquiers, d'imprimeurs, d'armuriers,

Plus drus que l'on ne voit les fleurs par les prairies.

Ce mélange des races et des civilisations, des langues et des idées provoquait une grande allégresse dont s'ébau-
dissait Louise la Cordière et, plus que tout autre, ce docte médecin de notre hôpital qui trouva dans un almanach, édité pour la foire, l'idée de son immortel Pantagruel. N'en déplaise à Venise, Lyon était alors la librairie de l'Humanisme.



Un autre intervalle de siècles, et voici que sur notre pays tout entier pèsent à nouveau les infortunes de la guerre. Le ciel est rouge des incendies renouvelés. La liberté restera vivante, mais les richesses matérielles seront à reconstruire. Il y faudra des âmes fermes et des bras vigoureux. Cette tâche n'effraye point les Lyonnais.

Ils savent que sur les ruines s'édifient les sanctuaires, que la massue d'Hercule était faite de la racine d'un arbre abattu par la tempête, et qu'après la nuit hivernale respendit le soleil printanier. Ils ont un chef inébranlé, une volonté intacte, des traditions inviolées. Ils se mettent à l'œuvre et créent, selon une formule toute logique, une foire d'échantillons qui servira de modèle à l'Europe entière.

Ils groupent autour d'eux les peuples laborieux qui luttent pour sauver l'édifice de la civilisation méditerranéenne des assauts d'une barbarie policée. Ils les convient à une œuvre de paix active. Ils inaugurent avec eux des échanges compensés. Ils proclament la nécessité d'une solidarité économique autant que politique.

Au bord du Rhône ils édifient un immense palais, clair comme une aurore, exact comme un syllogisme, animé comme un forum, fervent comme un temple. Peut-être ne seront-ils pas compris. Que leur importe ! Ils suivent leur rêve immense, ils dressent des architectures qui prévaudront contre les incertitudes et les erreurs.

Le succès vient par surcroît. Le « commun peuple des marchands » accourt pour profiter des avantages qui lui sont offerts. Les techniciens de toutes les nations se réunissent à Lyon pour étudier les réalisations qui serviront de fondement à un monde nouveau. Les conducteurs des peuples disent leur confiance en les destins lyonnais et annoncent que « la Foire de Lyon peut devenir dans la Paix une des entreprises les plus fécondes de notre génie national ».

Les lumières s'allument au long des édifices. Par l'éternelle vertu des foires, Lyon a repris figure de capitale. *Ad metam et ultra.*

29 octobre 1934.

Charles Touzot.

POUR AVOIR UN JAMBON DIGNE DE LA TABLE D'UN PRÉLAT

Placez le jambon dans une chaudière à grand feu et mettez de l'eau suffisamment pour qu'elle le recouvre entièrement. Ajoutez ensuite du sel et un œuf du jour ; veillez au moment où l'œuf viendra sur l'eau, alors mettez encore deux ou trois bonnes poignées de sel et retirez du feu. Laissez refroidir et versez eau et jambon dans le saloir où vous les garderez deux mois. Après ce temps, retirez le jambon, faites le sécher à la cheminée en brûlant quantité de bois de genièvre que vous ferez bien fumer. Une fois sec placez-le dans les cendres ou dans la farine de maïs. Quand vous voudrez le faire cuire, vous l'envelopperez dans un linge, le mettrez en terre pendant deux ou trois jours et le passerez en coquille. Après cuisson, désossez-le, soulevez la peau sans entièrement la séparer, piquez de petites sauges, saupoudrez de croûte de pain râpé et remettez la peau par dessus. Un jambon ainsi préparé est toujours des plus tendres et se coupe à la cuillère.

Recette de l'Abbé Burjoud. (M. Varille).



JOB. JULLIEN, del.

LA VAISSELLE DE TABLE DE NOS AIEUX LYONNAIS

Comme l'a écrit Maurice des Ombiaux, *l'art de la table comporte tous les arts outre celui du bien manger*. L'amphytrion, en effet, s'est toujours plu, pour l'agrément de ses convives, à orner sa table, et c'est ainsi que, la vaisselle, la verrerie, les étains et le mobilier ont été particulièrement choyés par tous ceux qui prenaient quelque plaisir aux douceurs des repas.

Les potiers de terre lyonnais, appelés au Moyen Age argilletiers, cruysiers, pocturiers ou tupiniers, ont fabriqué depuis l'époque romaine, des pots, des plats des gourdes, des aiguères, des assiettes et des écuelles en terre vernissée, d'un beau vert vif avec des ornements en faible relief ; cette poterie commune ne diffère guère de celle que l'on trouve partout ailleurs en France à cette époque. Ils n'ont pas laissé de noms célèbres et leurs marques sont inconnues, Antoine et Bardin (Louis) étaient pocturiers à Lyon au XV^e, Simor Janet était tupinier à la même époque. Leurs ateliers devaient être nombreux dans la rue Tupin qui existe encore dans le centre de notre ville.

A ces humbles artisans succédèrent des artistes plus affirmés. En effet, au milieu du XVI^e siècle, appelés par les riches marchands et banquiers florentins, ou génois des potiers italiens vinrent s'installer à Lyon. C'est le génois Sébastien Griffio qui, en 1556, le premier obtint du Consulat l'autorisation d'appeler des ouvriers d'Italie et d'occuper des enfants pauvres dans sa *manufacture de terre*. A peu près en même temps s'ouvrait l'atelier de la famille Pezaro, qui produisit beaucoup de faïence peinte à la façon de Venise et dont certaines pièces attribuées tantôt à Jean-François, tantôt à Christophe Pezaro, sont actuellement au Musée du Louvre. Deux ouvriers de cet atelier Julien Gambin et Domenge Tardessir, tous deux de Faenza, s'associèrent et obtinrent d'Henri III la révocation à leur profit du privilège d'exclusivité dont avaient bénéficié leurs anciens patrons. Mais cette association ne dura pas et vers 1575 elle fut dissoute.

Ces potiers de la seconde moitié du XVI^e semblent bien n'avoir fabriqué que de la *maïolique*, sorte de faïence émaillée où les ornements dominent et épousent la forme des pièces qu'ils recouvrent. De ces majoliques, que l'on croirait venues d'Urbino ou de Castelli, il y en a de charmantes qui représentent des sujets d'histoire, des scènes bibliques ou mythologiques ; mais les plus curieuses sont celles qui sont peintes d'après les illustrations de Bernard Salomon pour les *Quadrans historiques de la Bible* de Paradin, publiés en 1553, chez Jean de Tournes et celles de Pierre

Wœrtiot. Quant aux faïences de Pezaro qui sont de facture plutôt vénitienne elles s'inspirent pour leur décoration tout aussi bien des sujets sacrés que des thèmes mythologiques : l'histoire de Neptune et d'Amphitrite orne un plat ovale, l'allégorie d'Amphitrite et de l'Amour, une aiguière, des assiettes racontent l'Aminta du Tasse, l'enlèvement d'Europe, et les amours de Vénus. Il paraît que ces faïenciers ont habité le quartier des Feuillants de notre ville qui comporte la rue du Griffon (peut-être la rue de Sébastien Griffon), la rue Romarin et la rue Terraille.

Les faïences lyonnaises du XVI^e siècle sont des pièces d'apparat, faites pour les dressoirs ; la vaisselle de service est en étain et la *poterie d'estaing de Lyon* est alors la plus belle de tout le royaume. Les majoliques, plats, assiettes, drageoirs, coupes à boire, aiguières, bassines, décorées dans le goût lyonnais, avec un peu plus de lourdeur à la mode lyonnaise, concourent, chez les riches, au décor de la table : les bassines pour servir les viandes et présenter les fruits nouveaux, les drageoirs pour recevoir les épices de chambre, c'est-à-dire dragées, sucre, rosat, noisettes confites, citrons, fruits glacés et confitures sèches, dont on faisait alors un usage considérable.

Vers la fin du XVI^e siècle, ces majoliques font place à la faïence blanche que fabriquent à Lyon Philippe et Bernardin Seiton à Bourgneuf et les Atler en rues du Puits-Pelu et du Pet-estroit ; mais celle-ci qui paraît avoir été fort prisée, reste un objet de luxe. Puis viennent les décrets et édits somptuaires de Louis XIV, qui envoient à la fonte l'argenterie du royaume. Tout ce qu'il y eut de grand ou de considérable, dit Saint-Simon, se mit en huit jours, en faïence. En 1709, le roi lui-même donnait l'exemple, les grands et la bourgeoisie le suivirent. La fabrication de la faïence peinte qui avait disparu pendant près d'un siècle reparut alors vers 1730, et quelques artistes se signalent par leur bon goût : Joseph Combe, Jacques Ravier, Jean Andrieu, Morelan, Patras, Pierre Revol, Pierre Rogé et Françoise Blateran, dame Lemasle ; c'est l'époque de la Manufacture royale de Faïence de Lyon établie à la Guillotière, qui dura une vingtaine d'années et disparut vers 1758.

Les fabriques de Nevers, de Rouen et de Moustiers sont en pleine période florissante, Roanne, Givors et Grigny suivent le mouvement et Lyon produit de la faïence décorée imitée de Moustiers, où était du reste né Joseph Combe, le fondateur de la Manufacture.

C'est le décor en camaïeu bleu, à dentelles et entrelacs, du genre dit *Bérain*, puis celui en polychromie, toujours inspiré de Moustiers, mais ayant sa physionomie particulière ; décor à *la borne fleurie*, à *grotesques* et aux *chinoiseries*. On y trouve des scènes de genre, dans un décor de fleurs, toujours gracieuses et d'allure familière ; les personnages sont animés, les femmes vêtues de robes aux vives couleurs ; les fonds sont parfois ornés de gros oiseaux et d'un long palmier, dans les teintes violet manganèse, bleu vif et vert tendre. Cette belle vaisselle décorée semble, comme celle du XVI^e, avoir surtout servi à orner les vaisseliers, d'où elle ne descendait que les jours de fêtes pour garnir la table de nos grands-parents ; à cette époque, l'étain a complètement perdu sa place dans les familles bourgeoises, il est relégué à la cuisine et chez les pauvres.

Il existe encore une enseigne d'un des magasins où se vendait cette faïence, elle décorait la porte d'un immeuble du Quai Pierre-Scise, autrefois qual Bourg-neuf et centre de ce genre de négoce. Elle représente un Indou, reconnaissable à son turban, qui se jetait, bâton en main sur un pauvre Chinois portant un vase de terre et suppliant à genoux qu'on ne lui enlève pas son trésor. Un cartouche porte l'inscription :

A L'ENVIE DU POT — 1718.

Avant de terminer ce bref exposé historique, je veux citer ici cette jolie chaufferette lyonnaise qui fut exposée, à Lyon, en 1914. Elle était en forme de livre et avait été faite à Lyon, le 25 janvier 1765, par Jean Andrieu, potier en terre. Sur ses plats, bergers et bergères s'embrassaient ; sur les tranches on lisait ces précieuses recommandations :

A boire, et Pour vivre lon tamps faut boire beaucoup et souvant.

De 1789 à 1792, Lyon et la région fabriquent une faïence de dessin incorrect et de décor moins soigné,

représentant les personnages et les événements du temps; elle est répandue jusque dans les campagnes, car elle constitue, en quelque sorte, un brevet de civisme, par les devises plus ou moins incendiaires qu'elle comporte. Elle disparaît avec la fin de la Révolution.

De la vaisselle lyonnaise du XIX^e siècle, il n'y a rien à dire, car il ne s'agit plus que d'une production industrielle sans intérêt; elle a même fini par disparaître complètement au XX^e, malgré quelques tentatives isolées de rénovation artistique comme celle du bon céramiste Léon Brunard, dont le four s'est éteint pour toujours il y a peu de temps.

Mathieu VARILLE.

RUE DE LA BOMBARDE, V^e arr^t. Contrairement à ce qu'on a parfois écrit, cette rue ne doit pas son nom au bas-relief en pierre, sculpté sur la maison portant le numéro 10, et représentant une main qui met le feu à un mortier à bombes. Ce bas-relief porte la date de 1772. Dès le début du XVI^e siècle, et sur le plan de 1550, ce nom existe déjà.

Sur un poème de Ricardus, imprimé chez Simon Vincent en 1509, on lit une dédicace de Guillaume Raméze, datée comme suit : « ex nostro gymnasiolo Bombardano ». Ce « gymnasiolum » était, vraisemblablement, un collège ou une école qui, installé dans une maison de la rue, lui a donné son nom. La partie de la rue qui aboutit à la Saône s'est appelée, jusqu'au commencement du XIX^e siècle, rue « Porte-Froc ou Porte-Frau » (de « porta fratrum », porte des frères de Saint-Étienne, nom primitivement donné aux chanoines de Lyon).

Le voyageur Mouconys, dans une de ses épîtres, parle d'une auberge qui portait pour enseigne la bombarde :

Le bon Seigneur vous contre-garde,
Vous qui logez à la Bombarde,
Devant saint Jean, près du Palais
Vivez toujours en bonne paix.

D'après Louis MAYNARD.
(« Rues de Lyon ». Desvigne, éd. Lyon).

(Voir le bois de Ph. Burnot, page 155).

LES NOUELZ FAITZ A LONNEUR DE IHESU



Entre les fêtes religieuses dont était égayée la vie populaire du seizième siècle, la plus populaire était la plus populaire en reste de nombreuses chansons dans les chants populaires, de ceux qui, de bon heure, ils furent publiés en recueils, en France tout au moins, pas imprimés au XV^e siècle.

Les presses lyonnaises publièrent tout au dix-huitième siècle suivant. Quelques-unes avant que François de Noélz n'écrivit ses *Noelz nouveaux* en l'an mil cinq cent douze, réédités par M. Chardon en 1904, Pierreschal et Barnabé Chardon imprimèrent à Lyon le recueil dont nous reproduisons le titre d'après le recueil du regretté M. drier. Une édition diplomatique en parut dans le *Spectateur catholique* vers la fin du XIX^e siècle.

Tous les éditeurs de Noël anciens ont constaté l'extrême importance de ces textes, attribuable, soit à la négligence des imprimeurs, soit au caractère populaire de ces chants. Les deux qui suivent confirment cette assertion, et nous ne nous flattons pas d'avoir rétabli le rythme que semble avoir suivi l'auteur.

Le premier, quinzième du recueil de 1506, est le quatrième *Fleur des Noëlz* achetée à Lyon, au mois d'août 1535, par le Colomb, et rééditée par M. Babelon, dans la *Revue des livres* de 1904.

Sus : La faulce trayson.

Noel pour l'amour de Marie
Nous chanterons joyeusement :
Quand el'porta le fruyt de vie
Ce fut pour nostre sauvement.

Joseph et Mari' s'en allerent
Ung soir bien tard en Bethléem
Ceux qui tenoyent hostellerie
Sy ne les prisenrent riens.

*S'en allerent parmy la ville
De huys en huys logis querant.
A l'heure la Vierge Marie
Estoit bien pres d'avoir enfant.*

*S'en allerent chez un riche homme
Logus demander humblement
Et on leur respondit en somme :
Aves de chevaux largement ?*

*Nous n'avons que ung beuf et ung asne
Voyés les si pres l'uyz devant,
Vous ne semblés que truendailles,
Vous ne logerés point ceans.*

*Joseph si regarda ung homme
Qui l'appella meschant paysant ;
Où mene ceste jeune femme
Qui n'a point plus hault de quinze ans ?*

*Joseph va regarder Marie
Qui a le cueur triale et dolent
En lui disant : Ma chiere amie
Ne logerons nous aultrement ?*

*J'ay là ven une vieille estable
Logeons nous y pour le present.
A l'heure la Vierge Marie
Estoil bien pres d'avoir enfant.*

*A my nuit celle nuytée
La douce Vierge out enfant.
Sa robe n'estoil pas fourrée
Pour l'envelopper chaudement.*

*Elle le mist emmy la creche
Sur ung peu de foin seulement
Une pierre dessoubz la teste
Pour reposer le roy puisant.*

*Tres chieres gens ne vous deplaise
Se vous vivés bien pourement
Se fortune vous est contraire
Prenez le patiemment.*

*En souvenance de la Vierge
Qui print son logis pourement
En une estable descouverte
Qui n'estoil point fermée devant.*

*Or prions la Vierge Marie
Que son Filz vueille supplier
Qu'il nous doint mener tels vis
Qu'en paradis puissions entrer.*

*Sy une fois y pouvons estre
Il ne nous faudroit plus rien.
Ainsi fut logé nostre maisire
Le doux Ihesus en Bethleem.*

Après les cérémonies religieuses et les chants pieux, la fête de Noël comportait une suite gastronomique à laquelle ne manquaient ni les victuailles, ni les chansons, souvent très profanes, mais que nos recueils publient sans sourciller, entre deux cantiques.

C'est la vingt-unième pièce de notre recueil de 1506. Le texte en est très incorrect : nous avons essayé de l'améliorer en utilisant la *Grand Bible des Noels* publiée par B. Rigaud, à Lyon, dans la seconde moitié du XVI^e siècle.



Nouel nouel iterando
Nouel nouel triplicando
O nouel psallite

Nova vobis quand vien à raconter
Bonum vinum m'y fait souvant chanter
Quant il est cler, fort friant et antier
Tost m'y fait enyurer et je suis bien moillé.

Vinum album est bon à desjuner
Tota die je n'en puy pas finer
Dont fault juner quant je n'en puis trouver
N'ai maille ne denier que tout n'y soit
[boulé].

Devers le soir est bon le vin vermeil
Quant je le boy la larme vient à l'œil
Lors me merveil, m'est advis que le soleil
Me frappe contre l'œil adonc je suis troblé.

Audite me si tost m'y fault coucher
En me tournant et je m'y laisse cher
[cheoir]
Lors sans cesser je cris Mon amy cher
Apporte le pichet où est le bon vin cler.

Je vous diray comment m'y fault co
Sans despouiller et sans me deschaus
Soubz ung forcer [? froc] pour estre

Froit m'y fault endurer. Je vous di

Dicam vobis que je fais au matin
Quant j'ay dormy et respousé mon vi
Je bois à jung deux fois ung plain te
Qui tient plein pot de Limosin. Fac

Fratres mei, bonum est mon mestier
Je ne fais rien que boire et que meng
Et me galler et plustost le vin laster
Que ne fait au moustier. Je vous di

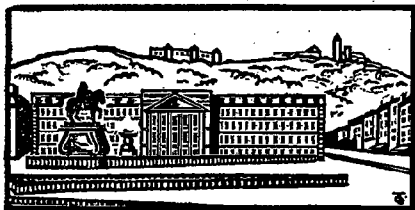
Audite me je vous pry humblement
Se je ne bois je pers l'entendement
Saichiez comment je tiens certainm
La bouche seiche, et je pers la santé.

Obsecro vos oyés que vous diray
Se je ne boys toute joye perderay
Je languiray malade au liex seray
Et tantost fineray. Je vous diz verité.

HUGUES VAGANAY.

ORIGINES DE VICTOR DE LAPRADE. L'arrivée en Forez et par suite à Lyon des Richard de Laprade qui nous valut un des grands poètes du XIX^e siècle tint à fort peu de chose. Les Richard étaient bourgeois d'Ambert, en Auvergne dès le moyen-âge. En 1536, Laurent Richard « sous dixmier, de la tour de la Luminaire » fut même chargé de fournir pour ladite tour, une brigandine et une couleuvrine ». Le 4 juin 1620 Jacques Richard envoya d'Ambert à Saint-Bonnet-le-Château, son fils Benoît Richard pour tenir sur les fonds baptismaux Catherine, fille à honorable Benoît Vallanson, marchand de Saint-Bonnet, son ami. Benoît fut séduit par les beaux yeux de sa commère et resta dans le pays. Son fils Claude Richard, notaire royal à Saint-Hilaire testa fort âgé le 27 avril 1713, mourut le 23 mars 1717 laissant de Claudine Peyronnet trois fils. C'est le second Pierre, marié à Bas-en-Basset, le 27 novembre 1693 qui fut l'aïeul du poète.

E. SALOMON.



PLACE LOUIS-LE-GRAND (Bellecour).

O. THERMAG, sculp.

A LYON, IL Y A DEUX CENTS ANS

Léonard Michon, l'auteur de ces éphémérides, naquit à Lyon le 25 mars 1675 et y mourut le 11 février 1746. Fils d'un Receveur de la Ville, il fut à Lyon, pendant 46 ans et jusqu'à sa mort, Avocat du Roi au Bureau des Trésoriers de France. Président du Bureau de la Charité en 1714-1715, échevin en 1721-1722, il prit le soin, depuis 1715, de consigner, dans un mémorial intime, tous les événements locaux dont il fut témoin. Son très précieux Journal inédit, contenu dans sept gros volumes in-4°, a été remis au Musée Historique de Lyon par une de ses descendantes, M^{me} la baronne de Saint-Didier. De l'année 1735 de ce manuscrit nous avons extrait les mentions qui suivent.

E. VIAL.

1735

Séjour du gouverneur. Depuis la fin du XVI^e siècle, les Villeroy furent, en titre ou en survivance, gouverneurs de Lyon et de la province. Louis-François-Anne de Neuville, duc de Retz et de Villeroy, le 5^e gouverneur de ce nom, venait de remplacer son père, mort

en 1734. Le Prévôt des marchands était Camille Perrichon, chevalier de l'Ordre du Roi, membre de l'Académie de Lyon, qui resta Prévôt de 1730 à 1739. Il était tout dévoué aux Villeroy.

(1735). Le lundi 17 janvier, M. le duc de Villeroy, notre gouverneur, est arrivé sur le midi. Il est entré par la porte de Valze, et le Consulat, en corps et en robes violettes, accompagné des anciens échevins en robes noires, l'a reçu à la porte qu'on appelle du Lion. Il est descendu de sa chaise de poste et le Prévost des marchands l'a complimenté; et il se sont fait là mutuellement bien des caresses. Car M. Perrichon est le Tout puissant dans la maison de Villeroy. Le duc est monté seul dans le carrosse dud. Sr Perrichon, avec lui, précédé de ses gardes, de la mareschaussée, des soldats des Portes, c'est-à-dire de la Compagnie franche, de la Compagnie du guet et des officiers militaires de la Ville.

.....

La Ville a fait au gouverneur les présens ordinaires, qui consistent en vins, liqueurs, confitures et autres danrées convenables à la saison. Elle se réserve aussi de lui en faire quelques autres à son départ.

.....

Le mercredi 26, les Prévost des marchands et échevins ont donné à dîner au duc de Villeroy à l'Hôtel de Ville; les chefs des Compagnies et un des gens du Roy y ont été invités, de même que les personnes de distinction de la Ville et officiers du Corps d'icelle, au nombre de 65 ou 70, qui s'y sont rendus sur les 6 heures du soir.

On s'est mis à table à 8 heures. Le festin a été donné dans la Salle des Portraits où l'on avoit dressé 4 tables qui ont été magnifiquement servies. Cette salle et les autres étoient éclairées d'une très grande quantité de flambeaux et de bougies de cire. Le portique, les cours et escalier et le frontispice de l'Hôtel de Ville étoient aussi éclairés par des flambeaux, des lanternes et des pots à feu, ainsi que la façade de la Maison de Saint-Pierre, et toutes celles qui font face sur la place des

Terreaux, où le quartier ou pennonage étoit sous les armes.

On a joué avant le repas, vers le milieu duquel on a eu les santés du Roy, de la Reine, de M. le Dauphin, du duc de Villeroy, du jeune marquis d'Alincour, son neveu, et celle du Prévot des marchands, chaque une au bruit des boettes et du canon. Je ne sçais pourquoy on n'a pas eu celle de M. l'Intendant. Le Prévot des marchands devoit l'avoir levée.

Ce repas fini, lequel n'a pas été extrêmement long, on a tiré un feu d'artifice au milieu de la place, qui a fait un bel effet, mais on n'a pas brulé la machine, comme c'est la coutume à Lyon ; on s'est contenté de bruler l'artifice. Tout cet appareil s'est passé au bruit des trompettes, des timbales et de la mousquetterie du quartier qui étoit sous les armes dans la place et proposé aussy pour y empêcher la confusion et l'embarras. Après ces réjouissances, et environ sur le minuit, on a proposé d'aller au bal public. Je me suis retiré dans ce temps là, n'étant plus homme de bal : omnia tempus habent... On dit que cette fête pourra couter à la Ville 7 ou 8 mille livres.

Février. Le duc de Villeroy est parti la nuit du 14 au 15 de ce mois, environ une heure après minuit. La Ville ne lui a point fait présent des 2.000, même des 4.000 louis d'or qu'on assureoit qu'elle lui avoit donnés. Ce n'est point l'usage à Lion de faire des présens en argent aux gouverneurs à leur première entrée de prise de possession, comme cela se pratique en quelques autres provinces. La Ville a seulement délibéré de lui remettre cinq ou six mille francs pour distribuer à ses officiers ou à ses gens, ainsi qu'il aviseroit ; ce qui a été exécuté. Elle lui a fait outre cela présent d'un habit complet d'étoffe d'argent pour l'été et de deux ou trois vestes d'étoffes fort richement travaillées. On en donne aussi une à son secrétaire, à son écuyer et peut-être à quelque autre officier de sa maison.

Voilà ce qui paroît lui avoir été donné par la Communauté, qui, au reste, comme je n'en doute pas, a payé la dépense de sa table quand il a mangé chez luy, ou qu'il y a donné à manger, ce qui a été assés rarement, parceque les personnes les plus distinguées de

la Ville se sont empressées de lui donner à manger. On trouve même que, pour un gouverneur et un grand seigneur, il n'a été que trop facile à l'accepter. Le maréchal son grand-père, ne l'auroit pas fait si communément; il avoit trop de vanité et de hauteur pour se prêter si souvent à de semblables invitations.

M. le duc de Villeroy a vendu à la Ville l'hôtel du Gouvernement pour la somme de 100 mille livres, payable en rente perpétuelle de 5.000 fr. par an. La Ville compte d'y faire une loge pour le Change, au lieu de celle qui est à la place du Change, et d'y placer aussi la Bibliothèque publique du feu S^r Aubert, qu'elle a considérablement augmentée depuis l'acquisition qu'elle en a faite.

Puis voici quelques nouvelles judiciaires :

10 mai. On a exécuté à la place des Terreaux le nommé Misson, avec la femme qui passoit pour être la sienne, et qui ne l'étoit pas. Elle avoit un mari à Lauzanne en Suisse, où Misson et elle avoient été arrêtés, et, de là, traduis icy à Lyon. Ils ont été convaincus et ont avoué d'avoir tué et volé la femme du valet du S^r Basset, Receveur des Etapes, qu'ils avoient fait venir chez eux, dans la rue Bonnevaux, pour acheter des meubles et des hardes. La femme a été pendue la première et l'homme a été ensuite roué vil; on l'a laissé environ une heure et demie en cet état, sur la roue, après quoi, et sur les 7 heures du soir, le bourreau l'a étranglé. Les Pénitents de la Miséricorde qui les avoient accompagnés et assistés au supplice, ainsi que cela se pratique à l'ordinaire, les sont venus prendre; après avoir étendu un drap sur l'échaffaut, ils ont fait glisser le corps du roué dans la bière et ils les ont portés l'un et l'autre dans leur chapelle pour y être ensevelis.

.....

(Mal) Le 23, le procès de Degoin imprimeur-libraire a été jugé par M. l'Intendant, commis par arrêt du Conseil pour le juger en dernier ressort, avec les juges et assesseurs par lui appelés... André Digoin qui a été jugé par contumace, a été condamné à faire amende honorable à la porte de l'église de Saint-Jean, et aux

galères perpétuelles. Les livres par luy imprimés et envoyés à Beaucaire ou ailleurs, brulés à la place des Terreaux par la main du bourreau, en présence des adjoints et syndics des libraires...

On a dit cy devant en quoi consistoit le crime de Degoin, on repettera ici succinctement qu'il s'agissoit d'une grande quantité de livres à l'usage des Calvinistes, partie par luy imprimés et qu'il envoyoit à la foire de Beaucaire, pour être transportés dans les lieux circonvoisins où sont encore beaucoup d'huguenots, principalement dans le païs des Sévennes.

L'archevêque de Lyon cité dans les alinéas qui suivent étoit, depuis 1731, Charles-François de Châteauneuf de Rochabonne, successeur de François-Paul de Neuville de Villeroy. Le ténement des Religieuses de Sainte-Elisabeth se trouvait, au Sud de l'Hôpital de la Charité, à l'angle des rues Sala et de la Charité.

Juillet. Il n'a point fait chaud jusqu'à présent, les pluyes presque journalières rafraichissent extrêmement le temps. Depuis près d'une année, il règne ici un vent d'ouest qu'on nomme « la traverse », qui amène ces pluyes fréquentes. *(Elles font grand tort aux récoltes et causent la cherté des denrées)*. A la réserve du pain, tout est extrêmement cher. Le vin, médiocre, se vend six à sept sols le pot *(de 1 litre 06)* le bois de... et de chêne, 14 l. le moule; la voye de charbon, 3 l. à 3 l. 5, et le reste à proportion. O ! que le temps est dur pour ceux qui ne vivent que sur un médiocre revenu, fixe et réglé !

.....

Le dessein qu'on avait de transférer le couvent et l'habitation des Religieuses de Sainte-Elisabeth de Bellecour, pour en prendre le terrain et le joindre à la maison de la Charité, n'a point eu d'exécution. M. l'Archevêque l'a fait échouer, principalement par ce que l'hôpital de la Charité, dont il se prétend supérieur, tant au spirituel qu'un temporel, ne s'étoit pas adressé directement à lui pour ce sujet.

.....

Juillet. M. l'Archevêque en qualité de seigneur justi-

cier et censier de la place de M. de la Roche en Bourg
neuf et des environs, a défendu..... aux gens du
quartier une fête baladoire et une espèce de foire qu'il
comptolent de tenir sur cette place pendant quelque
jours, non obstant la permission qu'ils en avaient eu
sans doute auparavant du Prévôt des Marchands. Cel
ne se seroit pas fait autrefois. (*Les Villeroy, mal vus
la Cour, s'efforcent d'affirmer à Lyon leur autorité*). Il
serait bien temps qu'on y jouit d'une honnête liberté ou
pour mieux dire, qu'on sortit de l'esclavage. Ce temp
me paroît encore bien éloigné, car le François, qu
aime naturellement le changement, s'accoutume à tout
et, qui pis est, comme une bête de charge, plus il en
sur le dos et mieux il va.

Le mémorialiste dira, plus loin, de ses compatriotes

Les lionnois sont un peu républicains ; ils n'aimen
pas à se gêner, ni à se contraindre.

*Concours de tir, à Neuville entre les Compagnie
des Chevaliers de l'Arquebuse.*

Août. — Les 24 et 25 de ce mois, fêtes de Saint Bar
thelèmi et de Saint Louis, et les jours suivans, il y a eu
à Neuville-sur-Saône, une grande fête et beaucoup de
réjouissances, à cause du prix d'Arquebuse qui s'y es
tiré. La ville, ici, étoit presque déserte ces jours-là, e
l'on prétend qu'il y avoit, à Neuville, plus de 20 à 25
mille âmes. On y a donné la comédie et le bal. Il y a
eu beaucoup de tables de jeu de pharaon et l'on a joué
très gros jeu. Quoique le Prévôt des Marchands n'y ai
pas été, il a cependant fait donner à manger magnifi
quement à plusieurs dames de cette ville et à leurs
compagnies. Tout cela s'est passé dans le château e
dans l'enclos et le parc de Neuville.

Entre les petites villes des environs qui ont tiré pour
le prix, c'est Lyon qui l'a emporté, comme Neuville
gagna celui qui se tira l'année dernière à Montmerle, e
c'a été le nommé Colombé, M^e Sellier, à Lyon, qu
demeure vis-à-vis de l'hôtel de la Monnoye, qui l'a
gagné cette année. Ce prix consiste en une somme de
mille livres ; il y en a deux autres, l'un de 400 ou 500 l
et le 3^me de 200 l. ; mais le premier prix est celui à qu
tout l'honneur est rendu. Ce sera donc l'année pro
chaine que le nouveau prix se tirera à Lyon où les

autres villes qui composent les différentes quadrilles des Chevaliers de l'Arquebuse se rendront. On s'attend déjà d'avance à rendre la fête des plus magnifiques, et le Prévôt des Marchands dit que, s'il est alors en place et continué comme Prévôt des Marchands, comme presque tout le monde le croit, mais l'apprehende encore plus qu'il ne le souhaite, l'on verra quelque chose qui surpassera ce qui s'est pu faire jusqu'ici en pareille occasion. Ce sera sans doute hors du faux bourg de Vaize ou de celui de la Guillotière que ce prix se tirera. Je crois plutôt que ce sera dans ce dernier ou le terrain est beaucoup plus vaste, plus agréable et plus convenant que partout ailleurs.

La Boucherie des Terreaux, démolie en 1838, fut construite près de la Saône, au sud de la rue d'Algérie actuelle. L'acquisition de l'île Moignant marque le début des travaux qui ont créé le quartier Perrache et reculé jusqu'à la Mulatière le confluent du Rhône et de la Saône.

Décembre. Ce même jour, 16 du mois, MM. du Bureau de la Charité ayant prié MM. de Ville de poser la première pierre de la Boucherie des Terreaux qu'ils ont acquise de lad. ville après son embrasement, M. Perrichon s'y est rendu avec le Consulat qui, après la cérémonie, a donné à MM. les Recteurs de la Charité un grand disner à l'Hôtel de Ville.

.....
Il fait un vrai temps d'été. Malgré les grands vents qui règnent depuis quelque temps, il n'est point tombé de pluie. Le ciel est toujours beau et découvert. On remarque que, dans ce pays cy, le vent de midi, qu'on appelle simplement « le vent », n'amène pas la pluie en hiver, ce n'est qu'en été. Celui qui donne la pluie est ordinairement le vent d'ouest, qu'on nomme icy « la Traverse ». Pour ce qui est du froid et des grandes gelées, c'est le vent du nord, autrement dit « la Bize » qui les cause ; quelques fois aussi, la Traverse amène la neige et les frimats. Les grands brouillards auxquels cette ville est sujette causent encore le froid.
.....

Dans ce mois ci, la communauté de la ville a acheté

des frères Moignat l'isle qui est sur le Rhosne à la queue d'Ainai, appelée l'isle Mogniat ou de Conflans, moyennant la somme de 24 mille livres, savoir 20 mille pour les sieurs Mogniat et 4.000 l. pour le capital d'une rente foncière de 200 l. due au chapitre d'Ainai et imposée sur lad. isle.

La ville l'a acquise dans le dessein d'y bâtir des maisons ou d'y construire différens édifices pour les commodités du public, comme chantiers, bureaux, greniers et autres bâtimens de cette nature. Et pour cet effect, on prétend jeter une chaussée depuis le continent de la ville jusqu'au terrain de l'isle, et en même temps, on détournera le cours du Rhône que l'on fera passer au-delà de l'isle, qu'on sera obligé de revêtir tout au tour d'une levée et d'un quay. Ainsi la ville et cette isle ne feront en quelque façon qu'un même continent. Voilà une grande entreprise, et qui doit coûter, si même elle réussit, des sommes exorbitantes. Aussi il ne faut pas croire que l'on en voye si tôt la conclusion.

E. VIAL.

RUE RABELAIS (3^e arr^t). — Le séjour assez long que fit à Lyon François Rabelais explique suffisamment l'attribution de son nom à l'une de nos rues.

Maître François Rabelais fut attaché aux services des malades, à l'Hôtel-Dieu, de novembre 1532 à la fin de février 1534, aux gages de quarante livres par année, en remplacement du maître Pierre Roland. On le trouve inscrit, en 1534, dans le pennonage de la rue Dubois.

Rabelais prit une part importante au mouvement littéraire dont Lyon était le centre à ce moment; il aimait d'ailleurs notre cité n'a-t-il pas créé un personnage qui parle de « l'inclyte et famosissime urbe de Ludguna, des gros pliers d'Enay, des basteliers de Lyon, des courtisanes lyonnaises, etc. »

Il fut très lié avec François Juste, Claude Noury, Sébastien Gryphe. La première édition de son livre immortel fut publiée à Lyon, de 1532 à 1533, chez François Juste. D'autres éditions lyonnaises furent données en 1542, par Etienne Dolet; en 1856, par Jean Martin.

Il quitta Lyon pour Paris et mourut en 1553; il était né en 1495.

Son testament était, dit-on, ainsi rédigé : « Je n'ai rien, je dois tout, je laisse le reste aux pauvres ».

Rues de Lyon, Louis MAYNARD.



E. BROUILLARD, del.

EUGÈNE BROUILLARD

PEINTRE LYONNAIS

La Croix-Rousse, c'est un peu le Montmartre de nos peintres. Sur la butte lyonnaise, près du « Gros Caillou » habite Eugène Brouillard. Le plus haut que vous puissiez monter c'est là. J'ai hâte d'ajouter qu'à Lyon nous ne faisons rien comme tout le monde. Les poètes, comme Jean Bach-Sisley, vivent dans des ateliers. Les peintres logent en chambre.

Pour pénétrer chez Brouillard, il faut gravir des étages qui ouvrent sur le ciel, comme des jardins suspendus, franchir des paliers en encorbellement sur du vide, à la manière italienne. Deux pièces de canut avec alcôve, soupenette et cuisine, voilà le palais de notre peintre. On cherche le lit et le « bistenclaque ». Un papier ridicule, mangé par la lumière humide, ciré par la sueur, pend du mur ainsi qu'une peau de larmise qui desquame.

Mais, sitôt entré dans cet intérieur de bicoque de zone, c'est l'enchantement des yeux et comme un émerveillement, un songe ardent de soleil, un feu de couleurs qui couve dans les coins, avec des gammes d'arc-en-ciel et de printemps sué par tous les tableaux posés droits contre les

plinthes, à hauteur de vos pieds. On a peur de fouler ce parterre de glycines et de fleurs de cerisiers.

D'ailleurs tout est contraste chez cet artiste. Brouillard ne peint que des paysages lyonnais ou des Dombes, c'est un authentique « gone » ; cependant il descend d'une vieille famille du Hainaut et garde, à travers le langage cher à Guignol, des bribes de patois lillois.

— Ça y est une pièce comme un appartement, savez-vous. Mais il ne viendra donc pas el soleil dans chette sacrée vieille feumière ?

Il ajoute :

— Oui je peins dans un évier et j'expose dans une soupenne, moi, j'aime ça. Un endroit vaut l'univers. Lyonnais, moi ? non pas. Je suis de la Croix-Rousse, oui, le premier village des Dombes. Ici je vis sur une crête. Quand je descends de ce côté je va-t-en-ville ; si je dégringole par là, je trouve tout de suite mes étangs, mes arbres tordus, mon soleil désolé qui éclabousse les chemins creux.

* * *

Des cheveux châtains, une moustache couleur de maïs grillé où se décèle l'ancêtre roux ; un lorgnon sous des sourcils en boule et, avec ça, un accent trainard et geignant de gnafron pur jus, né en rue Calas, l'an mil huit cent septante.

— Mes parents du Hainaut étaient des costauds. Ils ne m'ont laissé qu'un peu d'accent et une coxalgie. Je suis pas grand, nerveux, mélancolique comme a'm grand'mère, un chît binbin avec al viel peau tout'jone. Je n'ai été ni aux Beaux-Arts ni à aucune école de dessin. Tout gone j'ai manié le crayon et le pinceau, et, à travers mille embliernes, j'ai réalisé mon rêve, conduit mon œuvre par la main, perfectionné mon art, créé ma discipline.

Brouillard a exposé pour la première fois au Salon de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts en 1889, dans le « palais » en planches de la place Bellecour qu'on élevait et qu'on démontait chaque année. Il continue à y envoyer des toiles jusqu'en 1900, souvent mal placé. Il est même deux ou trois fois « refusé ». Vers 1900 une scission s'opère, nous en avons vu d'autres depuis. Brouillard entre dans une nouvelle société qui s'appelle Société des Artistes Lyonnais et dont les expositions avaient lieu place de la Charité. Est-ce parce qu'il en devint le secrétaire que cette estima-

ble Société fit faillite, environ 1906 ? Toujours est-il que notre artiste fonde à cette date, avec quelques amis le Salon d'Automne lyonnais.

La première exposition de ce nouveau Salon eut lieu au Quai de Bondy à l'automne 1907 : Le panneau décoratif qu'avait envoyé Brouillard fit scandale. En 1908, il expose le portrait du Dr Tournier ; « ça grinçait » comme il dit. En 1909, les *Buveurs* ; en 1910 : la *Tempête* et, pour la critique, c'était toujours l'orage. Le paysage, avec les années suivantes, s'affirme de plus en plus. Brouillard exécute plusieurs panneaux décoratifs, entr'autres l'un intitulé *Dans le Parc*, que l'Etat fait figurer à l'Exposition universelle de Gand en 1914. La même année, à l'Exposition de Lyon, que la guerre devait brutalement interrompre on remarque sa composition : *A la Mouche*.

Après les années terribles, Brouillard reçoit commande, en 1922, de dix-huit grands panneaux pour la décoration de la salle des fêtes de la Mairie du 3^e arrondissement. Cette œuvre magistrale de 66 mètres de pourtour s'intitule : *Lyon, cité des eaux*. Les maquettes de cette magnifique œuvre furent exposées en 1925 à l'Exposition de Paris et se trouvent, à cette heure, au Musée de Gadagne.

Aux œuvres déjà citées, ajoutons l'acquisition par l'Etat d'un grand panneau décoratif pour la Faculté des Lettres de Lyon, et la composition de divers panneaux pour le Carlton-Hôtel, pour MM. H., Th., Ch., etc.

Quelques œuvres de ce probe et laborieux artiste font la joie des connaisseurs aux Musées de Lyon, de Villeurbanne et de Besançon.

Aujourd'hui même la Légion d'honneur vient récompenser un talent qui a toujours vécu loin des compromissions, cloîtré dans sa farouche indépendance.

* *

Voyons ses maîtres et son esthétique.

D'abord l'école de 1830 : Rousseau — pas le douanier — Millet, surtout Corot. Ceux-ci lui apprirent à regarder la nature ; puis l'œuvre de notre grand Puvis qui lui enseigna la haute décoration, l'art de simplifier les ensembles ; enfin l'étude directe de Baudin, Carrand, Ravier et du splendide Vernay qui l'amène au dessin rehaussé, où les masses sont soulignées et où s'inscrit la solide architecture du paysage.

Avant d'entreprendre de fines sculptures sur une maison, il importe de poser de bonnes fondations. Brouillard tout de même. D'abord du solide, le reste nous sera donné par surcroît. Pour sa part il possède le don d'établir, de camper des volumes sur nature, en pleine pâte, d'asseoir l'architecture de sa peinture. Après quoi il livre sa sensibilité aux prises avec le drame lumineux.

Cette sensibilité se double d'une volonté lucide et organisée. Je n'ai jamais si bien compris, à la vue du tableau de Brouillard, l'alliance harmonieuse de la discipline et de l'exaltation intérieure, et que le cœur ne peut donner son meilleur élan que dans l'ordre et la mesure.

Amant passionné des Dombes, Brouillard est le chanteur ému des peupliers tremblants, des vernes et des bouleaux au bord des « lones ». De grands arbres décoratifs se mirant dans notre fleuve, des troncs vieillis de mille colorations près des étangs solitaires, des touffes de verdure humide longeant des routes aux grasses ornières, parmi un automne ardent et roux — voilà les fidèles confidentes des nappes mortes, où survit peut-être l'antérieure vision des canaux du Nord.

Toute la sensibilité de Brouillard s'inscrit dans ces paysages mouillés si familiers à nous autres Lyonnais, pour qui les « lones » sont nos lagunes. Rappelons-nous que la presqu'île des Brotteaux et celle de la Guillotière ont été une conquête sur les marais, le triomphe de la pierre sur l'élément liquide. La pluie morne et la neige mélancolique sur un coin du clos Jouve, le manteau de brume violette protégeant de pauvres maisons grises, la gare d'eau de Perrache suant la misère, les coins vagues de la Vitriolerie, avec ses gravats, ses démolitions, son gazogène sinistre — tout cela se lamente, chante avec quels accents, dans ces dessins rehaussés !

Brouillard, chercheur de synthèses, a toujours caressé une formule où le rêve réalisé deviendra l'expression d'un style puissant et calme, qui aboutit à ses fresques décoratives, où surgit un grand lyrisme, celui de l'infini. Car, en ceci encore Brouillard est bien de chez nous : le tourment de l'unité le dévore. Il y a du mystique en lui, et peut-être pourrait-il répondre comme Vernay, à un importun qui lui reprochait de ne pas finir ses tableaux :

— Mais, qu'est-ce que vous foutez donc de l'infini ?

Tancrede de VISAN.



MUSÉE GADAGNE.

Ph. BURNOT, sculp.

LYON, CENTRE INTELLECTUEL

Un critique malveillant a dit que Lyon ne se préoccupait guère des arts et des lettres. C'est une assertion tout à fait fausse. Ceux qui observent la cité lyonnaise dans toute son activité passée et présente, savent que notre ville fut, ainsi que l'a démontré M. Edouard Herriot dans de nombreuses études, la véritable capitale intellectuelle de la France au XVI^e siècle.

Mais la réserve de notre tempérament et de notre caractère lyonnais, le sens pratique de nos industriels et de nos négociants a pu faire croire que les Lyonnais ne s'intéressent pas ou, du moins, peu à tout ce qui touche à la vie de l'esprit, à la culture et à l'enrichissement de leur mentalité.

Je n'ai pas à prouver qu'à toutes les époques, Lyon a été accueillant aux manifestations de la pensée. C'est ici que Rabelais a écrit et publié son immortel « Pantagruel », que des écrivains, des philosophes de toutes langues ont fait imprimer des traités savants, des poèmes, des ouvrages de religion et de science.

Il a ses poètes, ses artistes. Il suffit de vouloir se documenter, même superficiellement, pour connaître les noms des artistes Philibert Delorme, Coustou, Coysevox, Lemot, Chenavard, Meissonier, Puvis de Chavannes, Hippolyte Flandrin, Jacques Martin ; des écrivains de toutes les époques, de Maurice Scève et la Belle Cordière à Victor de Laprade, Soulayr, Pierre Dupont, Clair Tisseur. C'est toute une floraison intellectuelle, formée sous notre ciel et dans cette atmosphère grisaille, qu'on raille souvent, mais qu'on n'oublie pas lorsque l'on a vécu au milieu d'elle.

Lyon à aucun moment de son évolution, n'a dédaigné les écrivains de son sol. Il les a considérés comme des personnages de marque et ne les a sacrés tels que lorsqu'il a éprouvé leur talent, leur valeur. Lyon aime le beau réel et non la pacotille. Il ne souffre pas davantage de médiocrités parmi les esprits qui doivent représenter son âme à la foi réaliste et rêveuse.

Notre ville ne célébrera pas, avec des mots encenseurs, les poètes incompris ou cubistes, les esprits qui se croient audacieux parce qu'ils sont hors la raison ou hors la vie. Mais elle honore les probes écrivains et les fiers artistes.

Elle a, à l'heure présente, notre cité, ses historiens et ses conteurs avec M. Eugène Vial, conservateur du Musée historique de Lyon, qui signe du nom de Thomas Bazu, de délicieux contes lyonnais, après avoir étudié toute l'histoire de notre ville ; avec Émile Leroudier, qui a écrit, lui aussi, des pages où la finesse de l'esprit lyonnais anime la pensée et l'action de ses charmantes nouvelles lyonnaises. C'est également à Émile Leroudier qu'on doit le rappel de l'histoire de la fabrique lyonnaise, de celle des « dessinandiers » ou dessinateurs de jadis, dont Philippe de La Salle fut l'illustre devancier.

Nos érudits lyonnais, ils sont nombreux et il faudrait plusieurs feuilles de ce journal pour les citer. C'est Jean Tricou, qui a publié un document précieux qui

fait bien connaître la vie de Lyon au XVI^e siècle : « La Chronique Lyonnaise de Jean Guéraud » ; c'est François Dutacq, qui a étudié l'histoire politique et sociale de Lyon ; le professeur Fabia, qui connaît à merveille les premières années de Lyon et lis son passé sur les antiques pierres et mosaïques, vestiges des années où Rome avait son Forum et son Amphithéâtre sur la colline de Fourvière.

Parmi nos chercheurs, nos écrivains lyonnais, il faut citer aussi Marius Audin, qui est ici le restaurateur tenace de l'imprimerie lyonnaise du temps de Sébastien Gryphe, et qui a écrit l'histoire des imprimeurs d'autrefois en des ouvrages que je recommande aux techniciens du livre qui ne les connaîtraient pas encore.

Lyon — soyez-en sûrs — a ses maîtres en l'art de penser, d'écrire, d'exprimer un idéal qui ne lui fait nullement défaut.

Au-dessus d'eux, il y a, avant tout, Clair Tisseur. On l'appelle plus généralement par son pseudonyme : Nizier du Puitspelu. C'est un parfait écrivain dont nous sommes justement fiers. Il a écrit des livres pleins de saveur, de « gandoises », c'est-à-dire de bons propos.

A ceux qui douteraient encore de la valeur et de l'éclat de la littérature lyonnaise, je signale aussi notre Théâtre Guignol, ses pièces, son répertoire où il y a l'esprit de Molière allié à celui de chez nous. Mgr Lavarrenne en parle ici mieux que je ne saurais le faire.

Tout à l'heure, j'ai cité des noms, parmi tant d'autres qui pouvaient l'être. Je les ai cités pour qu'ils ne soient point oubliés et parce que ce sont ceux de vrais et bons Lyonnais. Lecteurs amis, lisez nos auteurs. Vous aimerez Lyon mieux encore quand vous les aurez lus. Et vous serez alors des « gones », parce que, en lisant nos classiques lyonnais, vous vivrez notre vie et penserez avec nous.

Jean VERNOREL.



F. CHARLAIX, sculp.

ASPECTS DU LYON MYSTIQUE

« ... à Lyon où toutes les hérésies survivent... »

(De tout) J.-K. HUYSMANS.

Lyon est, pour les étrangers une véritable énigme. Les uns en font la « cité des brumes et du rêve » les autres la « ville de la soie et de l'argent ». Les uns et les autres sont dans le vrai. Lyon est double. Il est dominé par deux collines : la Croix-Rousse, centre de l'industrie de la soie, et le coteau de Fourvière, centre des chapelles et des Couvents. Il est traversé par deux fleuves : le Rhône conquérant et fort, qui roule ses eaux torrentueuses, symbole de l'activité et du travail, et la Saône aux courbes gracieuses, qui coule, verte et lente, symbole du mysticisme et du rêve.

..

De tout temps l'âme lyonnaise eut un fond de mysticisme qui lui venait d'Orient, et que les influences de climat, de milieu, contribuèrent à développer. Ce mysticisme s'est manifesté non seulement par une ardeur

particulière de la foi religieuse, entretenue d'ailleurs par le rite ésotérico-mystique dit rite « lyonnais » apporté d'Orient par les premiers chrétiens qui pénétrèrent en la vieille terre de France et vinrent à Lyon arroser le sol de leur sang de martyrs, mais aussi par un singulier attrait pour les doctrines et les métaphysiques étranges.

C'est à Lyon, en effet, qu'au troisième siècle, l'hérésiarque Marcos, disciple de Valentin, vint prêcher la subtile Gnose ; à Lyon que les Vaudois prirent naissance et là qu'ils gardèrent leurs derniers partisans.

C'est là où les Nostradamus, les Agrippa, tous les astrologues italiens, tous les mages de la Renaissance trouvèrent des disciples, des fidèles. La Réforme y eut ses martyrs. Au XVIII^e siècle les loges maçonniques pullulèrent ; le Martinisme fit de nombreux adeptes parmi les hommes les plus éclairés. Lyon devint ce grand foyer de mysticisme dont la propagande s'étendait jusqu'en Allemagne et en Russie.

Eprises de nouveautés, avides de mystère, les hautes classes de la Société lyonnaise recherchaient passionnément toutes les formes du merveilleux. Elles se précipitaient autour du baquet de Mesmer et s'enthousiasmaient pour les prodiges de Cagliostro. On sait que ce dernier établit à Lyon sa Loge-Mère : la Sagesse Triomphante. Le Fouriérisme et le Saint-Simonisme eurent à Lyon leurs plus fervents adeptes, et le souvenir du culte Saint-Simonien célébré dans la demeure d'un riche négociant lyonnais n'est pas encore complètement éteint.

A Lyon enfin se sont réfugiées et survivent des sectes que l'on croyait à jamais disparues.

C'est ainsi que le Jansénisme persiste à n'y point mourir.

Il survit non point tant comme doctrine que comme discipline intellectuelle et morale, comme état d'esprit particulier. Car il y a un état d'esprit janséniste. C'est assez difficile à définir, mais cela est.

Donnez-moi un homme, quel qu'il soit, s'il est janséniste, il sera mystérieux et renfermé, rigide et sévère de mœurs. Simple et droit, sobre et dur pour son corps,

il ne passera rien aux autres sous le rapport de la conduite. Crédule jusqu'à la superstition, il pourra n'approcher jamais des sacrements et se croire un très bon chrétien. Aller à l'Eglise ? A quoi bon, du moment qu'il a un crucifix, le Nouveau Testament et un Paroissien dans sa maison ! Ne croit-il pas en Jésus-Christ ? Ne s'humilie-t-il pas tous les jours par esprit de pénitence ? Selon lui, c'est suffisant pour être sauvé !

Ils sont environ trois cents à Lyon.

Leurs pratiques religieuses sont intimes, familiales, privées, fermées à toutes les curiosités. Très pieux, ils récitent les prières du matin et du soir. Comme ils s'interdisent d'assister aux cérémonies du clergé romain, ils disent le Dimanche les prières de la messe, en famille, toujours en français et suivant l'ancien rite lyonnais.

De tous les sacrements, ils n'en peuvent en administrer qu'un seul : le baptême, que les laïques ont le droit de conférer. La cérémonie civile du mariage est précédée de la récitation des prières d'usage, par la famille réunie. Aux enterrements, l'office des morts est dit à la maison du défunt par tous les assistants ; au cimetière, deux d'entre eux récitent les prières de la sépulture ; une simple croix précède le convoi.

C'est à Lyon que le Messie italien, David Lazzaretti le Christ du mont Amatia, écrivit au cours de son exil « Le Livre des Sept Sceaux » et recruta des fervents adeptes groupés autour de M. du Vachat. De Lyon, où il avait eu ses plus belles visions et qu'il appelait la Ville Sainte, il nommait ses représentants, ses « apôtres » restés au mont Amatia où il ne devait retourner qu'en 1878, revêtu d'un costume magnifique pour descendre de la montagne sacrée, précédé de ses disciples, annoncer au monde qu'il était la seconde incarnation du Christ, le Christ David. La balle d'un des carabiniers envoyés pour réprimer l'hérésie, l'atteignit en plein front. David Lazzaretti était mort. Mais ses disciples, — en Italie comme à Lyon — le virent depuis lors siègeant à la gauche du Père au haut des Cieux !

C'est à Lyon également qu'est mort en 1875 le célèbre mystique Eugène Vintras, après y avoir établi la religion prophétique du Carmel.

Fils d'ouvrier, sans fortune, sans instruction, dépourvu de tout ce qui paraissait indispensable à l'accomplissement d'une grande Œuvre, l'Esprit révélateur le cultiva lui-même, le façonna, le pétrit pour ainsi dire, l'éleva à la hauteur de sa mission ; et, du degré d'ignorance où il était, le fit atteindre aux plus hauts sommets de la Révélation, de la Mystique et de la Gnose.

A la mort de Vintras, un docteur en théologie qui avait longtemps dirigé à Paris les « Annales de la Sainteté » et avait eu l'occasion de tâter à Rome du régime pénitenciaire de l'Inquisition, vint à Lyon et se déclara le continuateur du prophète Vintras.

C'était l'abbé Boullan, le fameux « docteur Johannès » de *La-Bas*...

Tous les lecteurs du célèbre roman de J.-K. Huysmans : *La-Bas*, se souviennent de l'extraordinaire « Docteur Johannès », qui vivait à Lyon, annonçant la prochaine venue du Paraclet et occupait ses loisirs à guérir les malades atteints de maléfices.

Traité par les uns de « très savant prêtre » et par les autres de « pontife d'infamie », l'abbé Boullan a laissé une réputation discutée et troublante.

D'abord employé dans le diocèse de Versailles, puis à Strasbourg l'abbé Boullan fut amené à s'occuper d'exorcismes, et entraîné peu à peu dans les pratiques occultistes les plus détestables.

A la mort de Vintras, en 1875, Boullan prétendit lui succéder et vécut dès lors à Lyon chez un architecte illuminé, entre deux sorcières. C'est de là qu'il se mit en rapports épistolaires, puis personnels, suivis, avec Huysmans ; c'est là qu'il mourut, en 1893, « envouté » (prétendirent ses amis de Paris).

Huysmans qui avait été son ardent défenseur contre les attaques des Kabbalistes, se convainquit plus tard — grâce aux papiers que lui avait laissé Boullan, que celui-ci se livrait aux pratiques démoniaques. Ce que Boullan mettait sur le compte du chanoine Docre ou des occultistes de la Rose-Croix, il le faisait lui-même. C'était lui qui nourrissait, avec des hosties consacrées, des souris blanches dont le sang devait servir plus tard aux envoutements de haine.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, Boullan prétendait être le successeur de Vintras. En réalité il ne l'était pas ; et s'il réussit à entraîner avec lui quelques familles, la majorité des Vintrasistes de Lyon refusa de le suivre et se groupa autour d'un ancien prêtre passé au Carmel, M. Breton.

Ce dernier était un excellent vieillard, qui vivait très retiré, loin des bruits du monde et plus près de Dieu.

C'est à Lyon encore que le théurge Philippe rallia autour de lui un groupe nombreux de disciples fervents, venus non seulement de différentes villes de France, mais aussi de l'étranger, surtout de Russie et des pays balkaniques. On sait qu'il fit plusieurs séjours, aux environs de 1900 et 1903, à la Cour de Russie où il introduisit le Martinisme et se livra avec le Tsar Nicolas II à des expériences occultes.

Il vivait très retiré, entouré d'un cercle d'amis et de disciples, soit à Lyon, soit dans les environs de l'Arbresle, tout en restant en relation avec le Tsar et les personnages de la Cour, avec lesquels il échangeait une correspondance suivie.

Il mourut à l'Arbresle, le 2 août 1905. Son corps ramené à Lyon le 5 août, fut inhumé au cimetière de Loyasse, au milieu d'une affluence énorme d'admirateurs et de disciples. Ceux-ci sont encore nombreux. Ils entretiennent avec soin sa tombe de fleurs rares et les malades y vont en pèlerinage demander au Maître leur guérison.

Enfin, je terminerai cette brève revue du Mysticisme lyonnais en disant qu'à Lyon encore, la Gnose que l'on avait cru éteinte, conserve des fidèles qui continuent d'en célébrer les mystères en quelque sanctuaire discret. Les âmes bienheureuses des Basilide et des Valentin, des Guilhaert et des Esclarmonde doivent en tressaillir de joie dans le sein du divin Plérôme.

J. BRICAUD.



L. SCHULZ, sculp.

JEAN BRICAUD

I

Jean Bricaud est né au petit hameau de Thol, dans la commune de Neuville-sur-Ain, le 11 février 1881. Il passa son enfance dans le château des barons de Saint-Didier, à proximité immédiate du lieu de sa naissance.

Il fit ses études au Petit Séminaire de Meximieux et vint à Lyon avec ses parents à l'âge de 17 ans et entra comme employé au Crédit Lyonnais, il y est resté toute sa vie.

A 18 ans il collaborait au *Peuple*, journal à tendance humanitaire et libéral, mais auquel il apporte, lui, son libéralisme et son respect de la conscience individuelle.

Il participe à la rédaction de la « Paix Universelle ».

En 1901, il publie son livre sur *Dutoit-Membrini*.

En 1904. *Premiers Eléments d'Occultisme*, éditeur Durville.

En 1906, *Premiers Eléments d'Astrologie et la Petite Eglise Anticoncordataire*.

En 1907, *Catéchisme Gnostique*.

La même année il crée le *Réveil Gnostique* revu pour les membres de l'Eglise Gnostique.

En 1909 en collaboration avec le docteur Fugairon, 1^{er} livre sur la *Religion Chrétienne Moderne*.

En 1912, il fait paraître son livre sur *J.-K. Huysman et le Satanisme*.

En 1913, *Huysmans Occultiste et Magicien*, œuvre actuellement épuisées et presque introuvables.

En 1915, *L'Arménie qui agonise*.

En 1916, *La Guerre et les Prophéties célèbres*.

En 1920, il crée les *Annales Initiatiques*, organe officiel de ses groupements (trimestriel).

En 1921, *Le Mysticisme à la Cour de Russie*.

En 1924, *La Messe Noire Ancienne et Moderne* (Chacornac).

En 1926, *Le Maître Philippe* (Chacornac, éditeur).

En 1927, *L'Abbé Boullan* (Chacornac, éditeur).

En 1929, *Les Illuminés d'Avignon* (E. Nourry, éditeur).

Tous ces livres d'après des documents originaux dont beaucoup se trouvent en des milieux soigneusement fermés.

Il est mort dans la ville de Lyon qu'il avait tant aimée le 21 février 1934.

Il repose maintenant dans le cimetière de Francheville-le-Haut, au pied des Monts du Lyonnais.

II

Nous empruntons à M. C. Ch. les appréciations suivantes sur J. Bricaud, écrivain et conférencier :

... Dès l'abord, le lecteur était frappé par les qualités primordiales, de la parole et du style de J. Bricaud, style lumineux à force d'être précis. Bref sans sécheresse. Il voulait être compris sans imposer à ceux qui le suivaient une tension intellectuelle en disproportion avec le sujet étudié.

Quelle clarté dans une démonstration conduite par lui !

Tout plein de son sujet, il cheminait dans le laby-

rinte des problèmes les plus compliqués sans effort apparent pour lui et presque sans contrainte pour les auditeurs. Cette facilité de démonstration, il la devait à ses études approfondies, à ses méditations continues et à son immense érudition qui ne le laissait jamais à court devant une question ou devant une objection si subtiles fussent-elles.

Ecrivait-il une œuvre historique ? Il exposait en premier lieu ce qu'il avait vu, entendu ou découvert en des documents d'une authenticité incontestable. Puis, il analysait les faits et les doctrines à la lumière d'une exégèse impartiale et portait la question sur le terrain des idées. Mais elle était alors débroussaillée de toutes les hypothèses, de toutes les légendes accumulées par l'imagination créatrice des foules. C'était de l'histoire limpide, nue, mais combien attrayante et digne de crédibilité, elle était puisée aux sources mêmes, lorsqu'il n'avait pas figuré dans l'action.

C. Ch.

RUE TUPIN (II^e arrondⁱ). — Dans quelques anciens titres, on trouve rue Pépin, nom qui provenait d'une enseigne représentant ce roi dans sa lutte contre un lion.

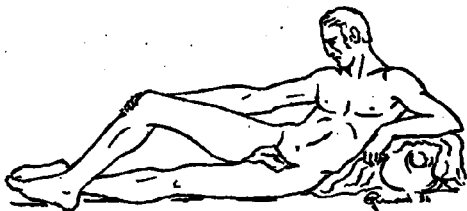
Le nom de Tupin est un souvenir du jeu de tupineis. A diverses époques, notamment sous Charles VIII et Louis XII, « tandis que les chevaliers luttaient aux tournois de la rue Grenette, leurs écuyers ou valets jouaient, dans la rue voisine, au tupineis. On suspendait à une corde, au travers de la rue, un pot de terre nommé vulgairement tupin; on le remplissait d'eau et on attachait un anneau en dessous. Les joueurs, montés sur des chevaux, venaient au galop; avec des lances, contre cette cruche : celui qui enfilait l'anneau ne faisait répandre l'eau que sur la croupe de son cheval, sans en être mouillé; les maladroits en faisaient verser l'eau sur eux-mêmes. » (Périscaud).

La rue Tupin a porté également le nom de rue de la Lune, d'une enseigne.

Rues de Lyon. LOUIS MAYNARD.



PH. BURNOT, sculp.



LE RHÔNE.

MARCEL GIMOND, sculp.

ARTS, LETTRES ET DIVERS

INFORMATIONS LYONNAISES. — JANVIER : Mort de M. Celle, président de la Chambre de Commerce de Lyon. — Réception des équipages de la Croisière Noire à la base aérienne de Lyon-Bron. — Election de M. Henry Morel-Journal, comme président de la Chambre de Commerce assisté de MM. P. Charbin et Fériet. — FÉVRIER : Nomination de M. Bollaert comme préfet du Rhône. — MARS : Inauguration de la Foire Internationale de Lyon. — Fêtes du Centenaire Jacquard. — Inauguration de la nouvelle école municipale de tissage Jacquard cours des Chartreux. — AVRIL : Inauguration officielle de la piscine de la rue Garibaldi. — MAI : Cinquantenaire de la fondation de l'Ecole de Chimie qui reçoit la croix de la Légion d'honneur. — Mort de M. Georges Sabatier, rédacteur au *Lyon Républicain*, trésorier de l'Association de la Presse. — Retraite de M. Correnwinder, secrétaire général pour la police, remplacé par M. Bussiére. — Mort de M. Henry Bertrand. — Nomination de M. Ucciani au poste de chef de la Sûreté, remplaçant M. Sarbach, nommé à Marseille. — Bénédiction de l'église Saint-Antoine de Gerland. — JUIN : Consécration

de l'église Saint-Clair à Caluire. — Bénédiction de l'église votive du Sacré-Cœur. — Inauguration de la nouvelle cité de Villeurbanne. — Inauguration du nouveau musée de sculpture dans l'ancienne église de Saint-Pierre, rue Chevavard. — Bénédiction de la crypte de la nouvelle église de Sathonay. — Congrès de l'Union pour le vote des femmes. — Inauguration du quartier des Etats-Unis. — Concours interrégional de gymnastique. — JUILLET : Inauguration d'un nouvel immeuble de la Société d'Enseignement du Rhône. — Passage du sultan du Maroc. — Inauguration de la Cité Edouard-Herriot au Clos-Jouve. — Congrès des médecins aliénistes et neurologistes. — Congrès des municipalités. — AOUT : Mort de M. le colonel Constantin, président de la Société de géographie. — Mort de Charles Senard, peintre lyonnais. — Commencement de la démolition de l'hospice de la Charité. — Escale à Lyon-Bron de trois avions soviétiques. — SEPTEMBRE : Inauguration des expositions d'automne à la Foire de Lyon : T. S. F., cinéma, photo, sports d'hiver. — Mort de M. Ucciani, chef de la Sûreté au théâtre des Célestins. — OCTOBRE : Congrès de l'Alliance d'Hygiène Sociale.

THÉÂTRE. — Au théâtre des Célestins : NOVEMBRE : Conférences de MM. Joseph Kessel et Alexandre Millerand sur « les Grands Naufrages » et « Joffre et Foch ». — Création à Lyon de la *Folle du Logis* avec Germaine Dermez et Jean Galland. — DÉCEMBRE : Conférences de Marc Chaudourne sur *les Soviats et les Bourgeois*, d'Yvette Guilbert sur *Chansons d'Hier et d'Aujourd'hui*, de René Benjamin sur *Lettres d'amour de Balzac*, de Léon Daudet sur *Rabelais*. — Création à Lyon du *Vol Nuptial* avec Ph. Janvier. — JANVIER : Conférences de M. José Germain sur *Jeunes filles sans Uniformes*, de Claude Farrère sur *la Chine, les Chinoises et les Chinois*, de Jules Romains sur *Ce qu'un auteur pense du Public*. — Créations d'*Etienne* avec Jean Weber, d'*Il était une fois*, de la *Fille à Lévy* avec Max Dearly, de *Domino* avec Marcel Chantal et Jean Marchat, de *l'Auberge du Cheval Blanc*. — FÉVRIER : Conférences de Henri de Kerillis sur *Allons-nous vers le Fascisme?* et de Paul Géraudy sur *l'Amitié*. — Créations de *l'Illusioniste* avec Sacha-Guitry et Jacqueline Delubac, d'*Un soir de Réveillon* avec Henry Garat. — MARS : Création en France de *Son Père et Lui*, pièce de Sacha-Guitry, Inter-

prétée, aux fêtes du centenaire de Jacquard, au Grand-Théâtre de Lyon, avec le concours de Sacha-Guitry et de Jacqueline Delubac. — A ce même gala de la Soie conférence par M. Tristan Bernard. Soirée qui remporte un grand succès. — UNIVERSITÉ DES HEURES : Depuis déjà nombre d'années M^{me} Grignon-Faintrenie a créé l'*Université des Heures*. Grâce à son initiative Lyon a pu connaître et dans l'année même de leur création tous les succès, toutes les tentatives intéressantes du Théâtre Parisien. Elle a fait applaudir tour à tour Copeau, l'homme à qui l'art dramatique de notre époque doit sa rénovation, et son théâtre du Vieux-Colombier, Dullin avec son inoubliable création de Volpone, Baty, un Lyonnais encore, dont les mises en scène montrent un constant souci de renouvellement. Jouvett, les Pittoëf, Sacha-Guitry, les Quinze, Henri Ghéon, etc., etc... — en somme tout ce qui compte. Nous reviendrons d'ailleurs l'année prochaine plus en détail sur cette initiative, sur les conférences hebdomadaires que M^{me} Grignon-Faintrenie organise avec tant de goût et de variété. Nous tenons seulement à saluer cette année ce magnifique effort toujours renouvelé. — SALLE FRANÇOIS-COPÉE : M^{me} Suzette Guillaud qui dirige depuis bientôt quinze ans la compagnie des spectacles d'Art Libre à Lyon a monté des spectacles d'un grand intérêt. Elève de Julia Bartet dont on vient de fêter les 90 ans, amie de Jacques Copeau, elle a fait connaître à Lyon les grands chefs-d'œuvre Français et Etrangers tels que *les Revenants* d'Ibsen, *le Héros et le Soldat* de Bernard Schaw, *Diplômé* de Luigi Pirandello. — Au cours de la saison dernière, il convient de signaler *La Francerie* qui a été représentée avec le concours de Marie Bell et de Jean Yonnel dans les rôles créés par eux, *les Martyrs de Lyon*, dans une nouvelle version adaptée au théâtre moderne par M. P. Charavay. — Le Drame *des Martyrs de Lyon* a été composé avant la guerre par deux jeunes élèves de l'Ecole de Théologie de Lyon, pour les jeunes gens d'un patronage. Il a connu un véritable succès. Plus de quarante représentations furent données, les décors représentaient la colline de Fourvière avec ses monuments, ses temples, son amphithéâtre et son Forum au temps de Lugdunum. Le Drame reconstituait l'histoire de la Persécution religieuse qui s'est déroulée à Lyon en 177. — *Les Martyrs de Lyon* : fut interprété par les artistes des spectacles d'art libre qui sont

des acteurs professionnels. Au cours de cette même année 1933-34 le *Duel* d'Henri Lavedan. — Enfin notons une bonne adaptation du *Misanthrope* et une autre de *Knock* (Jules Romains.)

ASSOCIATIONS LITTÉRAIRES. — ACADEMIE DES SCIENCES, BELLES LETTRES ET ARTS DE LYON : Siège : Palais des Arts. Le Président change chaque année. Secrétaire général : D^r Cl. Roux. Groupe l'élite intellectuelle lyonnaise. Séances chaque mardi : Comprend 52 membres. Attribue chaque année des Prix Littéraires. — **CERCLE DES RELATIONS INTELLECTUELLES :** fondé par le regretté Docteur Rivière et auquel président MM. Touzot, Simonnet Loyet et une active organisatrice M^{lle} Reine Cimièrre, a pour but de grouper les forces intellectuelles, d'encourager les artistes, de faire connaître l'Art Lyonnais, non seulement aux Lyonnais mais dans toute la France. Le Cercle des Rel. Int. publie un Bulletin qui a donné un numéro remarquable sur le Livre à Lyon, organise des visites, Conférences, des Expositions, celle par exemple du Foyer des Célestins qui malgré la crise eut grand succès. Il vient de fonder un Prix Littéraire. — **LE SALON DES POÈTES DE LYON ET DU SUD-EST** a été fondé en 1901 par M^{me} Jean Bach-Sisley. Il groupe en une Société fraternelle les poètes de Lyon et de la région et fait connaître leurs œuvres dans ses séances publiques ou privées. Il a publié une anthologie réunie par les soins de M^{me} J. Bach-Sisley et de M. P. Grosclaude où figurent plus de cent poètes contemporains, avec préface de M. Edouard Herriot (Camus, éditeur). — **LES LAMARTINIENS DE LYON ET DU SUD-EST** ont été fondés par M. Germain Trezel qui en garde le Secrétariat. Ils entendent entretenir le culte de Lamartine et maintenir à la Poésie Française son harmonie et sa clarté traditionnelles. M. Germain Trezel a publié une anthologie des Poètes du Rhône qui eut un tel succès qu'une nouvelle édition s'impose. — **DIVERS :** Citons encore *l'Académie Rhodania*, les *Amis d'Anatole France*, les *Amis de Xavier Privas*. *L'Association des Journalistes de la Presse Quotidienne Lyonnaise*. *Le Cercle Pierre Dupont*. *Les Compagnons de la Pensée*. *Les Provinciaux* (groupement des Ecrivains du Sud-Est). *La Société des Arts et Sciences du Beaujolais*. *La Société littéraire de Lyon*, qui tous travaillent pour la plus grande gloire de l'Esprit. Nous serions reconnaissants aux Présidents ou Secrétaires de

ces Associations de bien vouloir nous tenir au courant de leurs principales manifestations, nous serons heureux d'en faire part à nos lecteurs.

LES ARTS. — Du 19 novembre 1933 au 17 décembre : *Le Bois gravé lyonnais* : à la Bibliothèque Municipale. Bois anciens de J. Perrial et de Perissin. Rétrospective de Marcel Roux. Graveurs Polonais. M^{me} Bechetolle, Robert Bonfils, Louis Bouquet, Ph. Burnot, J. Chièze, Colonna, P. Falké, R.-M. Flachat, Paul Janin, G. Maillol, H. Mérieux, L. Oslo, L. Schulz, P. Thevenin. — Novembre 1933 : *Aquarelles de Paul Janin*, à la galerie Saint-Pierre. — Décembre 1933 : *Les XVI*, à la galerie Saint-Pierre : Ph. Burnot, Pierre Combet-Descombes, Venance Curnier, Emile Didier, Paul Janin, Jacques Laplace, Claudius Linossier, Henriette Morel, Etienne Morillon, Charles Pignet, Antonin Ponchon, Philippe Pourchet, Georges Salandre, Léon Schulz, Marcel Seignobos, Charles Lénard. — Décembre 1933 : *Exposition des Dinanderies de Claudius Linossier* à la galerie Saint-Pierre. — Janvier 1934 : *Les Nouveaux* à la galerie Saint-Pierre : Couty, M. Aynard, Pelloux, Vieilly, Besset, Chartres, Chancrin, etc... — Printemps 1934 : *Exposition d'Art religieux*. Orfèvrerie de Cl. Linossier. Ornements de Perret. Peintures de A. Gleizes, M. Laurencin, M. Aynard, Couty, Chartres, Besset, Pelloux, Vieilly, Chancrin, Thomas, etc... — Printemps : *Palais Municipal du quai de Bondy. Salon de Printemps. Salon du Sud-Est. Salon des femmes peintres*. — Avril 1934 : *Exposition de gravures*, Galerie Turin, J. Chièze, R.-M. Flachat, J. Drevet, Luc Barbier, Léon Schulz, Ph. Burnot, etc... — Juin 1934 : Chez H. Lardanchet, *Gravures de Laboureur. Aquarelles de Mainssieux*. — Octobre 1934 : *Salon d'Automne, Quai de Bondy*. Peintres : E. Brouillard, R. Besset, Thomas, Marc Aynard, G. Laroche, Chapuy, Chanel, Dejean, G. Descours, L. Oslo, A. Pic, Dumas, M^{me} Bernay, Reine Cimièrre, M^{me} Genet, M^{me} Bertola. Graveurs : J. Chièze, L. Schulz, L. Oslo, Lémard, Colonna, Burnot. Sculpteurs : Bertola, Machet, Yvonne Bourret. Meubles de Sornay et de Krass. Ferronneries de Charles Pignet. — Au Salon d'Automne : Membres de l'Association Florence Blumenthal. Peintres : Brianchon, Planson, Antral, Cochet, Jean Bernard. Sculpteurs : Marcel Gimond, Jencesse, Linossier, Henri Petit. Dinanderies de Linossier. Céramiques de Serré et Buthaud. — Octobre

1934 : Galerie Saint-Pierre. Salon des échanges, peintres du groupes des Nouveaux. — Printemps 1934 : Ouverture du musée de sculpture dans l'ancienne église Saint-Pierre, rue Paul-Chenavard. — Été 1934 : Décès de M. Charles Sénard, artiste peintre, ancien président du Salon du Sud-Est, et conservateur du Musée de Peinture. — Automne 1934 : Eugène Brouillard, artiste peintre, est nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

PRESSE LITTÉRAIRE. — *Le Lyon Républicain* (rue Bellecordière) directeur Gaspar-Jordan, a pris dans son numéro du mercredi la plus heureuse initiative avec sa page sur *Lyon la Consulaire*. Page exclusivement consacrée aux fastes de la ville, de l'époque Gauloise au passé le plus proche. Citons, un peu au hasard, *Lyon contre Paris* par Pierre Grosclaude (3-1-34). *Les dernières visites papales à Lyon* par Cégé. *Un chansonnier Lyonnais au XVIII^e siècle*, Antoine Reverony, par Emile Leroudier. Les articles hebdomadaires de Charles Touzot, la suite d'études *Le revers de la médaille*, par Ed. Locard. *Folklore et folkloristes*, par Anthelme Thibaut (24-1-34). *Le vieil Hôtel-Dieu*, par David Cigaller. *Le comte de Fargues*, par Jean Vermorel, les *Chroniques musicales*, de Pierre Giriat. *A travers les Galeries*, par Frédéric Vars. *La descente du Rhône en 1750*, par Louis Maynard (21-2-34). *Soieries et dorures*, par A. Pinton (7-3-34). *Promenades archéologiques à Trion*, par Anthelme Thibaut (28-2-34). *Le Lyon romain*, suite d'études par A. Audin. *Lyon et le Martinisme*, par Cégé (14-3-34). *Les cloches de Lyon et de la région*, par Paul Melot (4-4-34). *Pierre Sala, sa vie, son œuvre*, par Jean Vermorel (4-4-34). *La Charité*, longue suite d'articles, par Emile Déléage (26-9-34 et mercredis suivants). *Lucius Munatius Plancus, fondateur de Lyon*, par Louis Christophe (1-8-34). *La décoration de la nouvelle Bourse du Travail*, par Frédéric Vars. Les *Chroniques littéraires*, de M. Jean Vermorel et Paul Garoin. *L'Ecole de Chimie industrielle* (9-5-34).

Le Nouvelliste (14, rue de la Charité), donne des *Chroniques littéraires théâtrales, artistiques, musicales*. Ces pages du dimanche, bien et abondamment illustrées nous ont parfois donné d'excellentes contributions à l'histoire de notre ville. A noter aussi ses pages consacrées chaque semaine à l'un des départements limitrophes. De même pour le *Nouveau Journal*.

Le Progrès de Lyon (5, rue de la République), directeur M. M. Delaroche, est certainement un des plus littéraires de nos journaux. Ses chroniques de René Lalou, Malet, ses nouvelles sur les événements touchant l'art et la littérature montrent un réel souci d'information intellectuelle.

Le Salut Public, quotidien du soir (81, rue Molière), à la haute tenue duquel veille M. Martin Basse est peut-on dire, le vieux journal Lyonnais. Nous y noterons les *chroniques littéraires* de M. H. d'Hennezel, les *critiques artistiques* de M. Roville, et *musicales*, d'Henri Fellot, les articles sur les *Lyonnaiseries*, de M. Sambardier, les reportages de M. de Person.

La Croix de Lyon et du Rhône (28, rue des Remparts-d'Ainay), directeur Paul Bailly.

Le Tout-Lyon (45, rue de la République), créé et dirigé par M. Paul Duvivier est essentiellement vivant. On y trouve chaque semaine d'intéressants comptes rendus sur toutes les manifestations littéraires, artistiques et mondaines. Citons les articles de M. Duvivier et Jean de Monicault.

La République Lyonnaise (26, place Bellecour) que dirige Louis Jasseron. A noter la chronique littéraire de N. B. de la Mort, et les articles d'Emile Salomon sur l'héraldique et les Châteaux anciens.

Noire Carnet (2, rue Stella), M. Erger, directeur, Tan-crède de Visan, rédacteur en chef, publia un beau numéro sur la Cuisine Lyonnaise et sait du milieu des mondanités faire fleurir à chacun de ses numéros la fleur de poésie.

La Vie Lyonnaise (3 quai Général-Sarrail), où M^{lle} Régis Leroy écrit d'une plume vive et spirituelle.

Le Bulletin de la Société littéraire de Lyon (12, rue Alphonse-Fochier).

Echo Chantant, bulletin du Salon des Poètes, directrice : M^{me} J. Bach-Sisley, rédacteur en chef : M. Pierre Grosclaude, qui lutte vaillamment pour les Muses.

La Flamme (73, cours de la Liberté), que dirige le poète Germain Trezel fait une grande part à la poésie. Y lire les articles de son rédacteur en chef Charles Vaudoux. — *L'A. V. É.*, remarquablement présentée par M. R. M. Flachat, avec de beaux bois et de belles photographies dont celles de Blanc et Demilly, grands artistes de la photographie et A. Ducaroy.

La France à table, revue luxueusement présentée a consacré son n° du 3 septembre 1934 au Lyonnais, avec des

articles de Curnonsky, Régis Leroy, Gabriel Chevalier, Léon Rictor, Gaston Derys, Austin de Croze tous Lyonnais de « fines gueules ». — Il nous faut signaler les différentes *Emissions radiophoniques de Lyon*. Nous y avons entendu de remarquables conférences d'histoire, de littérature et d'art notamment par M^{me} Bach-Sisley, Mag. Cabanes, MM. Louis Maynard, Vermorel, etc.

Citons encore : *L'Argus du Tourisme*, journal mensuel de propagande touristique, publié sous le haut patronage de M. le Maire de Lyon, tirage réparti par 400 postes de distributions depuis la Côte d'Azur jusqu'à Paris et dans un périmètre d'environ cent kilomètres autour de Lyon. — *Christus*, revue mensuelle d'information religieuse et de littérature (3, place Bellecour), rédacteur en chef M. l'abbé Régis Jolivet. — *La Semaine à Lyon*, hebdomadaire artistique, littéraire, humoristique de notre confrère Marcel Grancher, *l'Echo de Savoie*, organe hebdomadaire des Savoyards de Lyon, de la région et des deux départements. — *Ici Lyon*, le nouvel hebdomadaire qui paraît, 35, rue de la Bourse (directeur Paul Dorzal, secrétaire général Ch. Bour). — *L'Illustré de la Province et des colonies*, magazine mensuel (32, rue de la République).

Spectacles, les Ailes lyonnaises, organe de propagande aéronautique, etc.

La Nouvelle Revue Héraldique, historique et archéologique (10, rue Bournes, Lyon) est dirigée, avec une rare compétence, par M. Emile Salomon. Outre les études héraldiques on y trouve des notes d'histoire et des compte rendus de livres.

Nous nous excusons auprès de nos confrères de toutes les omissions et lacunes tout à fait involontaires. Pour nous faciliter notre travail et rendre cette chronique plus nourrie nous leur serions reconnaissants de bien vouloir nous envoyer les numéros les plus caractéristiques de leurs Publications.



RUE BOMBARDE, N° 10.

PH. BURNOT, sculp.

TABLE DES MATIÈRES

A Lyon, sonnet par Joachim Du Bellay.....	2
Au Lecteur.....	7
<i>Epoques pour l'année</i>	9
Calendrier par l'Abbé C.....	10
Modernités, sonnet par Edouard Herriot.....	12
Wagner à Lyon par A. Arnoux	13
<i>G.-H. Gault de Grandmaison</i>	16
Un Imprimeur de Lyon au XVIII ^e s. par M. Audin....	17
<i>La diligence de Lyon en 1758</i>	21
Vieux Théâtres Lyonnais, par Henri Bernet.....	22
<i>Recettes de l'Abbé Burjoud</i>	24
Victor de Laprade par J. Baoh-Sisley.....	26
Rédemption, Conte par Mag. Cabanes.....	29
<i>Caractère Lyonnais</i>	31
Stances, par Henri Dérieux.....	32
Lyon, berceau de la Patrie Française, par André Chagny.	33
<i>Hiver 1788</i>	37
Paysage, poème par René Vacchia	38

Comment j'ai connu Marielle, par Jean Dufourt.....	39
<i>Heureuse situation de Lyon</i>	42
A propos des fouilles de Fourvière, par Philippe Fabia.....	43
<i>Boire à tire la Rigaud</i>	46
Enfances Lyonnaises, par Claude Farrère.....	47
<i>Froid et chaleur en 1757</i>	48
Le durable éphémère par Justin Godart.....	49
<i>Boîtes pour les lettres en 1758</i>	51
Chanson de route, par Pierre Gariat et Louis Pize...	52
Madame Récamier, sonnet, par Germain Trezel.....	54
Le Musée historique des Tissus par Henri d'Hennezel	55
L'épreuve de Brindas, conte par Louis Jasseron.....	59
Le Guignol Lyonnais par J. Lavarenne.....	63
<i>Pour conserver les cerises et les abricots</i>	66
Jacquard 1934 par Régis Leroy.....	67
<i>Pignolles</i>	69
L'hospice de la Charité par le Dr Loison.....	70
<i>Pour faire un excellent fromage à la crème</i>	74
Autographes de criminels par Edmond Locard.....	75
<i>Marie de Médicis à Lyon</i>	78
Saisons Lyonnaises, poèmes par Louis Pize.....	79
Le Passé vivant, par Léon Rictor.....	81
<i>Place et Église Saint-Jean</i>	84
Lyon ville d'eaux... souterraines, par Claudius Roux.	85
<i>Origines de Joséphin Souлары</i>	88
Louis Aguetant, par Jacques Reynaud.....	89
Janvier, poème, par Hégemon.....	92
L'ex-libris lyonnais à travers les siècles, par Emile Salomon.....	93
Lyon, centre d'aviation, par Fleury Seive.....	99
L'Alpinisme à Lyon par le Dr Siraud.....	103
<i>Théâtre du Père Coquillat</i>	107
A propos d'un manuscrit de la Bibliothèque de Sienne par Jean Tricou.....	108
<i>Testament de Blaise-Denis de Cuzieu</i>	110
L'Eternelle Vertu des Foires, par Charles Touzot....	111
<i>Pour avoir un jambon digne de la table d'un prélat..</i>	114

La Vaisselle de Table de nos aïeux Lyonnais, par Mathieu Varille.....	115
<i>Rue de la Bombarde</i>	119
Les Noël's faits en l'honneur de Jésus-Christ par Hu- gues Vaganay.....	120
<i>Les origines de Victor de Laprade</i>	122
A Lyon, il y a deux cents ans, par Eugène Vial.....	123
<i>Rue Rabelais</i>	130
Eugène Brouillard, par Tancrede de Visan.....	131
Lyon, centre intellectuel, par Jean Vermorel.....	135
Aspects du Lyon mystique, par Jean Bricaud.....	138
Jean Bricaud.....	143
<i>Rue Tupin</i>	145
Arts, lettres et divers.....	146



DE CE PREMIER ALMANACH LYONNAIS, ÉDITÉ
AU PIGEONNIER, IL A ÉTÉ TIRÉ : 20 EXEM-
PLAIRES SUR JAPON NACRÉ (N^{os} 1 A 20) ; 35
EXEMPLAIRES SUR VIDALON ANCIEN, HORS
COMMERCE (N^{os} 21 A 55) ; 1000 EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN MONTGOLFIER D'ANNONAY (N^{os} 56
A 1055). ACHÉVÉ D'IMPRIMER LE VINGT DÉCEM-
BRE 1934, SUR LES PRESSES DE MM. TAVERNE
ET CHANDIOUX, A AUTUN.